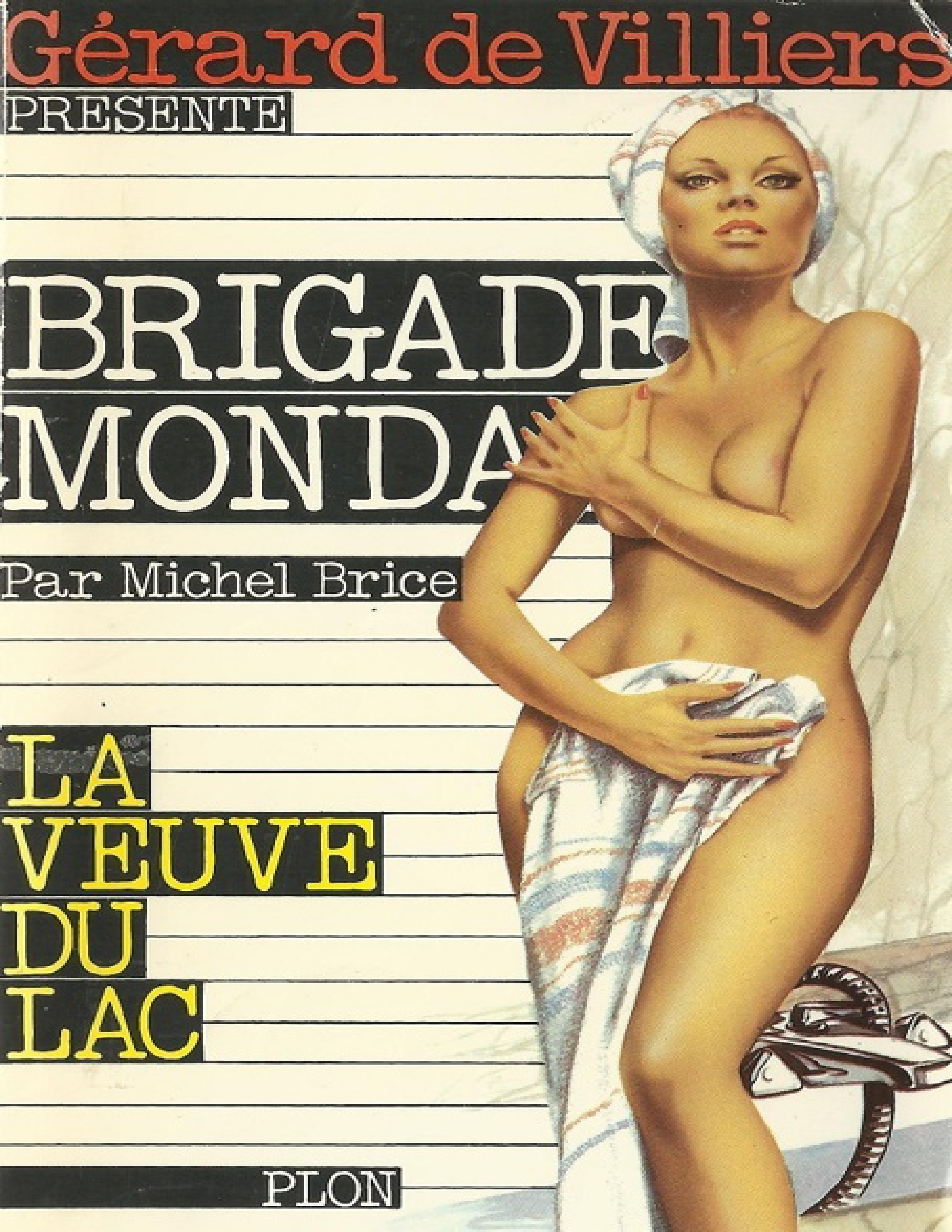

Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGADE
MONDA
Par Michel Brice
LA
VEUVE
DU
LAC
PLON

MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE (n°047)

LA VEUVE DU LAC

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

CHAPITRE PREMIER



Nadjma fit un bond en arrière.

— Bas les pattes, mec, fit-elle d'une voix basse et rauque. Tu es malade là-dedans, ou quoi ? Dégage, sinon j'appelle Antonio et il t'éclate la tête.

Yann réagit sur les chapeaux de roues. Casquette d'ange de la mort à visière plastique le couvrant jusqu'aux sourcils, blouson de cuir noir zippé de partout, il avait plutôt l'âge d'user encore le fond de son jean sur une balançoire que de jouer aux hommes sur un parking de banlieue, une nuit d'hiver avec vent méchant et sournois dans un labyrinthe piétonnier de « ville nouvelle » de banlieue. Il tira nerveusement sur sa cigarette : les parents permissifs et démissionnaires avaient depuis longtemps cessé de dire à leurs enfants que ça arrêtait la croissance, de fumer. Pourtant, le résultat était là : Yann, à quinze ans, mesurait un mètre quarante-sept et tout, dans son corps trapu et noué, disait qu'il avait pratiquement cessé de grandir. Il était déjà presque sans âge, avec un visage blême, fripé, comme écrabouillé par une maturité précoce.

— Abrège, grinça-t-il. C'est Antonio lui-même qui a décidé.

Il mâchonna le bout filtre de sa Pall Mail, avec le genre de rictus qu'il prenait pour braquer la gomme ou le jeu électronique d'un « petit », dans le CES où il faisait encore quelques rares apparitions.

— Toutes les deux à poil, il a dit, termina-t-il.

Il releva le menton.

— Faut savoir donner à voir, ajouta-t-il.

Antonio était un « littéraire ». Dans les soutes de sa « meule »[1], il avait une vieille anthologie de la poésie française piquée au lycée la dernière année, juste avant d'aborder la vie active, comme on dit, c'est-à-dire pour lui le chômage. C'est Antonio, bien sûr, qui avait parlé de « donner à voir »...

Nadjma, moulée ultra-serrée dans son jean et son blouson de cuir, haussa les épaules.

— Il est pas bien, Antonio, grogna-t-elle. Il a pas vu le temps qu'il fait ?

Elisabeth acquiesça silencieusement. La blonde et la brune, l'une avec son prénom bien de chez nous et l'autre plutôt dans le genre Mille et Une Nuits, s'entendaient parfaitement. Même les barrières de classe ne les

séparaient pas. Elisabeth était née du côté de Neuilly et Nadjma dans un camp de transit où sa mère, une Algérienne veuve d'un harki, l'avait mise au monde. Tout aurait dû les séparer. Mais les temps qu'on vit aujourd'hui sont ceux du grand mélange. Les professeurs parlent de Freud avec un vocabulaire de zonards, les agriculteurs s'expriment comme les présentateurs des Actualités de vingt heures sortant du « brushing », les lycéens singent les drogués de San Francisco, il n'y a plus que les vieux truands pour parler une langue correcte.

D'ailleurs, Elisabeth et Nadjma avaient au moins un point commun : le père d'Elisabeth avait fait Centrale[2] et le beau-père de Nadjma aussi. Malheureusement, ce dernier n'en était jamais sorti. La Centrale où il croupissait n'était pas de celles où on gagne des diplômes : elle était pleine de barreaux et de miradors partout.

— Antonio a pensé à votre confort, fit Yann, fier de son chef — un cerveau...

Il vira vers sa moto, une petite cylindrée sur sa béquille devant le centre commercial, qui élevait ses monuments d'une dizaine d'étages en forme de pyramides renversées avec des couleurs criardes sur les balcons. Du genre architectural qui donne envie de rencontrer l'architecte pour une conversation pas tellement amicale.

Il revint avec deux manteaux de fourrure. Visons blanc et noir.

— Vous enfilez ça et tout le monde est content, dit-il. C'est le luxe, non ?

Elisabeth, la blonde, choisit le manteau noir. Et « lycée de Versailles »[3] pour la brune Nadjma.

Les fourrures provenaient d'un casse, la semaine dernière, au centre commercial de Cergy-Pontoise, les « Trois-Fontaines ». Quand il s'agissait de préparer une soirée initiatique, Antonio, le chef du gang, ne lésinait pas sur les accessoires.

De mauvaise grâce, l'Algérienne commença à dézipper son blouson. Puis le twin-set rose bonbon acheté aux Puces de Montreuil vola pardessus ses bras relevés. Yann mâchonna un peu plus convulsivement le bout filtre de sa cigarette. Il connaissait Nadjma et Elisabeth sous toutes les coutures. Dans le gang, on pratiquait la communauté sexuelle intégrale. Mais ça lui faisait quand même un choc, à chaque fois, ce corps magnifique à la peau

satinée, au ventre légèrement bombé, aux épaules et aux bras musclés, avec une croupe parfaitement cambrée qui était comme une infraction vivante et permanente aux lois bimillénaires de la morale judéo-chrétienne.

Nadjma et Elisabeth avaient jeté un coup d'œil autour d'elles avant de se désaper,. Calme parfait. Désert absolu. Minuit, un vendredi d'octobre. Tous les habitants des HLM rentrés chez eux et calfeutrés comme des villageois du Moyen Age barricadés chaque nuit derrière les remparts de leurs petites villes, tremblants toute leur vie d'être réveillés par des hordes de pillards violeurs et massacreurs. Les parkings étaient inanimés, livrés aux nouveaux barbares qu'étaient les zonards du genre d'Antonio et de ses amis. Le brouillard poissait les façades mortes, pleurait en minuscules atomes jaunes autour des réverbères à sodium, planait en écharpes blanches sur le parc à jeux futuriste, la salle omnisports aux toits incurvés façon pagode chinoise, le lycée, le minuscule « centre œcuménique », et les sculptures « design » informes commandées à un artiste local justement retombé dans l'oubli.

Il y eut une exclamation.

— M..., jura Nadjma. Lisbeth aide-moi.

Elle venait de se retourner un ongle en essayant de déboutonner la ceinture de son jean. La blonde s'empressa tandis que l'Algérienne suçotait son index endolori. Yann considéra l'ensemble. Elisabeth avait déjà retiré son pullover, libérant deux seins énormes et laiteux qui ne bougeaient pas d'un pouce, malgré les mouvements. Il compara les aréoles de la brune et de la blonde : ça passait du rose tendre pastel au marron orangé. Les quatre pointes en érection, dures comme des crayons, lui donnaient des palpitations.

Pendant que Elisabeth la libérait de son jean, Nadjma releva les bras pour remettre de l'ordre dans ses boucles noires. Les touffes de ses aisselles étaient légèrement collées par une sueur saine et chaude. Pour un peu, dans le vent froid, elles auraient fumé. Yann avait toujours trouvé le système pileux de Nadjma absolument affolant.

Tête baissée, ses mèches blondes effleurant le nombril de son amie, Elisabeth s'attardait, descendant le jean lentement. Pour se dégager, Nadjma ondula de la croupe, fière de sa beauté et de sa minceur, avec ses cascades de cheveux noirs glissant sur ses épaules arrondies. La main droite de Elisabeth glissa le long du ventre de l'Algérienne tandis qu'apparaissait son triangle noir, épais et bouclé. Nadjma se cambra. Le jean était tellement

serré qu'il entraînait bien sûr avec lui le slip de dentelle blanche. Yann reçut en direct le spectacle du tablier de sapeur genre fourrure de fauve en rut, dans lequel un doigt de la blonde descendait rapidement, écartant sous les boucles humides les petites lèvres qui s'ouvrirent dans un bruit imperceptiblement mouillé.

L'instant d'après, Elisabeth reprenait son propre déshabillage. Elles n'étaient ni l'une ni l'autre lesbiennes. Simplement, elles s'aimaient bien, la bourgeoise de Neuilly et l'orpheline de harki toutes deux devenues à dix-sept ans égéries d'un gang de zonards de la banlieue nord de Paris parce que, dans l'effondrement général des valeurs de la société occidentale, les jeunes déboussolés se recyclent dans un « quart monde » à part, qui remonte des caves la nuit, quand les bourgeois dorment. Le père et la mère de Elisabeth avaient respectivement énormément de maîtresses et d’amants qui ne leur laissaient pas une minute pour se demander si leur fille unique avait des états d'âmes. Elle disparaissait des week-ends entiers. Pour avoir la paix, elle leur parlait de « rallyes » et ils étaient contents. Quant à la mère de Nadjma, les enfants lui poussaient de partout, annuellement, et les quatre pièces de leur logement social de Sarcelles avaient des allures de crèche sauvage où grouillaient des tas de petits frères et sœurs de toutes les couleurs. Nadjma avait définitivement pris la tangente. Elle vivait dans un « squat » avec Antonio et son gang : un pavillon de banlieue en ruine en lisière de la forêt de Montmorency. Ni eau ni électricité. Mais la paix. Du moins jusqu’au jour où la police débarquerait pour dératiser.

Un instant, Yann jouit d'une vue imprenable et paradisiaque. Les deux filles étaient entièrement nues et elles n'avaient pas encore enfilé leurs fourrures. Il vit danser quatre seins *ex-aequo* au championnat des plus beaux appâts de l'Hémisphère Nord, et deux pubis à transformer son organe cardiaque en centrale nucléaire, sous le « flight »[4] de cuir. L'un noir comme la nuit, l’autre blond et transparent sur la peau rose, bombée et saillante du mont de Vénus que traversait une fente remontant haut comme un long sourire tendre et vertical. S’il avait eu un peu de culture mythologique, et s'il y avait eu une troisième fille à poil, il se serait pris pour le berger grec Pâris arbitrant le concours de beauté entre les déesses Héra, Vénus et Athéna... Un grand classique de la peinture académique transposé dans le brouillard d'hiver et l'odeur de fuel gras d'un parking de

ville nouvelle et « conviviale », à l'architecture « humanisée », une nuit de la fin d'un XXe siècle qui tournait décidément glauque.

L'instant d'après, la vision génératrice d'infarctus disparaissait.

Elisabeth et Nadjma, d'un même mouvement, se baissèrent pour attraper les visons, que Yann avait déposés sur une 404 en stationnement. Il eut encore en gros plan deux croupes merveilleuses, musclées et callipyges, dont les hémisphères se refermaient doucement sur un mystère aussi troublant que fendu. Puis elles disparurent dans les ondoiements des fourrures.

Yann lâcha son mégot éteint depuis longtemps et qui lui avait brûlé les doigts sans qu'il sen aperçoive, tout à d'autres brûlures.

— Les voilà, rugit-il.

Sous le ciel noir aux nuages plafonnant très bas, dans cette bruine de temps pourri qui ne semble avoir été inventé que pour les banlieues du bout de la nuit, montait un grondement, multiple, genre circuit de Monza les jours de Grand Prix.

*

**

En tête de la horde sauvage, Antonio Camiro, que sa mère n'aurait pas reconnu sous son casque intégral de chevalier teutonique, entamait une série de courbes entre les flaques qui parsemaient la voie piétonnière le long du parking et du centre commercial dont les galeries, fermées bien entendu à cette heure, brûlaient rien que pour eux de leurs néons roses et bleus. Dosant la poignée droite de sa « Yam » avec des tendresses de sage-femme, il accéléra encore, collé au dosseret de selle tandis que la petite aiguille du compte-tours faisait des bonds vers des chiffres extrêmes. Les autres, le reste du gang, quatre en tout, avaient littéralement les genoux sous le menton, pilotant des petits cubes de 50 cm^3 où il faut des talents d'acrobate pour caser ses genoux à l'intérieur du carénage.

Les anges de l'enfer déferlèrent ainsi quelques minutes au milieu des HLM, tirant en plein vol des travailleurs arrachés à leurs premiers rêves réparateurs. Ça faisait longtemps qu'on avait renoncé à faire appel à la police, de ce côté suburbain du monde. La nuit, on abandonnait le territoire

aux terreurs. Encore heureux qu'ils ne montent pas dans les étages pour violer vos femmes, chourer[5] vos cartes de crédit et bomber les murs de vos « sweet homes » d'inscriptions désobligeantes. Tant qu'ils restaient en bas sur les parkings et dans les allées piétonnes, à massacrer éventuellement les vitrines des commerçants, tout allait bien. Tant pis pour les égarées qui rentraient tard chez elles, infirmières de nuit et autres femmes de ménage du point du jour. Elles n'avaient qu’à s'aligner sur la communauté : à dix heures du soir on boucle tout et on attend l'aurore du lendemain. La grande peur moyenâgeuse des loups était revenue, sous une autre forme. De temps en temps, la nuit, des cris de violées dans les lointains ne déclenchaient pas la moindre réaction d'intérêt ni de solidarité. Chacun chez soi.

Sur le parking noyé de pluie en suspension, Antonio débarqua, royal, avec un freinage très appuyé. C'était un fana fêlé de sa Yamaha 650 XT. La moto, c'était son zen à lui, ou ses exercices de yoga. Soixante-dix kilogrammes force dans le dos, et les vibrations des segments et des culbus qui lui remontaient dans le système cérébro-spinal comme un orgasme. A rouler entre 150 et 170 sur les nationales de la région, il avait déjà donné pas mal d'argent aux flics de la route. Un véritable habitué des radars et des comités d'accueil en uniforme qui vous attendent à la sortie des virages pour vous faire passer le goût des frétillements de guidon.

Il stoppa devant Elisabeth et Nadjma qui l'avaient vu arriver avec des sentiments conjugaux et arracha son casque intégral.

— C'est pas les tropiques, constata-t-il en humant la soupe froide et l'humidité banlieusarde ambiante.

Les autres meules arrivaient en essaim de monstres bourdonnants.

— Les costumes de scène sont prêts, je vois, constata-t-il, satisfait, en sautant de sa Yam après l'avoir calée sur sa béquille.

De ses mains doublées de volume par les gants, il écarta les pans du vison noir. Celui d'Elisabeth.

— J’espère que tu es en forme, fit-il en arrachant son gant droit, histoire de flatter rapidement les ondulations blondes qui descendaient vers le buisson d'or du pubis. Elisabeth ponctua la caresse d’un petit spasme discret et amical.

— Prête à lui faire sauter le berlingue[6], murmura-t-elle, fière d'avoir intégré l'argot des zonards beaucoup mieux que l'histoire, la géographie ou les maths qu'elle était encore censée assimiler, dans l'école privée pour gosses de riches où ses parents l'avaient mise, à Neuilly. Le « look » intello lui plaisait beaucoup moins que celui des délinquants.

— Ça va. Et toi ?

Il tourna autour de Nadjma et souleva tranquillement son vison blanc par derrière, inspectant avec des sentiments de propriétaire libéral la croupe brune magnifique de l'Algérienne. Rien à voir avec la cellulite dont certaines filles du Maghreb sont affligées... Nadjma était élancée de partout comme une cover-girl et si les hasards de la vie l'avaient fait naître ailleurs, elle aurait fait partie de cette catégorie de femmes qui restent bronzées toute l'année, vu que leur ligne de vie, de cœur et de chance, passe plus souvent par les Seychelles que par Sarcelles ou Créteil.

— Ça ira ? fit-elle avec un sourire ironique en creusant les reins pour faire saillir ses fesses, qui s'ouvrirent un peu tandis que la main dégantée d'Antonio s'y laissait aller rapidement, glissant jusqu'à la touffeur noire de sa toison qui remontait haut entre les rondeurs de la croupe.

— Super, fit-il. L'heureux lauréat sera comblé.

Il était propriétaire, mais pas exclusif. Les autres étaient locataires. Avec droit de jouissance permanent, c'était le cas de le dire.

— Visez un peu, Craignos et Bronx, fit-il en relevant sa mèche banane raidie au cosmétique qui lui sortait du crâne comme une corne de rhinocéros, dans le plus pur style « rockabilly ».

Craignos et Bronx se détachèrent de leurs meules et avancèrent respectueusement. L'inspection du chef ne leur avait pas échappé. Entre les boutons d'acné, les deux gosses d'à peine quinze ans avaient des yeux en billes prêtes à tomber. Et des trémoussements maladroits du bas-ventre, sous le jean, qui annonçaient des virilités inexpertes mais remplies d'ambition, pour ne pas dire plus.

— Le gagnant les aura toutes les deux, annonça Antonio.

Bien qu'il n'ait jamais mis les pieds dans son pays d'origine, il avait gardé de vagues intonations espagnoles. L'imprégnation familiale. Son père,. qui s'était battu côté républicain pendant la guerre civile n'avait pas eu, avant de mourir, la satisfaction de voir son rêve réalisé : la mort du

caudillo Franco. Quant à son fils, noir et trapu comme un Andalou, il avait, comme on dit, perdu jusqu'au souvenir de ses racines... Sa patrie c'était ici, c’est-à-dire les banlieues. C’est-à-dire nulle part.

— Toutes les deux ? siffla Craignos.

C'était le plus grand et le plus musclé. Le moins boutonneux aussi.

— Et le gagnant en fera ce qu’il voudra, continua Antonio. Pas vrai, les filles ?

Elles acquiescèrent silencieusement. Ce n'était pas la première fois qu'elles servaient ensemble de trophées au champion d'un rite initiatique. Pour entrer dans le gang d'Antonio, il fallait montrer patte blanche. Cette nuit, c'était le tour des deux adolescents.

Bronx s'avança pour ne pas être en reste.

— Tout ? bafouilla-t-il. Elles voudront bien ?

Il avait attrapé son surnom à force d'essayer de se faire une coiffure afro avec ses misérables mèches châtain pleines de pellicules. Sous ses cheveux tortillés façon Noir drogué de New York, il avait un petit visage d'ange sale et vicieux.

— Tout ? haleta-t-il. Tout ce qu'on voudra ? Même par le cul ?

L'énormité de la question forçait sans difficulté sa bouche encore presque enfantine.

— Gagne d'abord, hé, mariole, lâcha Elisabeth en riant. Nous, on se donne au vainqueur. Pas au vaincu.

Le ton disait que, pour le moment, il était loin d'être le favori.

— Bon, c'est pas tout, fit Antonio en secouant ses courbatures. Dix kilomètres en Yam et il avait la colonne vertébrale en gonds de porte pas huilés : la colonne, c'était son point faible.

— On n'est pas venus pour offrir du spectacle aux voyeurs noctambules, ajouta-t-il en se tournant vers les façades muettes des HLM.

Si effectivement, il y avait eu un insomniaque, il avait dû se rincer l'œil au moment des déshabillages. Mais il y avait peu de chances : les murs avaient peut-être des oreilles, mais apparemment pas de regards. Même risquer un œil, ça faisait peur aux embusqués dans leurs lits, aux terrorisés par les hordes de la nuit.

— Choisissez vos tires, ordonna Antonio à Craignos et Bronx. Et faites fissa. On se les gèle.

Les deux nouveaux avaient de l'électricité dans le système nerveux. Rien que d'avoir aperçu la croupe de Nadjma et le buisson blond d'Elisabeth. Et d'imaginer tout ce qu'ils feraient avec ça, jusqu'à l'aube.

Seulement, ils étaient deux et il n'y aurait qu'un gagnant. Et ils le savaient.

Ils giclèrent férocement sur le parking, faisant résonner le macadam. Avec une seule idée en tête : choisir la plus belle, la plus luxueuse, la plus neuve des voitures qui étaient rangées comme de gros scarabées d'acier sous les lampes à sodium.

Craignos tomba sur une Jaguar dernier modèle rouge sang. Encore en « WW » : immatriculation provisoire. Un vrai raffinement.

Surtout quand on savait où la Jaguar, même pas payée, achetée probablement à crédit avec vingt-quatre versements mensuels démesurés, allait finir sa courte carrière.

— Pas mal, apprécia Antonio. Bon goût. Souci du détail soigné.

Non loin de là, Bronx jetait son dévolu sur une Porsche flambant neuf. Il' avait volé un passe à son père serrurier et il ouvrit la portière rapidement.

Craignos était équipé plus sophistiqué. Une minuscule perceuse fonctionnant sur pile qu'il mit en marche. Le moteur commença à ronfler et la mèche en spirale attaqua la vitre, forant un trou qu'il agrandit méthodiquement.

Lorsqu’il le jugea assez large, il introduisit dans l'orifice un fil de fer terminé par un crochet d’acier avec lequel il alla à la pêche de la poignée intérieure de la portière.

Celle-ci ouverte, il s'introduisit sur les coussins de cuir qui sentaient bon le neuf.

C'était la première fois qu'il touchait une telle merveille. Le volant, les accessoires, la radio avec ses quatre baffles... Le cuir fauve, surtout, au parfum puissant. Demain, un jeune cadre aux dents longues commencerait à se faire du souci.

Chacun de son côté, à vingt mètres de distance, les deux candidats à l'admission dans le gang d'Antonio fourrageaient sous les volants, par bonheur bloqués ni l'un ni l'autre. Ils avaient arraché le cache qui dissimule

les fils branchés sur le contacteur et démontraient qu'avec un peu de savoir-faire on peut très bien se passer de clé pour faire démarrer une voiture.

Presque simultanément, dans la Porsche et la Jaguar, les fils électriques furent rapprochés et une étincelle jaillit. Les deux moteurs en rodage commencèrent à tourner doucement.

— Ça va, fit Antonio en réenfilant son casque intégral. Maintenant, vous me suivez.

Les autres zonards, Yann, Pierrot et Amara, réenfourchèrent leurs meules.

— Lisbeth et Nadjma, ordonna Antonio, vous montez avec Craignos et Bronx. Pour une petite entrée en matière, vous voyez ce que je veux dire ?

Elles voyaient.

Les quatre motos démarrèrent. Bronx et Craignos étaient venus sans les leurs, comme prévu. Pus question de laisser des traces derrière soi, puisqu'ils repartaient en voiture.

Ils se dégagèrent du parking. Avec chacun à leur côté sur le cuir, une moitié du précieux trophée...

Craignos conduisait en zigzags à travers la poisse grasse qui emmêlait les HLM les unes aux autres. Pas parce qu'il conduisait mal. Parce que l'endroit où ses jambes se rejoignaient, et où il était un homme, était l'objet d'un massage parfaitement sans gêne exécuté par les longs doigts bruns de Nadjma.

— Autant te le dire tout de suite, tu es notre favori, et ça m'ennuierait que tu perdes, fit l'Algérienne d'une voix rauque. Lisbeth est d'accord avec moi.

Craignos s'arc-bouta au volant. Comme Bronx, il était puceau et des choses comme ça ne lui étaient encore arrivées qu'en rêve.

Il fit brusquement une embardée. Nadjma le déboutonnait et s'accroupissait au fond de la voiture, les lèvres gourmandes et arrondies.

— Laisse-moi faire, dit-elle presque tendre. Si par hasard tu perdais, tu n'aurais pas tout perdu.

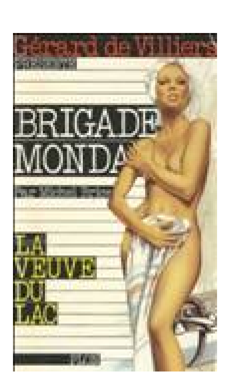
Cinquante mètres en arrière, la Porsche de Bronx fendait le brouillard cotonneux. Dans l'habitacle, Elisabeth se redressa, déçue. Elle avait entrepris la même manœuvre que son amie, mais Bronx avait perdu ses moyens à la première caresse.

Maintenant, sa virilité gisait, recroquevillée entre les doigts de la blonde.

— Il va falloir apprendre à se contrôler, fit-elle avec dépit.

Bronx était rouge jusqu'aux oreilles. Une autre fille l'avait déjà traité d'éjaculateur précoce. C'était son cauchemar, il se disait qu'il allait en rester traumatisé à vie.

CHAPITRE II



— Respirez-moi ça, murmura Antonio avec un geste qui agita sa « banane » en béton. Ça vaut mieux que de renifler la pollution ambiante.

Sous leurs yeux, les eaux mortes et glacées du lac d'Enghien ne miroitaient même pas, vu que le ciel bas et lourd pesait comme un couvercle sur cette charmante petite station thermale de l'Ile de France dont l'élégance, le lac fleuri et le casino ne sont plus à vanter. Sauf qu'en cette nuit de la fin d'octobre, l'élégance avait déserté les rues, le lac avait perdu ses fleurs et le casino formait là-bas dans la poisse grasse de brouillard un cube blafard et vague aux lumières presque imperceptibles.

Ils étaient immobiles de l'autre côté de l'eau, sur le petit pont qui joint l'avenue de Ceinture au boulevard du Lac. Les meules étaient rangées à la file, fumantes du pot d'échappement. Quant aux deux candidats à l'initiation, ils avaient garé leurs véhicules d'un luxe à déclencher chez n'importe quel inspecteur du fisc le réflexe immédiat de l'impôt solidarité.

Elisabeth et Nadjma, en retrait, comparaient leurs expériences. Avec un net avantage, une fois de plus, pour Craignos.

Ce fut celui-ci qui prit le premier ce que leur tendait Antonio : une petite boîte dans laquelle on apercevait un peu de poudre blanche floconneuse.

— De la bonne, indiqua-t-il. Pas coupée d'acide borique et autres saloperies de quinine ou de sucre.

Craignos en prit une prise et renifla, aussitôt imité par Bronx qui se remettait mal de s'être répandu et vidé prématurément.

La cocaïne traversa leurs muqueuses nasales et fusa dans le sang, provoquant instantanément des excès de vitesse dans le système nerveux.

— On y va ? fit fébrilement Craignos dont la pression sanguine flambait.

Bronx aussi était complètement euphorisé. Il avait oublié ses déboires d'adolescent bourré de complexes.

Antonio avait levé la tête, scrutant les ténèbres.

— Quand je pense, grogna-t-il, que c'est la pleine lune ! Sans ces saloperies de nuages, on verrait l'astre des nuits.

Il avait très bien acclimaté les poètes classiques.

— M..., fit-il encore, vous sentez pas la pleine lime ? Ça fait comme des bouffées sexuelles, non ?

Les autres acquiescèrent, insensibles au phénomène de l'attraction magnétique lunaire, mais désireux de ne pas contrarier le chef.

— Celui qui gagnera, fit-il les yeux luisants, ne va pas le regretter. Regardez Lisbeth et Nadjma... Elles savent bien, elles, que c'est la pleine lune. Elles sentent ça au ventre, là.

Ses deux mains s'étaient glissées dans l'entrebâillement des visons, cherchant d'autres fourmi es, douces et chaudes. Les yeux charbonneux de Nadjma vacillèrent. Elisabeth eut une ondulation et un petit cri de gorge qui en disait long sur ce qui attendait le vainqueur.

— Allez-y, les puceaux, ordonna Antonio de la voix du maître tout-puissant.

*

**

L'épreuve était simple et ressemblait comme deux gouttes d'eau — danger mortel en moins — au jeu dangereux de *la Fureur de vivre,* le célèbre film de James Dean. Il s'agissait de lancer les deux voitures, la Porsche et la Jaguar, dans le lac. Carrément. En sautant du véhicule juste avant que celui-ci ne décolle de la rive pour aller plonger dans les eaux noires. Le gagnant serait celui qui aurait sauté le dernier — c'est-à-dire qui aurait montré le plus de courage.

Celui-là gagnerait tout. Son billet d'entrée dans le gang, et les deux filles. La brune et la blonde. Un rêve de pacha que les pères de Bronx et de Craignos, qui avaient passé toute leur vie avec des épouses déformées par les maternités et épuisées par les couches-culottes de leur nombreuse famille, n'auraient même pas osé imaginer.

Très vite, la compétition s'organisa. Le cœur battant, tout le corps brûlant et en sueur sous leur combinaison — l'effet de la coke reniflée

— Bronx et Craignos remontèrent en voiture. La Porsche et la Jaguar roulèrent de front dans une petite rue perpendiculaire à l'avenue de Ceinture. Cette rue plongeait directement dans le lac. Il suffisait de sauter le trottoir. Encore quelques mètres et on dégringolait au milieu des herbes et des roseaux. Côté danger, on ne risquait rien : le lac descendait en pente douce et on avait longtemps pied. Bien sûr, le bain glacé ne serait pas très agréable. Ni la vase molle et gluante du fond. Mais ni Craignos ni Bronx n'imaginaient ne pas se dégager à temps.

Côte à côte, dans la Porsche et la Jaguar immobiles, les deux rivaux se jetèrent un regard de haine. Maintenant, c'était l'affrontement féroce et muet. La loi de la jungle. Tétanisés, concentrés sur l'enjeu, ils savaient que l'un des deux resterait sur le pavé, et verrait l'autre partir avec les deux filles. Et chacun se jurait que ce ne serait pas lui le perdant.

Ils allumèrent leurs phares et engagèrent la première, moteur ronflant, emballé. Pied gauche sur le débrayage. Prêts à faire faire à leur voiture un bond spectaculaire comme leurs précautionneux propriétaires n'en auraient jamais osé.

Antonio leva le bras, agitant son casque de moto au bout de la main.

Les quatre phares puissants crevaient la nuit. Dans une villa voisine rococo — une « folie » construite au siècle dernier comme il y en a tant à Enghien, avec balustrades tortillées, cariatides de stuc, tours prétentieuses décorées de mosaïques — on allumait les lumières : Enghien est résidentiel.

Donc les habitants, par principe, sont moins terrorisés que dans les villes nouvelles. Ce qui veut dire aussi qu'ils s'étonnent davantage des éventuels tapages nocturnes. Et qu'ils n'hésitent pas à appeler la police.

Antonio abaissa le bras, donnant le signal du démarrage.

Dans la trouée de leurs phares, Bronx et Craignos reçurent une commotion électrique.

Là-bas, encadrant la rive où les deux voitures allaient plonger, Nadjma et Elisabeth avaient ouvert leur manteau. Leurs seins ronds, leur ventre plat et les taches noire et blonde de leurs pubis, leur donnaient un avant-goût de ce paradis qui ne s'ouvrirait que pour un seul des deux. Un flash affolant, brûlant comme un incendie. Antonio savait ce qu'il faisait : on tourne dingue quand on est « speedé ».

Les voitures firent des bonds de bêtes sauvages.

La suite se déroula en cinq secondes. Les deux masses de tôles transformées en flèches rugissantes tranchèrent la nuit. Il y eut un bruit de ferraille assourdissant quand elles volèrent pardessus le trottoir. C'était sur les quelques mètres de la rive que tout allait se jouer.

Bronx et Craignos avaient laissé leur portière avant gauche ouverte. Ils calculaient. Cinq mètres. Quatre mètres. Trois. Deux. Pelotonnés. Prêts à s'éjecter au moment où la voiture décollerait.

Craignos quitta le volant le premier. Coudes au ventre, il fit un roulé-boulé impeccable. Qui le précipita en lisière du lac. Juste sous les longues bottes fauves d'Elisabeth.

L'un des trophées.

Ce qu'était devenu Bronx, il le comprit aux gerbes d'eau que soulevait la Porsche s'enfonçant en même temps que la Jaguar dans le lac.

Mais avec son conducteur dedans. Qui criait à perdre l’âme.

Bronx aurait exécuté parfaitement son opération d'éjection. Malheureusement, quelque chose avait cloché : une des lanières de ses énormes bottes de motard s’était prise dans le frein à main. Il avait tiré désespérément. Elle s'était arrachée.

Trop tard. La Porsche toute neuve s'enfonçait dans le lac avec la Jaguar immatriculée encore en « WW ».

Trois cygnes dérangés par les engins fous décollèrent des roseaux en hurlant.

Antonio releva sa mèche qui dégoulinait d'humidité.

— Allez me repêcher cet imbécile, commanda-t-il à Pierrot et Yann.

Bronx pataugeait dans la gadoue, aveuglé, désespéré d'humiliation.

— Fini pour toi, grinça Antonio. Tu repasseras en septembre. Session de rattrapage.

Il se désintéressa du « noyé » qui gigotait entre les toits des véhicules. La Porsche et la Jaguar s'enfonçaient mollement avec des bruits de succion.

— Craignos, fit-il en mettant la main sur l'épaule de la nouvelle recrue, tu as mérité ta lune de miel romantique.

Il souleva les manteaux de fourrure et présenta à l'adolescent avec des gestes d'artiste ces deux chefs d'œuvre de la nature qu'étaient Elisabeth et Nadjma.

— Ces deux culs sont à toi, annonça-t-il de sa voix de chef de horde concédant à ses hommes mie part du butin. Fais-en ce que tu veux, elles ne demandent que ça.

Craignos ne pouvait pas parler, même pas remercier. Il avalait et ravalait convulsivement sa glotte.

— On a une idée, Nadjma et moi, minauda Elisabeth. On voudrait faire un tour en barque.

*

**

Craignos regarda reculer dans le brouillard les silhouettes des quatre zonards, sans compter Bronx, prostré sur la rive et remâchant son échec. Non seulement Craignos venait d'entrer dans la « famille » — le gang — mais en plus, il avait les femmes du chef. Et quelles femmes !

A califourchon sur lui, Nadjma l'avait couché dans le fond de la barque. Ils avaient choisi une des nombreuses embarcations qui se balancent en permanence sur les rives du lac d'Enghien. Dès les premiers week-ends de printemps, leurs propriétaires font des balades sur l'eau en rêvant d'immensités océaniques. Il y a même des régates, certains dimanches.

Cette nuit d'octobre, la barque sur laquelle le vainqueur du jeu façon *Fureur de vivre* et ses deux « trophées » avaient pris place, dérivait plutôt

avec des allures de vaisseau fantôme. Silence absolu. Sauf quelques frôlements de cygnes, de temps en temps. Et les bruits lointains des rares voitures, dans la rue du Général-de-Gaulle, l'artère principale d'Enghien. Ce qui n'était pas très ragoûtant, c'était les poissons morts au ventre en l'air qu'on croisait parfois. Mieux valait ne pas laisser ses mains filer à la surface de l'eau. D'ailleurs elle était glacée, ni Craignos ni les filles n'y songeaient. Ils avaient la tête ailleurs.

Cuisses ouvertes, genoux raclant le fond de la barque, Nadjma s'était penchée en avant, frôlant à nouveau dé la bouche un membre viril dont elle avait pu déjà apprécier la parfaite maîtrise de lui-même, tout à l'heure, dans la voiture. Malgré sa jeunesse, Craignos promettait.

— Tu seras un vrai taureau, toi, murmura-t-elle en se caressant les joues avec le gland rose et dur qu'elle sentait palpiter.

— Hé, fit Elisabeth, tu l'as eu déjà. Laisse-moi étrenner à mon tour, tu veux ?

— D'ac, fit Nadjma, j'ai pas l'exclusivité. Mais une supposition qu'il aurait des envies précises ? Après tout, c'est lui le roi de la fête, non ? Il a peut-être envie de s'envoyer en l'air d'une façon, disons, personnalisée ?

Craignos les regarda avec des prunelles incendiées. Tous trois avaient oublié le vent froid ridant la surface du lac.

— Tournez-vous, commanda-t-il d'une voix hachée.

Nadjma effleura du regard son amie, de l'air de dire : « Tu vois ce que je te disais ? Et puis les mecs ils sont tous pareils. A quatre pattes et chevauchées, c'est ça leur fantasme à tous. »

Craignos faisait son éducation en accéléré. Il vit les deux filles pivoter en essayant de ne pas trop faire tanguer la barque. Heureusement, elle était assez large pour que l'Algérienne et la petite bourgeoise de Neuilly s'y tiennent à deux de front. Surtout comme elles étaient, là. Agenouillées, têtes baissées en avant, manteaux relevés au-dessus des reins.

Craignos soufflait derrière elles comme un phoque. Les « pornos », c'est interdit au moins de dix-huit ans, et les revues « de cul » qu'il volait chez les marchands de journaux n'arrivaient jamais à l'assouvir. Là, il réalisait son fantasme : voir. D'abord voir. Regarder. Examiner tout ça posément. Avant de s'y enfoncer, plus tard, quand le marteau-piqueur qu'il sentait bondir sous son pantalon crierait grâce.

— Nom de Dieu, murmura-t-il. C'est dingue...

Il avait toujours su qu'il gagnerait. Et il avait prévu aussi que les choses, ensuite, se dérouleraient dans le noir. Raison pour laquelle il s'était équipé d'une lampe de poche. Il l'extirpa de son blouson.

Le pinceau lumineux caressa une croupe puis l'autre. Deux paires de fesses jumelles collées fraternellement l'une contre l'autre. C'était fou ce que les femmes pouvaient être différentes, quand on les comparait, côté intimité. La blonde avait la croupe rose et le rayon de la torche électrique la fouillait sans problème. Sa toison vaporeuse était aussi transparente qu'un bas nylon. Il discernait sans difficulté les deux bourrelets délicats et rouges des lèvres, sous les bouclés d'or.

Nadjma, en revanche, cachait ses mystères dans la touffeur noire de son buisson de poils pubiens remontant haut dans le sillon des fesses, jusqu'à l'œil froncé et sombre qui y faisait comme une sorte de poinçon profond.

— La tête plus en avant, ordonna-t-il. Penchez-vous.

Immédiatement, le mouvement eut pour effet d'ouvrir les deux paires de fesses d'elles-mêmes, dévoilant le peu qu'elles avaient jusque-là dissimulé. Craignos ravala sa salive.

— Putains, haleta-t-il affectueusement. Sales putains...

Les deux filles accentuèrent encore leur pose, d’une obscénité totale. Il leur suffit d'écarter légèrement les cuisses. Ce qui rendait fou Craignos, c'était le rapprochement de ces deux épidermes si dissemblables, ces deux qualités de peau différentes, la blonde plus vulnérable et délicate, l'autre ambrée, comme bronzée naturellement.

L'embarcation dérivait mollement vers l'îlot qu'on appelle l'île aux Cygnes. Il avait l'impression d'être sur une mini-Nef des Fous au milieu d'un océan lui aussi en miniature.

— Ne bougez pas, bégaya-t-il sans bien saisir lui-même ce qu'il disait.

Ses deux mains plongèrent en même temps, la gauche entra en contact avec la toison chaude et bouclée d'Elisabeth. La droite entreprit de visiter les replis noirs et broussailleux de Nadjma. Ventre ouvert, les deux filles se mirent à haleter.

— Plus fort, insista soudain l'Algérienne d'une voix d'en dessous de ses cheveux. Ne te gêne pas. On est faites pour ça.

Craignos se rua, secoué d'un frisson. Il disparut jusqu'aux poignets, glissant dans les pentes secrètes et lubrifiées de deux ventres qui ne demandaient que ça.

La barque sans pilote se rapprochait de l'île aux Cygnes, aux trois quarts mangée par la nuit. Une autre barque y était accostée.

— Ça suffit, maintenant. Baise-nous, fit soudain Elisabeth d'une voix suppliante.

Il n'hésita pas. Le marteau-piqueur de chair qui tressautait dans son ventre jaillit du jean. Mains crispées contre les reins de la blonde, il s'enfonça en elle avec un grognement. Puis il se retira et vrilla le ventre de Nadjma, qui commença à gémir.

Sous les coups de boutoir, la barque tangua et parut accélérer légèrement l'allure. Ventre contre fesses, Craignos allait alternativement dans l'une puis dans l'autre. Et là encore, il vérifia que les ventres des femmes sont tous différents. Surtout quand on peut faire des comparaisons immédiates — ce qui n'est pas donné à tous les adolescents, lors de leur première expérience.

Dans l'étau de chair brûlante de Nadjma, il commençait à accélérer le rythme, sentant monter un flot qui n'allait plus tarder à jaillir. Brusquement la superbe femelle qu'il chevauchait se cabra.

— Arrête ! Arrête, Craignos !

Ça lui fit l'effet d'une douche froide, il se bloqua. Déjà Nadjma se dégageait, les yeux hors de la tête.

— Regardez, fit-elle d'une voix morte.

Leur barque venait de se ranger tout naturellement le long de l'autre embarcation, contre le rivage du minuscule îlot.

Machinalement, Nadjma s'était appuyée, pour mieux le recevoir en s'arc-boutant, à l'autre barque.

Et elle avait heurté de la paume de la main droite un visage glacé.

— Il y a quelqu'un, là, grelotta-t-elle, au bord de la crise cardiaque.

Elisabeth et Craignos se penchèrent. La lampe de poche du zonard tomba sur une forme humaine.

Nadjma n'avait pas vu un fantôme.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? grogna

Craignos arraché à ses délices façon sangsues en double exemplaire et muqueuses accueillantes.

Une femme était allongée au fond de la barque. Le pinceau de la lampe la détailla rapidement. Pas jeune. La soixantaine ou presque. Et complètement nue. Ce qui, vu l'âge, n'avait rien d'aphrodisiaque. Les seins affaissés, la peau un peu flasque au niveau du ventre, les cuisses maigres surmontées d'un pubis légèrement dégarni, comme mité sur les bords.

— L'horreur, fit Elisabeth, blanche comme la craie.

Ils avaient froid, maintenant, tous les trois. Comme des enfants partageant la culpabilité d'une grosse bêtise. Tous trois au bord de la nausée.

— Foutons le camp, fit Nadjma. Pas la peine d'avoir des histoires avec les flics

— Trop tard, laissa tomber Craignos.

La police, justement, on l'entendait rappliquer le long du lac. Probablement prévenue par des riverains réveillés par le vacarme du rodéo, tout à l'heure. Livides, ils suivirent la lointaine lumière bleue du gyrophare qui longeait les berges, disparaissant, tournant lentement en se rapprochant de l'endroit où la Porsche et la Jaguar avaient plongé, dix minutes avant, et où le reste de la bande devait les attendre.

Craignos se rhabilla, plus dépité de sa lune de miel ratée que des embêtements à venir.

C'est alors qu'un gémissement monta de la barque.

— Elle est pas morte ! s’écria l'adolescent. Je prends les avirons. Vous, vous tirez l'autre barque.

Sa virilité encore raide lui faisait mal de frustration. Avec ce qui les attendait, côté ennuis et explications avec la police, on pouvait dire que c'était partie remise *sine die.*

Les silhouettes d'Antonio et des autres zonards étaient pétrifiées, là-bas, sur la rive.

Les avirons déchiraient la surface du lac.

— Vire un peu, glapit brusquement Elisabeth :

Il vira du buste. Elisabeth, sa lampe électrique à la main, éclairait le visage de la vieille femme mourante.

Elle avait été complètement tondue. Sauf une longue croix de cheveux ras, au milieu du crâne.

Pas tout à fait une croix. Ça formait le dessin crochu et noir d'une croix gammée. Le sinistre insigne en forme d'araignée des nazis.

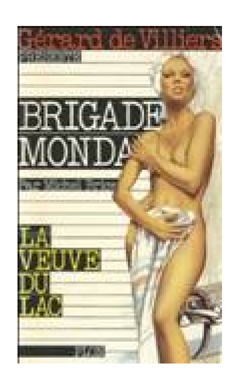
Elisabeth se pencha et ramassa, sur le ventre nu de l'inconnue une feuille de papier où des mots s'alignaient, collés lettre à lettre au moyen de cette espèce de décalcomanie appelée « Letraset ».

— » Opération Apocalypse sur Enghien, lut Craignos. Premier Avertissement. »

— Accélère, frissonna Nadjma, dégrisée. Ça me fout les glandes, tout ça.

Elle préférait encore le comité d'accueil de képis, sur la rive.

CHAPITRE III



Les minuscules bulles d'or crépitaient imperceptiblement à ras de la coupe de champagne. Charlie Badolini, commissaire divisionnaire et chef de la Brigade Mondaine, porta la conque de cristal jusqu'à ses lèvres.

— Je crois que j'ai assez parlé comme ça, termina-t-il d'une voix à laquelle quarante ans de tabagisme intensif avaient donné des sonorités de caverne.

Il plissa des paupières en redressant son mètre soixante-cinq de Niçois trapu à lointaines origines corses.

— Je lève mon verre à vous tous, lança-t-il en parcourant la rangée de regards braqués sur leur supérieur hiérarchique. Et surtout à vous toutes, mesdames, ajouta-t-il, avec une imperceptible révérence très « grand siècle ».

La grande salle des *Tourelles,* un restaurant de Louveciennes caché l'été sous la verdure d'un petit jardin, résonna d'applaudissements. Tout l'effectif de la Brigade Mondaine, officiellement nommée BSP[7], soit une centaine d'inspecteurs, était rassemblé pour le dîner annuel auquel participaient aussi d'anciens chefs de la Brigade et les directeurs de la PJ. Comme chaque année, de nombreux policiers en retraite étaient venus se mêler aux convives. Ceux-ci, côté pigmentation des figures, étaient plutôt dans le genre rubicond après la tête de porc persillée à la confiture d'oignons, l'aile de raie au poivre vert et le feuilleté au chocolat. Les bordeaux et bourgueuil y étaient aussi pour quelque chose.

Les dames dont Charlie Badolini avait parlé étaient pour la plupart des légitimes épouses d'inspecteurs. Mais comme les épouses en question avaient parfois amené des amies, et que ces dernières étaient souvent jeunes et jolies, il y avait de l'ambiance. Les inspecteurs célibataires se sentaient des chatouillis dans le creux des mains.

Le commissaire divisionnaire Badolini se rassit, satisfait de son petit « speech » rituel. D'autant plus que ça lui avait donné l'occasion, rituellement aussi, de répondre par quelques incidentes aigres-douces au discours du directeur de la PJ, présent également, qui avait trouvé le moyen de glisser deux ou trois petites phrases faisant allusion aux mérites de la Brigade Criminelle. Quand on savait quelle rivalité explosive opposait la Mondaine à la Criminelle, on se disait que Gérard Gromaire, directeur de la PJ (le « Dirlo » ou le « Pacha » pour les inspecteurs des Brigades), prenait un malin plaisir à jouer avec la mise à feu télécommandée d'un paquet de nitroglycérine. En quelques phrases hyper-courtoises, Charlie Badolini avait remis les choses à leur place. La guerre des polices faisait déjà rage de manière assez spontanée pour ne pas l'asticoter encore davantage, surtout quand ça venait du sommet de la pyramide. Les lunettes d'écaille et la brosse raide de Gromaire n'avaient d'ailleurs pas bronché. Quant aux applaudissements des inspecteurs, ils avaient au moins doublé en volume,

saluant comme il se devait cette défense et illustration de la Brigade Mondaine.

Maintenant, le pétillement doré des coupes de champagne se vidait et se remplissait rapidement. A part la permanence restée à son poste, 36, quai des Orfèvres, tout le monde était là. Badolini roula des globes oculaires, presque affectueux pour une fois vis-à-vis de ses hommes, faisant un tour de table visuel.

Il s'attarda sur l'inspecteur Aimé Brichot, impeccable comme d'habitude dans son tweed *made in England* comme tout ce qu'il portait, même ses caleçons (ce que n'ignorait plus Badolini depuis une certaine affaire qui avait failli très mal tourner pour lui[8])... Mais il y avait aussi Jeannette, l'épouse de Brichot. Toute blonde et rose dans son ample robe en coton imprimé à double pli plat, devant et derrière, elle illustrait de façon plus qu'émouvante l'expression populaire « enceinte jusqu'aux dents »... Triplement émouvante pour Charlie Badolini à qui sa femme, Suzanne, n'avait hélas jamais pu donner d'enfant. Jeannette, en tout cas, ça crevait les yeux que c'était pour bientôt, l'heureux événement.

A propos de « fils », justement, Charlie Badolini ne voyait pas celui qu'il aurait rêvé d'avoir parce qu'il était intelligent comme cinq ordinateurs japonais ou quarante énarques, et vingt fois plus humain, efficace, agressif et tendre, que les ordinateurs et les énarques réunis. En plus, il était découpé en athlète grec à l’aube des Jeux Olympiques avec des épaules qui vous faisaient une ombre impénétrable quand il se mettait le dos au soleil. Et par-dessus le marché, bien entendu, avec sa tête d’Alain Delon entourée de boucles noires façon faune mûri, il semait des regrets éternels dans les cœurs et les corps féminins. En bref, c’était le fils que Badolini n'aurait jamais. C’était aussi la « flèche »[9] de Brichot. Et c’était enfin son meilleur inspecteur à la section reine de la Brigade Mondaine, celle des « Affaires Recommandées ».

Pour tout dire, c’était Boris Corentin.

Badolini, au début du repas, l’avait vu s’asseoir d’autorité à côté d’une longue fille brune inconnue. Probablement une amie d’épouse d'inspecteur. Comme carte d’identité, sa façon de s’habiller avait dû suffire amplement à Corentin : une veste à dessins cachemire noirs et blancs généreusement ouverte sur un gilet de soie blanche encore plus généreusement décolleté

dont l’unique bouton large et noir avait l'air de hurler : « Je vais craquer »... Une longue robe flottante noire fendue très haut sur ses bas noirs avait dû achever de transformer son voisin en fournaise érotique prête à exploser.

En tout cas ils avaient disparu tous les deux discrètement avant la fin des discours, Il y a des choses encore plus pétillantes et excitantes que le champagne.

Badolini allait se pencher, amusé, pour demander par-dessus la table à Brichot s'il savait où se trouvait sa flèche, lorsque l'un des serveurs du restaurant s’approcha de lui avec des chuchotements très maître d'hôtel anglo-saxon du XIXe siècle.

La coupe de champagne tinta contre une fourchette quand le patron de la BM la reposa sur la table.

— Qu'est-ce qu'on peut me vouloir de si urgent ? grogna-t-il en se levant pour se diriger vers le téléphone.

*

**

Boris Corentin releva les boucles noires où l'âge commençait à semer quelques fils d'argent encore imperceptibles. Il était en sueur.

— Comme ça, ça te plaît ? murmura Pauline en reprenant haleine.

Boris plissa ses yeux de faune étirés sur les tempes. Il avait trouvé une faunesse exactement dans son genre. Un Boris Corentin femelle. Du style qui prend les hommes comme les hommes, pendant des siècles, ont pris les femmes. Boris s'en était rendu compte tout de suite, lorsque dès le début du repas il avait laissé sa jambe frôler la longue cuisse gainée de noir de Pauline, et la cuisse en question s'était instantanément enroulée contre sa jambe à lui.

— Pas mal, apprécia Boris. Mais toi ?

— Ne t'inquiète pas. Je n'ai pas l'habitude de m'oublier. Tu me feras prendre mon pied quand je l'aurai décidé. Et comme je le voudrai.

Au moins c'était clair. Il ferma les yeux en se disant qu'ils étaient dingues. Le couloir du restaurant faisait un coude, après les toilettes, et plongeait dans l'obscurité du vestiaire. C’était là, au milieu des fourrures parfumées, des lodens et des imperméables, que Pauline l’avait

littéralement poussé. Sans lui demander son avis. Sa main avait serpenté comme une couleuvre, « ciblant » — comme on dit dans la pub — un point précis de sa personne, sous la ceinture. Puis, empoignant de ses longs doigts vernis de rouge sa hampe battant de folles pulsations, elle s'était laissée glisser à genoux et l'avait englouti dans sa bouche très large, démesurément agrandie par le rouge à lèvres appliqué en couches épaisses selon les derniers canons de la mode chez les branchées des nouvelles générations.

Le bruit des rires, des glapissements et des verres entrechoqués, dans la grande salle à manger du premier étage, faisait un fond sonore à haute teneur en décibels. Il suffisait qu'une épouse d'inspecteur ait envie de rentrer et demande son vestiaire, pour qu'on les surprenne en pleine fellation.

La bouche de Pauline s’activait, façon ventouse de poulpe carminée. Des deux mains, elle administrait en même temps, à ce qu’elle ne parvenait pas à engloutir des massages à rendre sa virilité à un castrat de la Chapelle Sixtine.

A ce rythme-là, Boris se dit qu’il ne tiendrait pas longtemps. En même temps que lui, Pauline sentit monter le raz de marée intime qui allait dans un instant l’inonder jusqu'au fond de la gorge. Avec un frisson venu de la base de la colonne vertébrale, elle s'empala encore plus profond autour de lui, tandis que ses doigts pi essaient ses testicules comme pour les vider de leurs dernières réserves. Ils titubèrent l'un contre l'autre quelques secondes comme deux automates décérébrés, tandis que Boris se déversait dans les profondeurs de sa bouche à longs jets brûlants.

Elle se releva et regarda l'objet encore dur et gonflé mais maintenant écarlate de son rouge à lèvres.

— A présent, je te veux dans mon ventre et dans mes fesses, décida-t-elle.

Boris la regarda, avec ses cheveux châtains relevés très haut en boucles style années 50 sur son visage ravissant, ses lèvres encore plus appétissantes avec leur rouge délayé, ses longs et grands yeux bleus de plus en plus brillants et cernés de bistre. Une louve insatiable.

— Ici ? murmura-t-il.

— Non, fit-elle d'une voix étouffée. Viens, on va chercher.

*

**

Charlie Badolini se fouilla à la recherche d'une Celtique. Le chef de la Brigade Mondaine logeait dans ses cavités pulmonaires une usine à nicotine et à goudrons qui demandait à être alimentée presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Comme tous les grands fumeurs qui n'ont même plus la force de se demander s'ils sont ou non suicidaires, il lui arrivait de rêver, la nuit, qu'il était en train de fumer... Il se réveillait alors et allait discrètement griller une cigarette dans son bureau, histoire de ne pas asphyxier Suzanne, son épouse.

Il pivota sur ses boots surélevés et se permit une trivialité de langage excusable puisqu'elle restait de l'ordre du monologue intérieur.

— Où peut-il bien être, ce baiseur incorrigible ? se demanda-t-il en pensant à Boris Corentin.

Avec ce qu'il venait d'apprendre par téléphone, il devenait urgent de le retrouver. Une affaire pareille ne pouvait être confiée qu'aux as des as des Affaires recommandées : Corentin et Brichot.

Le ciment crissa sous les mocassins de Boris.

— Tu ne m'as pas dit ce que tu faisais dans la vie ? murmura-t-il.

Ils avaient fini par échouer sur une petite terrasse du restaurant où il devait être délicieux de dîner, l'été, avec en toile de fond l'aqueduc de Marly et une vue imprenable sur la région de Versailles malheureusement gâchée par pas mal de tours de béton.

Ce soir, étant donné le froid, la terrasse était déserte. Mais ils se moquaient du vent glacé de la nuit. Leur petit four solaire portatif, alimenté par un rayonnement érotique déchaîné, les mettait à l'abri des refroidissements meurtriers. Seulement, ils étaient encore plus près de la salle à manger, juste derrière les rideaux, et les risques qu'ils prenaient devenaient carrément de la folie furieuse.

— Ça va t'étonner, répondit Pauline en accélérant ses « préparatifs ». Je dirige une société de recouvrement de chèques sans provision.

Boris siffla. Un métier d'homme. Un job musclé. Décidément, le monde bougeait sur ses bases.

— En somme, tu doubles la police, remarqua-t-il, ironique.

Elle en était à tourner sa longue robe noire de façon à ce que la fente, qui remontait presque sur le ventre, se retrouve du côté pile. Un coup de vent sibérien rebroussa les ramures chauves des arbres.

— Je la seconde, rectifia-t-elle. Tu sais que les escrocs aux chèques en bois n'arrêtent pas de se multiplier, ces temps-ci. Les banques et les commerçants n'arrivent jamais à se faire rembourser. Tout se passe par lettres et ça demande des années, le va-et-vient entre clients, boutiques, banques, contentieux et saisies. Avec l'inflation, quand le montant du chèque est enfin restitué, il a perdu trente pour cent de sa valeur. Moi, je vais voir les fautifs, j'aménage des délais de paiement, je plaide la raison... Souvent, c'est des pauvres... Tu n'as pas idée du nombre de télés couleur et de magnétoscopes dans des logements insalubres de chômeurs insolvables...

— Tu humanises la restitution, quoi ? fit Boris.

— En quelque sorte, murmura-t-elle. Tu es prêt ?

Les petits arrangements vestimentaires de Pauline avaient fait « remonter » Boris, plus raide encore et gonflé que tout à l'heure. En plus, l'unique bouton noir du gilet de soie blanche à décolleté en forme de cœur avait fini par lâcher, et les seins de Pauline avaient jailli, lourds et droits entre les longues courbes de ses colliers de perles noires. Avec des gros bouts chauds et bruns en érection.

— C'est d'ailleurs par mon métier, fit-elle encore, que j'ai été amenée à connaître certains de tes collègues.

Elle rêva sur ce qu'elle était en train de dégager du pantalon de Boris et qui tenait à peine dans ses deux paumes, avec une énorme veine violette battant sous la peau fine et tendue.

— Aucun, je dois l'avouer, n'est monté comme toi, rêva-t-elle.

Elle se retourna pour lui offrir sa croupe qu'il aperçut nue et blanche dans l'échancrure de la robe.

— Une supposition que je m'assoie, dit-elle. Tu choisis quel chemin ?

Boris ravala sa glotte.

— Celui que tu veux, murmura-t-il.

— Le moins naturel, décida-t-elle. Viole-moi, mon taureau !

Elle atterrit lentement sur lui, ouvrant ses fesses par derrière à deux mains, lui offrant ce qu'elle avait de plus secret et aussi de plus étroit.

— N'aie pas peur de me faire mal, fit-elle, d'une voix de fièvre. Je veux que tu m'empales, que tu m'emmanches, que tu me défonces.

Elle continua longtemps pendant qu'il glissait peu à peu dans l'anneau brûlant et serré de ses reins. Démontrant une richesse de vocabulaire à faire se pâmer d'admiration le rédacteur d'un dictionnaire des synonymes.

Abouté en elle, Boris eut l'impression de rejoindre de l'intérieur sa colonne vertébrale. Pas de danger qu'elle tombe. Ils étaient scellés l'un à l'autre comme un trépan de forage dans un puits pétrolifère.

Assise sur Boris, mains aux genoux, ongles griffant ses bas noirs, elle commença à feuler doucement.

*

**

— Charmant tableau romantique, apprécia intérieurement le patron de la Brigade Mondaine.

Après avoir fouillé trois fois les dédales du restaurant, il avait fini par apercevoir son policier champion toutes catégories, sur la terrasse. Et dans une position, finalement, que la morale ne réprouvait pas trop, puisque la jeune femme, qui avait été sa voisine de table pendant le dîner, était assise tendrement sur ses genoux, plongée dans la contemplation des écharpes de brume qui enveloppaient l'aqueduc de Marly.

Il toussota en approchant.

Soudain, il se figea. Boris et la fille, assis sur une chaise, étaient agités d'un léger mouvement de va-et-vient qu'il n’avait d'abord pas discerné. La jeune femme, sur les genoux de Boris, montait et descendait de plus en plus vite.

— Nom de Dieu, grogna intérieurement le patron de la Brigade Mondaine, brusquement écarlate, ils font l'amour !

Deux minutes plus tard, dans la salle du restaurant, il se penchait vers Brichot.

— Allez me chercher Corentin, lui demanda-t-il. Ça urge et c'est au-dessus de mes forces de le déranger.

Brichot mordit sa moustache. Pigeant au quart de tour.

— Ça ne peut pas attendre ?

— Non, fit nettement Badolini.

Il prit la place chaude que venait de quitter le tweed english de l'inspecteur Brichot.

— Pourquoi est-ce que tous mes inspecteurs ne sont pas mariés, pères de famille et fidèles comme votre époux ? murmura-t-il en prenant le bras de Jeannette affectueusement.

*

**

— M. Maximilien Charvani, commença la voix de violoncelle de Badolini, est député.

Charvani avait débarqué à peu près à l'instant où Brichot ramenait sa flèche. Les présentations furent rapides. Le nouveau venu, précédé par un coup de téléphone, était du genre qui estime qu'il n'a pas de temps à perdre. Boris nota le collier de barbe soigné niais très socialiste du sexagénaire. Les colliers de barbe avaient le bras long, sur les bancs de l'Assemblée Nationale, ces temps-ci.

— Si nous allions dans un endroit plus discret ? proposa Badolini.

Les rires et les cris du banquet leur arrivaient en vagues d'équinoxe.

— La terrasse, par exemple ? qu'en dites-vous, Corentin ?

Celui-ci planta le feu noir de ses yeux dans ceux de son supérieur hiérarchique. Ça voulait dire : « Si vous croyez que vous allez me faire rougir, vous arrivez trop tard. Je frôle la quarantaine, j'ai quelques cheveux blancs, je suis célibataire, et la vie est trop courte pour refuser ce qu'elle vous offre d'agréable... »

— C'est ça, allons prendre l'air, s'empressa Brichot qui broutait nerveusement sa moustache.

La fille avec qui il avait surpris Corentin était du genre à donner envie de massacrer à coups de couteau son contrat de mariage.

Sur la terrasse, pour l'air, on était servi. Badolini dut s'y reprendre à plusieurs fois pour allumer une cigarette.

— Monsieur Charvani, dit-il enfin, venons-en au fait. Votre ami Jacques Sennes, notaire à Enghien, vient d'être alerté qu'on a retrouvé sa femme dans des conditions atroces...

— C'est exact, acquiesça le député.

Corentin détailla son costume bleu nuit croisé à gilet, pantalon à pinces et cravate en soie club avec pochette assortie. La rosette d'officier de la légion d'honneur était toute neuve. Comme le mandat de député du sexagénaire. La « vague rose » l'avait porté in extremis à la Chambre, juste avant la limite d'âge. Un miraculé.

Badolini résumait rapidement l'affaire. Du ministre de l'Intérieur au directeur de la PJ, en passant par la direction centrale de la PJ de la rue des Saussaies et le préfet de police, toute la pyramide hiérarchique était en révolution. Si Charvani s'était déplacé jusqu'à Louveciennes, c'était que l'affaire de son ami notaire à Enghien relevait de la tragédie pure et simple.

— Nous avons fait la Résistance ensemble, appuya Charvani, parlant de Jacques Sennes. Nous nous sommes évadés ensemble des prisons de la Gestapo et il m'a porté, blessé et torturé, sur plus de dix kilomètres. Ce sont des choses qui ne s'oublient pas.

— La femme de Jacques Sennes, Yvonne, reprit Badolini, a été retrouvée la nuit dernière, vers deux heures du matin, en plein milieu du lac d'Enghien. Au fond d'une barque.

Il se racla la gorge.

— Excusez-moi, murmura-t-il dans un regard au député, mais je dois entrer dans les détails. Elle était nue. Apparemment pas torturée. Mais deux détails rendent l'affaire plus que troublante. D'abord, on a complètement rasé sa chevelure. En ne laissant qu'un tracé de cheveux ras imitant une croix gammée. Ensuite on a laissé un papier avec une sorte de message de menaces.

— » Opération Apocalypse sur Enghien, Premier Avertissement », récita Charvani. C'est monstrueux.

Charlie Badolini s’appuya à la chaise où, quelques minutes auparavant, il avait vu Boris envoyer en l'air une ravissante brune longue comme un mannequin, au nez et à la barbe de la centaine de collègues de la Brigade Mondaine.

— Monstrueux, oui, laissa tomber Corentin. Pardonnez-moi... Elle était morte ?

— Non, murmura le député. Mais on peut dire quand même que c'est fini pour Yvonne. Elle était cardiaque... Quand on l'a amenée à l'hôpital, elle était déjà dans le coma. L'émotion, l'horreur de ce qu'elle a subi, je ne sais pas... En termes médicaux, ça s'appelle l'anoxie, c’est-à-dire la privation d'oxygène. Les centres vitaux sont détruits l'un après l'autre. C'est la respiration qui est la plus résistante. Les efforts de réanimation ont pu retarder jusqu'ici l'arrêt respiratoire. Mais son état est irréversible. Pour les spécialistes qui s'occupent d'elle, il n'y a plus aucun espoir.

Boris frissonna.

— Les Sennes avaient des ennemis ?

— A ma connaissance, non, fit le député. Mais

Jacques répondra mieux que moi, bien sûr. Je ne suis là que pour m'assurer qu'on va tout mettre en œuvre pour...

Il serra les poings.

— Leur faire ça, à eux ! rugit-il soudain. Cette croix gammée abominable... Ce message... Yvonne aussi faisait partie du réseau « Espérance ». Elle a été arrêtée. Torturée. Elle n’a jamais parlé. Alors cette horreur, ce signe nazi, cette mort pire qu'un véritable assassinat... On a voulu la souiller, l'humilier, en la laissant nue dans cette barque. Nue et tondue...

Il plia les épaules. La vision était trop lourde pour lui.

— Tout ce qui pourra être fait le sera, assura Badolini. Les hommes que vous avez devant vous sont mes meilleurs inspecteurs.

Le collier de barbe eut un frémissement.

— Je tiens à ce que ce soit résolu en vitesse, grogna Charvani autoritaire.

Encore un à qui le fait de se trouver brusquement du côté du manche montait à la tête. Corentin fit un pas en avant.

— Monsieur le député, grinça-t-il, nous ferons l'impossible. Parce qu'une femme est en train de mourir. Pas parce qu'on nous menace.

Le menton de l'élu du peuple rentra dans sa barbe. La leçon était enregistrée.

— C'est trop d'abomination, s'excusa-t-il d'une voix molle.

— Nous commencerons notre enquête demain matin à l'aube, coupa Corentin furieux.

*
**

Dans le hall du restaurant, il retrouva Pauline, à qui il devait quelques rounds supplémentaires, après cet entracte involontaire.

Il lui attrapa la main au vol.

— On va chez moi, décida-t-il. On a de la chance... Il y a huit jours, chez moi, c’était les gravats, les pots de peinture, les menuisiers et les plombiers.

Son studio de la rue de Turbigo ravagé par une grenade[10] avait été enfin remis en état.

— Et là, je te jure, tu auras toutes les gâteries que tu voudras jusqu'à demain matin.

Rien de tel que le début d’une enquête, avec l'horreur de la mort, les dangers à venir et de nouvelles révélations glauques sur le genre humain aux secrets aussi propres qu’une décharge publique, pour’ se sentir dévoré de l’envie de vivre et d’aimer. A en crever avant qu’il ne soit trop tard.

Pauline se serra contre lui.

— Je veux que tu me violes, frissonna-t-elle. Plusieurs fois. Longtemps.

CHAPITRE IV



Enghien-les-Bains avait sûrement été une localité pleine de charme, avec ses eaux thermales, son lac fleuri et sa promenade élégante le long des berges sous des réverbères en fer forgé d'un temps où on n'avait pas peur du luxe insultant ni de l'art pour l'art. Mais ça, c'était au XIXe siècle. Depuis, les choses avaient changé, et si les installations thermales, le casino, le *Grand Hôtel des Bains,* étaient toujours là, donnant à cette localité de la banlieue parisienne un faux air de Marienbad du pauvre ou de Bagnoles-de-l'Orne suburbain, Enghien était maintenant comprimé, assiégé, cerné par les ensembles sans joie de l'architecture moderne. Même son célèbre brouillard sulfureux, très efficace contre les maladies des voies respiratoires, avait laissé la place à un « smog » classique de pollution de pots d'échappement. Personne n'est protégé du progrès.

Sortie de Paris, la R16 que pilotait Corentin avait traversé un décor de banlieues bien de chez nous. Cubes de béton, grues griffant le ciel sans espoir, rocades, cités pisseuses, Viniprix et autres Conforama ou Mammouth écraseurs de prix, usines à gaz, pavillons meulière pour crimes parfaits, le tout sculpté à même le brouillard de cette aube d'octobre par un sous-artiste mandaté par les puissances infernales de la désolation et du suicide pour travailler dans le sinistre et le sordide. Brichot et sa flèche en avaient pris plein leur pare-brise. Saint-Denis, Epinay, Villetaneuse, Montmagny, Deuil-la-Barre... Un vrai chemin de croix.

Brichot bâilla.

— On commence par qui ? mâchouilla-t-il, histoire de ne pas se rendormir, après une nuit bien courte.

— Le commissaire principal Dutech, répondit Corentin en actionnant les essuie-glaces, rapport au brouillard collant qui s'agglutinait. Il paraît que lui,

il tient à la thèse dés loubards...

— Loubards ? émergea Brichot.

— Tu n'es pas au courant ? Yvonne Sennes aurait été découverte mourante par une bande de zonards en train de faire joujou sur le lac. Blousons cloutés, santiagues, rockys à banane... Tu vois le genre ? Les propriétaires de deux voitures auxquelles ils ont fait faire trempette dans le lac ne sont pas prêts de leur trouver des circonstances atténuantes. En plus, comme ils ont quelques braquages sur la conscience, pas mal de plaintes sur le dos et une mauvaise réputation en béton, on n'a pas hésité à les voir en assassins...

— Et toi ?

— Moi quoi ?

— Tu en penses quoi, toi ?

— Faut voir, fit Corentin en s'engageant dans la rue du Général-de-Gaulle, l'artère principale d'Enghien.

Pour être tout à fait juste, on devait reconnaître que la station thermale avec son casino blanc comme un smoking de fête et ses villas rococos où habitaient encore de rares grands bourgeois, faisait un certain contraste avec la confiture de banlieues désolées qu'ils venaient de traverser. Du genre dépliant de club de vacances au milieu de la zone.

— Je dois t'avouer que je n'ai pas eu, le temps d'y repenser, fit-il sobrement.

Pauline ne l'avait lâché qu'à l'aurore après des déchaînements de tigresse assoiffée d'amour depuis des générations. Il avait encore le dos lacéré et douloureux de ses coups de griffes.

Brichot renifla.

— Crime de sadique ou vengeance, si le notaire avait des ennemis, grogna-t-il, la tête ailleurs.

Ce qui le tracassait surtout, c'était d'avoir laissé Jeannette seule au Kremlin-Bicêtre. A quelques jours de l'accouchement, c'était des choses qui ne se faisaient pas. Surtout qu'elle avait eu la première alerte cette nuit : des contractions de quelques secondes qui les avait tenus en haleine jusqu'à l'aurore. Mais d'après le médecin, ça n'était pas encore pour tout de suite.

— Voilà le commissariat, fit Boris en tournant dans la rue Malleville.

Il stoppa la R 16 devant le numéro 20.

*

**

Le bureau aux murs jaunis du commissaire Dutech avait l'air complètement envahi par une armoire à glace humaine : le commissaire enghiennois devait mesurer presque deux mètres et peser cent kilos. A côté, Corentin faisait presque gringalet. Quant à Brichot, n'en parlons pas, il rétrogradait au rang des Pygmées, tout simplement.

Le commissaire principal Dutech gratta d'un index énorme son sourcil droit broussailleux.

— Morte il y a deux heures, murmura-t-il. Sans avoir repris connaissance, évidemment. La garder en vie artificiellement était inutile. Centres cérébraux détruits irréversiblement. Pas la peine de continuer l’acharnement thérapeutique.

Il releva les yeux sous ses arcades sourcilières de gorille en forme de cimier à la limite du front.

— Vous pourriez, si vous le voulez, la voir à la morgue de l'hôpital de Montmorency, qui dessert Enghien et Soisy. Mais vous n'apprendrez rien de plus que ce que nous savons : pas de sévices, pas de coups. La torture a été morale, sûrement. Avec les cheveux tondus en forme de croix gammée avant de l'abandonner sur une barque, nue. Avec ce message.

Boris prit le rectangle de papier où s'alignaient les lettres autocollantes « Letraset », une marque qu'on trouve chez tous les papetiers de France.

— » Opération Apocalypse sur Enghien », rêva Boris. Ça pue la vengeance, ou alors ça veut y ressembler pour nous égarer... Vous voyez votre bande de zonards faire ça ?

Dutech soupira, genre soufflet de forge.

— On les a vus charrier pas mal, dit-il. Récemment, à Deuil, ils ont mis le feu à un bus en stationnement en répandant de l'essence par-dessous, sur la chaussée. Même que les chauffeurs cégétistes réclament maintenant le droit de porter des holsters... Quand ils passent dans une cité, ils la transforment en centrale atomique au bord de l'explosion.

Corentin chercha ses Gallia dans son blouson.

— On peut voir ces terreurs ? interrogea-t-il.

*

**

Boris et Brichot regardèrent ressortir le « gang » piteux dans un grand raclement de Santiagues fatiguées. Les bananes gominées pendaient lamentablement et les barbes avaient poussé, bleuissant des mentons déjà résignés à aller faire connaissance avec le décor guilleret de Fleury-Mérogis.

Antonio Camiro, le chef, se retourna sur le pas de la porte.

— Complètement ripou[11], ce coup-là, fit-il à l'adresse de Corentin en pensant à la sexagénaire nue dans sa barque à la dérive. On trempe pas là-dedans, c'est la poisse... Mauvais plan.

Il avait des accents de sincérité. Et puis, ce flic aux yeux noirs et à l'air humain lui plaisait. S'il l'avait eu comme éducateur, en maison de redressement, avant le chomedu, les braquages minables et les rodéos en voitures volées, il aurait peut-être tourné autrement. Mais ce qui était fait était fait.

— Qu'on nous accuse d'avoir vidé des sacs à main et tiré des portefeuilles, d'accord, fit-il encore. Mais le sadisme pour le sadisme, c'est pas notre univers. Vous nous voyez tailler une croix gammée dans les tifs de cette pauvre vieille, franchement ?

Il se redressa.

— Hitler, nous, on connaît pas.

Il montra le commissaire Dutech.

— Vous seriez gentil, murmura-t-il encore à Corentin, de lui expliquer que c'est pas la peine de nous filer en pleine tronche les six cents volts de sa lampe qui n'est même pas à bronzer. On dira tout ce qu'on sait et tout ce qu'on a fait sans ça. Mais pour le crime, on portera pas le chapeau.

Il disparut derrière les deux filles, la brune et la blonde. Ses deux « meufs »[12] comme il disait sûrement. Corentin leur aurait bien fait un bout de causette en aparté, s'il n'avait pas été en service et elles pas en cabane. La vie n'était vraiment pas sympathique.

— Je crois qu'il a raison, toussota-t-il quand le gang eut disparu. Les brutalités ne servent à rien.

Le géant Dutech s'empourpra comme une jeune fille.

— Ce ne sont pas des anges, ces gars-là, grogna-t-il. Vols, destruction de véhicules, recel... Ils vont les sentir passer, les inculpations !

— Ce ne sont pas des démons non plus, fit remarquer Boris. Malheureusement. L'existence serait plus facile.

— Bon. On fait quoi ? coupa Dutech agacé. (Les deux Parisiens n'allaient tout de même pas lui apprendre son métier.) On va à la morgue ou on file chez le notaire ?

— Le notaire, décida Boris.

Maître Sennes caressa d'une main qui tremblait la calvitie livide de son grand front curieusement fuyant en forme de pyramide. Ça faisait trois heures qu'il savait qu'Yvonne était morte. Définitivement morte. C'est-à-dire qu'on avait débranché tous les tuyaux et instruments médicaux de lutte contre l'irréversible. Le temps de revenir à son étude, et il avait dû accueillir les premiers clients.

Une famille en deuil. Comme lui. Mais dont les membres ignoraient la tragédie qui le frappait, bien sûr, et qui s'en seraient moqués s'ils l'avaient su. Eux, ce qui les intéressait c'était le testament du cher disparu.

Justement, maître Sennes venait d'en donner lecture d'une voix au bord du sanglot qui avait échappé aux cinq rapaces tassés dans son cabinet sur les chaises Louis XVI.

— Quoi ? rugit l'un d'eux soudain. Il m'a déshérité ?

Le petit homme était écarlate.

— Donnez-moi ça ! glapit-il. Vous avez mal lu, j'en suis sûr.

L'autre virait à l'apoplexie. Maître Sennes recula. Réflexe professionnel : une fois, dans des conditions semblables, un héritier frustré lui avait arraché le testament et l'avait avalé avant de prendre ses jambes à son cou, histoire de mastiquer en toute liberté !

« Je quitte tout, je ferme l'étude, songea le notaire. C'est fini. Tout est fini. »

L'interphone grésilla. Sa secrétaire lui annonçait que des policiers l'attendait.

— Excusez-moi, murmura-t-il. Je reviens tout de suite.

Il emporta avec lui le testament menacé. Presque soulagé d'échapper quelques instants aux vautours.

*
**

Dans le genre folie architecturale du siècle dernier, le Castel néo-gothique qui abritait l'étude de maître Sennes était un chef-d'œuvre. Tout en pignons, tourelles, balcons et gargouilles. A une époque maintenant lointaine, la bourgeoisie s'était crue maîtresse des destinées du monde et s'était permis vraiment n'importe quoi.

L'intérieur, en revanche ; avait de l'allure, dans le genre luxe et sobriété. D'un regard circulaire Boris aperçut le salon avec ses canapés de piqué à motifs de cachemire, la salle à manger aux chaises de Chippendale laquées noir et or. Aux murs, plusieurs tableaux d'Andy Warhol, ce *pop artist* américain spécialisé dans les séries de portraits de Marilyn Monroe ou de boîtes de conserve Campbell. Là, il s'agissait d'une série beaucoup plus rare : des nus, très chastes d'ailleurs, et d'une grande beauté plastique. En bref, maître Sennes était quelqu'un qui avait réussi dans la vie. Certains bibelots, comme des grands nègres de Venise portant des torchères, valaient des fortunes.

Et sur tout ça, venait de passer, comme un raz de marée ou comme la foudre, la mort de sa femme dans des conditions atroces...

Un petit bruit fit se retourner Boris, ainsi que Brichot et Dutech. Le notaire s'encadrait dans une porte conduisant à un petit salon en camaïeu de bleu, des murs au plafond.

— Veuillez entrer, messieurs, murmura Jacques Sennes.

La main du notaire eut du mal à se refermer autour du carafon de whisky, tant elle tremblait.

— Je ne bois jamais, d'habitude, expliqua-t-il. Mais depuis ce matin...

Il avait le visage creusé et des cernes violets larges comme des golfes. Sa cravate et son costume noirs le rendaient encore plus livide.

— Maître, murmura Corentin, je crois savoir à quel point notre visite peut être insupportable pour vous, après ce qui est arrivé. Mais si nous

voulons retrouver celui ou ceux qui ont...

Il s'interrompit. Ce n'était pas toujours facile d'être policier. Il aurait encore préféré se trouver en face de la gueule d'un Smith et Wesson prêt à cracher.

— Nous voulons mettre la main sur les assassins, récupéra Brichot. A première vue, il s'agit d'une vengeance. Vous connaissiez-vous des ennemis ?

Le notaire regarda fixement le petit homme aussi chauve que lui mais moustachu et curieusement vêtu d'un tweed élégant très anglais tranchant sur son allure de Français moyen.

— Des ennemis ? reprit-il. En tout cas pas qui auraient pu faire ça. Sûrement pas.

— Je ne sais pas, murmura Corentin. Vous êtes notaire. Il y a des gens, parfois, qui se persuadent d'avoir été la victime d'un notaire, dans telle ou telle transaction qui les a désavantagés...

Il y eut un long silence...

— Non, laissa enfin tomber Sennes. Vous pourrez, si vous le désirez, étudier mes dossiers. Ma secrétaire vous aidera et je suis, quant à moi, à votre disposition pour vous donner tous les éclaircissements que vous désirerez. Mais en trente-cinq ans de métier, je n'ai jamais reçu de menaces. Jamais même de reproches...

— Pardonnez-moi de vous torturer encore, reprit Corentin. Mais avez-vous eu des activités politiques ?

L'autre se resservit un whisky.

— Vous pensez à Maximilien Charvani, murmura-t-il avec un pâle sourire. Non, Maximilien est un ami, c'est tout. Nous ne sommes pas du tout du même bord, il arrive même que nous nous disputions à ce sujet. — affectueusement bien sûr. Mes dernières activités politiques sont vieilles de trente-huit ans. J'ai interrompu mes études pour entrer dans la Résistance. Mais je ne crois pas qu'on puisse appeler ça de la politique. Il s'agissait de chasser les nazis de France. Et maintenant, quand je pense à Yvonne...

Un ange noir tatoué d'une croix gammée passa et repassa dans le salon bleu.

— Je ne comprends rien, fit le notaire, songeant à la sinistre svastika. C'est l'acte d'un fou, d'un sadique... Pas une vengeance.

— Mais ce message ? objecta Boris doucement.

— L'œuvre d'un paranoïaque, coupa le notaire. Je ne vois pas d'autre explication.

Boris eut envie de changer de chapitre et demanda à maître Sennes s'il se souvenait de l'emploi du temps de sa femme, la veille de la disparition.

— Elle a quitté la maison vers dix heures pour se rendre chez son coiffeur. Or, elle n’y est jamais arrivée. Le soir, j'ai alerté la police et j’ai attendu, de plus en plus inquiet. Jusqu'à hier matin, vers cinq heures, lorsque le commissaire Dutech m'a lui-même appelé.

— Vous comprenez, fit le géant à côté de lui, je connaissais Mme Sennes. Je l'ai malheureusement tout de suite reconnue, quand j'ai été alerté.

Boris repensait à la lettre de menaces écrite par le procédé « Letraset ».

— Si nous entrons dans la logique de l'assassin, fit-il, tout porte à croire qu'il a voulu faire peur. Sans, peut-être, chercher à tuer votre femme. Plutôt l'humilier, d'abord, vous abattre moralement tous les deux. D'autre part, il s’adresse à une ville en général, comme s'il voulait se venger. Et enfin, il semble annoncer qu'il y aura d'autres représailles...

— Tout cela est fou, dit le notaire en secouant la tête.

— Avez-vous des enfants ? questionna Boris.

Le notaire se mit soudain à trembler de la mâchoire.

— Une fille, dit-il. Elle vit à Paris. Elle est venue ce matin, dès qu'elle a su... Elle voulait rester près de moi, mais c'était inutile.

Boris allait poser une autre question sur la fille de Sennes, lorsqu'il intercepta le regard inquiet de Dutech, sous les sourcils en buissons. Un regard qui avait l'air de vouloir dire : « je vous expliquerai, laissez ça de côté ».

Le téléphone se mit brusquement à grelotter.

— Excusez-moi, fit le notaire.

Lorsqu’il raccrocha, il n'avait pas prononcé un mot.

— Des journalistes, murmura-t-il, épaules voûtées. Les charognards...

Boris se leva, imité par Brichot et Dutech.

— Pardonnez-moi, laissa tomber le notaire, mais je suis à bout. Dans deux ou trois jours, je vous aiderai mieux. Du moins, je l'espère.

Dans le couloir, Boris eut l'impression qu'il allait tomber, tant il vacillait.

*

**

Aimé Brichot se tortilla sur sa chaise.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Le petit bar installé dans les bâtiments du casino, en bordure du lac d'Enghien, plongeait de ses larges baies sur le miroitement du plan d'eau. Le long de la rive opposée, de grandes villas blanches s'alignaient au milieu des arbres. Il y avait encore des familles aisées dans le quartier.

— Tu rentres à Paris, fit Corentin en léchant la mousse de son verre de bière. Et tu vas dorloter Jeannette. Mais attention : tu ne quittes pas la maison. Je veux pouvoir te joindre, si ça urge.

— Et toi ? murmura Brichot qui n'aimait pas laisser tomber sa flèche.

L'imminence de l'accouchement était une raison impérieuse, mais ça lui donnait des remords.

— Tu ne sais pas ce que je vais faire ? Eh bien, j'ai envie de me payer une folie avec les bons roses : une chambre là-bas.

Il montrait l'immense façade du *Grand Hôtel des Bains,* avec ses cinquante et une chambres ouvrant sur le lac et les jardins.

— Pourquoi ? dit Brichot. Enghien est à un quart d'heure de Paris, et...

— Imprégnation, coupa Boris. Osmose... J'ai envie de m'imprégner de l'atmosphère. J'ai de plus en plus l'impression qu'il y a quelque part quelqu'un qui a décidé de s'attaquer à une ville entière. Ou du moins certains de ses habitants. Ça dépasse Yvonne Sennes, et ça ne fait que commencer, crois-moi.

Sur le chemin du retour, Dutech leur avait longuement parlé de la fille de Sennes, au seul nom de laquelle le visage du notaire s'était brouillé. C'était une histoire comme on en voyait encore quelquefois en province : Estelle Sennes avait eu un enfant sans être mariée et elle avait annoncé qu'elle était très contente, que c'était ce qu'elle avait voulu. Son père, qui tenait aux

principes et à la morale, en avait été bouleversé. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis quatre ans, il ne voulait plus la revoir. Seule Yvonne, sa mère, était restée secrètement en contact avec elle. Il l'avait reniée, tout bonnement, comme on faisait encore au siècle dernier. Estelle ne s'était d'ailleurs pas mal débrouillée. Elle s'occupait d'un institut de beauté dans le XVIe arrondissement, avec salons de massages, rayons UVA etc. Et elle élevait seule sa fille. Pour le notaire, bien sûr, accroché aux valeurs du passé, c'était une affaire qui le crucifiait. Aucun doute : même la mort de sa femme n'avait pas dû le faire fléchir. Il était resté muré dans son refus. Inflexible.

— Demain matin, dit Boris, a lieu l'enterrement. C'est peut-être par là que ça va démarrer. Pour le moment, on est au point zéro.

— Et qu'est-ce que tu vas faire d'ici là ? questionna Aimé, têtu.

— Réfléchir, sourit Boris.

Il vida son reste de bière.

— Et chasser, bien entendu, termina-t-il en riant.

Dans une ville comme Enghien, ça n'allait pas être du tout cuit. Avec en plus ce temps de Toussaint, sur le lac... Le brouillard avait l'air de pleurer. Un climat vraiment aphrodisiaque.

CHAPITRE V



Boris Corentin recula lentement entre les tombes. Il en avait assez vu. Et puis, il commençait à être trempé jusqu’aux os. La petite pluie sournoise qui tombait depuis le matin avait fini par dégouliner entre ses omoplates.

Là-bas, autour d'une tombe fraîchement creusée du cimetière d'Enghien, la cérémonie finissait. Une cérémonie funèbre sans faste et sans grandeur, comme le sont souvent les cérémonies de l'Eglise d'aujourd'hui, qui sous prétexte de simplicité s'est profondément appauvrie du point de vue symbolique. Pas étonnant si les gens, à présent, préféraient se faire incinérer. Si c'était pour se faire enterrer comme ça, avec même pas des phrases sacrées en latin pendant qu'on descend votre cercueil dans sa dernière demeure !

L'animation, en revanche, elle était dans la foule. Une ruée incroyable qui avait même failli submerger le malheureux veuf, Jacques Sennes, prostré dans sa douleur au milieu de cette agitation. Tout ce qu'Enghien comptait de notabilités, avocats, médecins, vieilles familles bourgeoises,

formait des moutonnements de lodens et de visons autour du veuf et de sa fille.

Car elle était venue, Estelle, la maudite. Et même, elle tenait son père par le bras. A croire que le chagrin allait peut-être réunir ces êtres que la morale rigide du notaire avait séparés.

Boris l'avait dévorée des yeux, à l'église, tout à l'heure. Stupéfait. Estelle Sennes était ce qu'on appelle une beauté. Presque aussi grande que lui, en tout cas nettement plus que la moyenne. Avec une peau couleur abricot qui donnait envie de croquer dedans. Et puis surtout un visage de femelle splendide, à la fois vulnérable et sensuel, qui la faisait ressembler vaguement à Marilyn Monroe à l'épôque la plus émouvante, celle de la solitude, des somnifères et des derniers chagrins d'amour avant le grand plongeon. Avec ses cheveux rebelles, mal coiffés, ultra-décolorés et qui lui balayaient le visage au moindre souffle de vent, elle ne ressemblait pas du tout à l'idée qu'il se faisait a priori de la fille du notaire.

Le pire, c'était les journalistes, rameutés par l'odeur d'un scandale possible comme des hyènes par la chair avariée. Les flashes qui se succédaient à un rythme cardiaque rendaient encore plus livide et lugubre cette matinée de pluie glaciale. Il y en avait un surtout, avec sa caméra vidéo sur l'épaule, qui n'arrêtait pas de tourner, filmant tout sur son

passage : l'assistance, le cercueil descendant au bout des cordes grinçantes, et de nouveau encore la foule, visage par visage. Avec une indiscrétion à le chasser à coups de pierres.

Boris l'avait remarqué car, malgré son jeune âge — à peine plus de 20 ans — il avait le crâne complètement rasé, et poli à la pierre ponce.

Avec ça, un bronzage impeccable d'Apollon des mers du Sud, qui faisait un effet étrange dans la grisaille banlieusarde.

Au moment où tout le monde regagna les voitures, Boris remarqua qu'il continuait à filmer. Suivant de l'objectif Estelle Sennes qui regagnait rapidement sa voiture, une Visa GT bleu ciel. Puis il rangea sa caméra dans son sac en bandoulière et regagna tranquillement son propre véhicule, une CX noire très ministérielle.

Boris haussa les épaules. Chassant une idée biscornue qui venait de le traverser. Quinze ans de Brigade Mondaine lui avaient appris autant à faire confiance à ses intuitions qua s'en méfier.

Ça devait être l'atmosphère qui ne lui valait rien. Une soirée et une nuit de vraie solitude malgré le luxe du *Grand Hôtel des Bains,* c'était éprouvant.

De ce côté-là, en tout cas, ses intuitions ne l'avaient pas trompé. Enghien n'était pas le genre de ville où la chasse donnait des résultats intéressants. Il avait même failli retourner à Paris. Et aller frapper chez Pauline, la tigresse rencontrée deux jours avant à Louveciennes.

Des souvenirs cuisants balafrant encore son dos l'avaient retenu au dernier moment.

Le chauve au crâne-miroir n'avait pas beaucoup de chemin à faire, au volant de sa CX. Avec un ricanement, il regarda sa fausse carte de presse et la jeta dans la boîte à gants. Décidément, la Mamma était douée et elle avait des relations. Sur un claquement de doigts, les faux papiers d'identité pleuvaient comme s'ils sortaient de la hotte d un Père Noël faussaire.

Il passa une main sur la peau de soie de son crâne.

En tout cas, elle n'allait pas être déçue du « reportage ».

*

**

La chambre tout en brillances rose chair, percale glacée, mobilier noir et strict de chez Knoll, grands miroirs reflétant la moire, la percale et le taffetas — était envahie par un grand lit à baldaquin, lui aussi rose saumon.

Des rideaux du lit, hermétiquement clos, une voix encore à demi éveillée monta :

— Sandra !

Comme si elle avait attendu cet appel depuis des heures derrière la porte, une silhouette féminine apparut. Longiligne, avec une peau ambrée où jouaient des reflets noirs irisés d'orange, il y avait dans son ascendance de l'Indien d'Amérique du Sud, du Noir, de l'Espagnol aussi, à voir son nez parfait, son profil quasiment grec faisant un contraste étrange avec ses cheveux crépus.

— Les rideaux, commanda la voix en espagnol, sous le baldaquin.

Un flot de lumière matinale se précipita sur le lit recouvert de fourrure rose, éclaboussant un drôle de visage sans rides. Pas spécialement jeune. Plutôt comme figé dans cette espèce de beauté éternelle que donnent aux femmes déjà âgées des liftings savants et coûteux. On ne pouvait pas la regarder sans un certain malaise.

Elle ôta lentement le masque noir qu'elle mettait toujours, la nuit, pour dormir. Depuis quelques années, c'était devenu un rite dont elle ne pouvait plus se passer.

— Sandra, l'humidificateur est en marche ? s'inquiéta-t-elle.

— Oui, Mamma.

— Je suis sûre que non. Je vais avoir une crise, je le sens.

Elle remua sous les draps qui la cachaient jusqu’au menton, virant du regard à droite et à gauche avec angoisse.

— Je sens de la poussière, frémit-elle. Des poils de chat. Du pollen.

Sandra tenait des deux mains un plateau d'argent où était disposé le petit déjeuner : jus d'orange, thé à la menthe, œufs durs. Elle balança la tête : du pollen en plein mois d'octobre, à Enghien...

— Tu as touché un chat, un chien, je ne sais pas quoi ! hurla soudain le visage lifté et presque aussi miroitant que la moire des murs.

— Mais non, Mamma, je vous jure, murmura Sandra, conciliante. En plus, Julio m'a passée entièrement à l'aspirateur, avant que je n'entre, if n'y a aucune poussière sur moi...

Au-dessus du baldaquin, encastré dans le mur, ronflait un épurateur d'air.

— C'est bien, soupira Mamma d'une voix essoufflée. Donne-moi ça.

Sandra se pencha avec le plateau. Elle était nue et ses deux seins lourds et ambrés se balancèrent, pointus, frôlant la théière, tout le temps qu'elle prépara le plateau.

L'autre sortit une main de dessous les draps et chercha la croupe de la Noire. Il y eut une rapide caresse sur les rotondités de bronze de Sandra. Plus affectueuse qu'érotique. De maîtresse à servante. Tous ceux qui approchaient la femme qui se faisait appeler Mamma devaient être nus.

Ça évitait de transporter des miasmes, des poussières et autres germes dans ses vêtements.

La main tavelée de taches de vieillesse et gonflée de grosses veines bleues quitta les fesses de Sandra.

— Aide-moi à m'asseoir, commanda-t-elle.

Ça demanda cinq minutes, avec de nombreuses tractions au fond des draps. D'abord émergèrent des épaules lourdes, larges et grasses sous la chemise de nuit. Puis une poitrine énorme et affaissée qui retombait en un double bourrelet sur une espèce de ceinture pneumatique, bibendumesque, qui n'était autre qu'un estomac démesuré.

Mamma s'attaqua au petit déjeuner.

— Quelle heure est-il ? •

— Dix heures et demie, fit Sandra. Julio ne va pas tarder à rentrer du cimetière.

Mamma mangeait par petits coups, comme un oiseau. Ses lèvres très tirées, amincies par les liftings, lui faisaient d'ailleurs comme une sorte de bec aigu. De longs yeux langoureux étirés sur les tempes disaient qu'elle avait dû être ravissant«' dans sa prime jeunesse, avec son étrange petite tête de mésange volontaire et sa chevelure tousse bouclée.

Mais maintenant, avec ce qui émergeait des draps, son corps énorme, disproportionné par rapport au visage, elle faisait plutôt une impression monstrueuse.

Ses narines se dilatèrent, palpitantes.

— Des poussières, des poussières, regarde ! cria-t-elle.

De la grande fenêtre, au fond de la pièce, tombait un rayon de lumière blême où jouaient effectivement des milliers de molécules imperceptibles.

Mamma avait blêmi et ses seins énormes se mirent à trembler. Elle avait depuis des années toutes les allergies possibles et imaginables. Asthme, rhume des foins, urticaire. Les poils d'animaux, le pollen, certains aliments, les graminées, la poudre de maquillage, déclenchaient des crises violentes. Des étouffements ou, plus rarement, des irruptions d'eczéma, des conjonctivites, des néphrites. Si elle se trouvait à la campagne de juin à août, c'est-à-dire au moment où l'air est chargé de pollen, elle ne sortait jamais sans son masque respiratoire filtrant l'air. La plupart du temps, elle portait également des gants. Mais, ces dernières années, elle avait décidé de régler ses problèmes de la façon la plus simple : en ne sortant plus du tout. Si elle y était véritablement contrainte, elle se faisait porter dans sa voiture, qui, elle aussi, était équipée d'un épurateur d'air et d'un humidificateur. Bien entendu, on en nettoyait et aspirait l'habitacle presque tous les jours. Pour la médecine c'était un beau cas. Une panoplie complète des allergies les plus délirantes. Malheureusement, la science ne risquait pas de progresser grâce à elle. Mamma n'avait pas 1 intention de faire don de son corps à la recherche médicale.

— Ferme les rideaux ! hurla-t-elle. Je ne veux plus voir ces poussières.

Les moires roses de la chambre virèrent au brun dans l'obscurité.

Pour venir en France, il y a un mois, elle avait dû traverser l'Atlantique. Pas question de prendre l'avion. Plutôt crever que de côtoyer tous ces passagers porteurs de germes. Elle avait loué pour elle et sa domesticité, un nombre impressionnant de cabines de première classe sur un paquebot et n'avait pas mis le nez dehors de toute la traversée.

Sa tête de mésange arrêta de picorer.

— Julio doit être de retour, fit-elle. Il me semble que j'entends la voiture. Va le chercher.

Des petites lueurs vives d'excitation s'allumaient dans ses yeux bleus qui virèrent lentement à un mauve inquiétant.

Sandra, qui était restée debout au pied du baldaquin, vira et ondula de la croupe vers la sortie.

Mamma, restée seule, fit des yeux le tour de la pièce. Haletant précipitamment, comme si l'air absorbé par son énorme corps

disproportionné n'arrivait ni à sortir ni à rentrer par sa petite tête de volatile pervers.

Comme tout le reste de la maison, la chambre était meublée avec un luxe à donner des symptômes psychosomatiques alarmants à un militant socialiste. Sur la table à plateau de porphyre, une collection magnifique de boîtes russes du XVIIIe siècle en émail et vermeil. Des toiles modernes d'Ernst et de Matta encadraient un authentique Canaletto. Au plafond, pendait un étrange lustre entouré de fougères artificielles peintes en rose qui tamisaient la lumière. Invention exclusive et unique d'un décorateur qui avait coûté une fortune.

Mais le plus bizarre, dans cette grande chambre au mobilier princier, c'était les caisses et les cantines qui s'entassaient au fond. Rien n'avait été ouvert. Mamma n'avait pas l'intention de s'attarder longtemps en France. Encore moins à Enghien.

Juste le temps d'accomplir sa « mission », et elle regagnerait son repaire d'Amazonie.

Laissant derrière elle un champ de ruines.

Elle se trémoussa sur son lit en voyant surgir Julio, lui aussi complètement nu, comme l'exigeait le règlement édicté par Mamma.

Le corps du jeune Sud-Américain était celui d'un Apollon, avec cette ligne si rare des statues de mâles grecs, joignant les hanches en s'incurvant au-dessus du pubis, le long d'un ventre plat et musclé. Son crâne rasé lui donnait un vague air asiatique.

Il marcha sans complexe dans le plus simple appareil vers le baldaquin couleur de muqueuses féminines. Pas gêné du regard dont Mamma suivait le balancement d'un certain organe viril de taille impressionnante, entre ses cuisses de coureur de pentathlon. Il adorait, même, qu'elle le regarde. Et elle le savait. Un homme ne peut pas dissimuler très longtemps certaines émotions qui se traduisent par des ruées de sang vers ses terminaisons masculines.

— Le film, fit la petite tête de mésange. Le film ? Il est bien ?

— Vous n'allez pas être déçue, fit-il triomphant. Toute la ville était là.

— Tous ?

— Tous ceux qui vous intéressent, oui. Et les autres. Les anonymes. Le public. La police aussi bien entendu. Et les journalistes. Comme moi !

En éclatant de rire, il lui tendit une cassette vidéo. Au chevet du lit de Mamma, il y avait un magnétoscope couplé avec une télé couleur. Elle engagea la cassette dans le logement du magnétoscope et mit en marche.

— Va chercher les autres, dit-elle. Je veux que vous regardiez ça avec moi. Tous.

Quelques instants plus tard, ils étaient six dans la chambre, outre Mamma. Assis sur le lit, trois hommes et trois femmes. Tous très jeunes. Et totalement nus. Avec des dégradés de peau étonnants allant de l’ambré asiate au noir africain. Le grand *melting-pot* des races sud-américaines. Tous produits de métissages compliqués et labyrinthiques. Descendant des multiples vagues d'émigrés, de conquérants et d'esclaves qui s'étaient mélangés inextricablement à travers les générations sur ce continent. Avec, chez tous, un fond indien reconnaissable dans les reflets de cuivre et les yeux bridés.

Elles les avait fait asseoir autour d'elle sur le lit et les couvait du regard comme une énorme reine des abeilles au fond de son palais de cire.

— Mes enfants, annonça-t-elle tandis que les premières images légèrement striées du film de Julio apparaissaient, vous allez enfin voir ceux qui furent mes bourreaux et qui vont très bientôt payer au centuple ce qu'ils m'ont fait subir.

CHAPITRE VI



Boris Corentin claqua la portière de la R16 et fit quelques pas dans la rue Raynouard. Il avait, sur l'autoroute du Nord, fait miauler la gomme, comme on dit dans les romans policiers. Autant pour se défouler d'une nuit morose et d'une matinée glauque de cérémonie funèbre que parce qu'à deux heures de l'après-midi, il n'y a pas trop de monde aux alentours de Paris et qu'on aurait tort de ne pas en profiter. Et puis, l'idée de quitter la banlieue pour regagner pendant quelques heures la capitale ne lui déplaisait pas du tout. Paris, c'était son milieu d'origine, sa jungle, la forêt vierge où il chassait. A la fois les femmes et les truands. Le grand égout des pires vices de désaxés, obsédés, maniaques en tout genre. L'aire paradisiaque, aussi, où les filles poussaient comme des roses entre les pavés et où un fauve entraîné comme lui ne risquait guère de passer une soirée solitaire. Corentin était de la race des grands prédateurs. Avec des instincts naturels que tempéraient le goût de la justice, la pitié et la tendresse. A d'autres époques, il aurait peut-être été un aventurier, un conquérant, un explorateur de terres inconnues. Mais le monde s'était rapetissé et les vraies aventures n'étaient plus au coin de la rue. C'était pour ça qu'il était entré dans la police. Pour continuer la chasse par d'autres moyens. Pour ça aussi qu'il aimait les femmes. Parce que, dans un univers où tout était balisé, où vous pouviez prendre des assurances contre le moindre risque, où la « couverture sociale » — selon l'expression consacrée — était en train de devenir un couvercle étouffant, l'amour était bien l'une des dernières choses ouvrant encore sur l'inconnu.

Il était arrivé à l'adresse que lui avait donné le commissaire Dutech, rue Raynouard, un des endroits les plus paisibles du XVIe arrondissement de Paris. Même la poix glaciale et le brouillard chargé d'hydrocarbures lui paraissaient différents, à Paris. Quelque chose de plus violent et de plus aphrodisiaque en même temps. De plus excitant pour les nerfs.

Il siffla, sidéré.

« Elle a fait du chemin dans la vie, la fille du notaire reniée et lâchée dans la nature avec un gosse », pensa-t-il.

La rue Raynouard était à flanc de coteau. Les immeubles descendaient en pente vers la Seine. Mais là, en contrebas d'un long mur aveugle, on devinait un jardin de curé puis, au fond, en bas, une vieille petite maison qui n'avait guère dû changer depuis le XVIIIe siècle. Sur la rue, la porte

hermétiquement close portait une plaque : « Institut Corporel Cybèle ». Et en dessous, en lettres plus petites : « Kinésithérapie, massages chinois, épilation, relaxation, bronzage UVA ».

Il sonna. Quinze ans de Brigade Mondaine avaient affûté ses instincts. Le « cerbère » de cet institut très discret était électronique : une minuscule caméra camouflée dans le haut de l’encadrement de pierre de la porte. Ce qui voulait dire : « Si vous n'êtes pas connu et si vous n'avez pas de rendez-vous, inutile d'insister. »

Inutile donc également de jouer au plus malin. Boris brandit devant la caméra sa plaque de policier.

— Inspecteur principal Boris Corentin, dit-il. Je désire rencontrer mademoiselle Sennes.

Au bout d'un instant la porte s'ouvrit dans un couinement électronique. Elle se referma derrière lui.

Il descendit rapidement la cinquantaine de marches moussues qui dévalait le long du jardin en direction de la petite maison. Les arbres et la minuscule pelouse dégoulinaient de larmes de brume. L'été, en revanche, ça devait être divin, en plein Passy, ce carré de verdure avec encore quelques arbres pas trop anémiés par la pollution.

Dans le hall de réception, il constata tout de suite que la maison n'avait gardé du passé que l'enveloppe extérieure. Tout, à l'intérieur, était refait à neuf. Laqué de blanc. Eclairage violet. Avec d'étranges décorations d'ambiance. En particulier une reproduction lumineuse du *Printemps* de Botticelli. De petits rectangles reproduisant des cartes de crédit étaient collés à un mur.

Boris mit un instant à s’habituer à la pénombre violette et aux parfums d'encens et de santal. Apparemment, il n'y avait que les magnifiques parquets Versailles encore d'origine. Ainsi que les vitraux de la porte d'entrée. Et une petite cheminée de marbre noir dans le fond du hall.

— Vous n'aviez pas de rendez-vous, monsieur Corentin ? questionna la réceptionniste.

Un cambrement instinctif qui fait saillir les seins et ressortir les fesses, sous l'ensemble de cuir très mode, blouson ample et pantalon étroit du bas, indiqua à Boris qu'il n'était pas absolument indifférent à l'employée d'Estelle Sennes.

— Je suis policier, dit sobrement Corentin, estimant que ça valait tous les rendez-vous du monde.

Elle lissa machinalement ses longs cheveux blonds ramenés d'un seul côté du visage.

— Je vais voir ce que je peux faire, murmura-t-elle après un regard réservé du genre qui voulait dire : « Si tu attaques comme il faut, tu as des chances d'emballer : »

Ses talons hauts claquèrent vers une porte au fond. Le dalmatien, qui était couché sous le bureau, releva mollement la tête puis rebascula dans ses rêves avec un soupir las.

Durant les dix minutes qui suivirent, Corentin assista à un chassé-croisé étrange dans le hall de l'institut.

D'abord l'apparition de quelqu'un qu'il prit pour commencer pour un client. Mais l'assurance avec laquelle l'inconnu fit irruption le détrompa. Et puis, il n'avait pas dû sonner à l'entrée, comme lui. Il avait donc une clé.

C'était un garçon d'une trentaine d'années, assez beau dans le style Depardieu en plus raffiné, mais tout aussi viril et relax. Lunettes d'aviateur autour du cou. Blouson de cuir doublé mouton, dans le genre pilote de bombardier des années 40. Gants de conduite et foulard blanc.

Il ne jeta pas un regard à Corentin. D'autorité, il se dirigea vers une porte opposée à celle où avait disparu la réceptionniste.

Quelques instants après, nouvelle apparition : féminine celle-là. Cheveux flous, très flous et blonds. Ballerines au bout des jambes fines et musclées. Blouse blanche très « pro » mais trop ample pour mouler tout ce quelle devait avoir de joli et de cambré dessous. Dommage.

La réceptionniste venait de réapparaître. La fille en blouse blanche alla vers elle.

— Qu’on ne me dérange pas pendant une demi-heure, annonça-t-elle.

Puis elle disparut par la même porte que le blouson d'aviateur doublé mouton.

— Mademoiselle Sennes vous attend, fit la réceptionniste à Corentin avec un regard d’anguille où il lut comme un appel.

*

**

Au bout d'une demi-heure, Boris Corentin se dit qu'il n'était guère plus avancé qu'en arrivant. Estelle Sennes semblait pourtant avoir répondu à toutes ses questions sans trop de réticence. Même celles qui concernaient ses rapports avec ses parents. Tout ça était loin, maintenant, et oublié. Elle avait pris toute seule sa vie en main. Comme un homme. Et elle avait réussi. Elle ne devait rien à personne. Elle s'était seulement cabrée quand Corentin avait hasardé une question sur une possible « vie parallèle » de sa mère. On ne savait jamais, après tout. A soixante ans, on peut encore avoir des désirs. Et puis, la torture dont elle avait été victime dénotait une haine peu commune qui devait bien avoir des motifs, justifiés ou non.

— Ma mère avait une existence exemplaire, avait répondu Estelle. Mon père et elle pensaient pareil, sur le fond, en ce qui concerne la morale.

— Pourtant, elle, elle vous avait pardonné ?

— J'étais sa fille unique, fit Estelle. Sa petite fille. Elle m'imaginait paumée dans Paris, sans le sou, avec un gosse. Elle voulait m'aider. J'avais beau essayer de la rassurer, elle en faisait des insomnies... La pauvre !

Elle lut une interrogation muette dans les yeux de Corentin et y répondit spontanément, appliquant ses deux mains aux longs doigts carminés sur le cuir du bureau. Le chauffage à air puisé agitait mollement les palmes des plantes vertes. La pièce d'où Estelle dirigeait son institut baignait aussi dans une ombre ultraviolette presque irréelle.

— Je vais mettre les points sur les i, monsieur l'Inspecteur, soupira-t-elle d'une voix soudain virile. J'ai fait ma fille avec un homme très riche. Un industriel américain marié là-bas et père de famille. C'était un pacte. Il voulait coucher avec moi et moi je voulais un enfant sans mari. Comme la génération spontanée n'existe pas encore, il m'a emmenée faire un petit voyage de quinze jours aux Canaries et je suis revenue enceinte.

Elle se leva.

— Accessoirement, en retour, il m'acheta cette maison. J'avais fait des études d'esthéticienne. Soins de la peau, produits de beauté, technique de massages. J'ai donc ouvert cet institut.

La main en éventail, elle secoua sans ménagement ses cheveux blonds décolorés, agitant les mèches rebelles en tous sens.

— Ce cadeau, cette maison, n'était pas compris dans le pacte. Simplement, c'était un homme qui savait vivre.

Un brouillard passa sur ses yeux.

— Depuis, il ne m'a jamais téléphoné, jamais écrit. Il n'a jamais cherché à me revoir. Il a vraiment tenu parole jusqu'au bout.

On pouvait se demander si ça lui faisait tellement plaisir, d'ailleurs. Au fond d'elle-même, elle l'aurait peut-être préféré un peu plus « pot de colle », son géniteur fastueux et milliardaire. Eternels secrets du cœur : plus vous êtes absent, plus on vous désire. Plus vous vous incrustez et plus on vous trouve insupportable.

Elle rit, plus Marilyn que jamais.

— Vous voyez qu'on est loin du stupre imaginé par mon pauvre père. Simplement, c'est une autre morale, une nouvelle façon de vivre, qu'il ne pouvait pas comprendre.

— Ce matin, pourtant, au cimetière, il avait l'air d'être heureux que vous soyez près de lui ? murmura Corentin.

— Qui vous a dit que je ne l'étais pas non plus ? rétorqua-t-elle en se dirigeant vers la porte d'un mouvement qui signifiait que l'entretien avait assez duré.

Au moment de la quitter, Corentin trouva enfin ce qui n'allait pas dans son visage. Ou plutôt, ce qui le rendait si émouvant.

Elle s'était fait refaire le nez, il l'aurait juré. Légèrement en trompette, comme celui de Marilyn Monroe, il se relevait imperceptiblement du bout lorsqu'elle souriait, paupières à demi fermées comme la célèbre star aussi comblée que fragile et morte de solitude et de barbituriques.

*

**

Derrière l'une des portes que Boris Corentin frôla, dans le hall, en quittant l'institut, se déroulait au même instant une scène qu'il était loin d'imaginer.

L'athlète à la Depardieu de tout à l'heure avait quitté ses lunettes d'aviateur et son blouson doublé de mouton. Il avait retiré tout le reste,

d'ailleurs. Il était intégralement nu sur la table de massage. Couché sur le dos, il n'avait qu'une serviette au niveau des hanches, dissimulant son sexe.

L'employée aux cheveux blonds vaporeux était penchée sur lui. Après avoir procédé à la préparation préliminaire de ses mains, qui devaient être chaudes et sèches selon la règle, avec les ongles soigneusement taillés, elle avait longuement régulé sa respiration en accomplissant des mouvements compliqués, presque rituels, paumes jointes comme si elle priait.

Enfin, elle avait commencé les massages.

— Comme d'habitude, avait dit le jeune homme d'une voix sourde. Ça ne s’arrange pas, tu sais. Au contraire...

Sans un mot, toute son énergie vitale concentrée dans ses mains, elle exerçait de fortes pressions avec le pouce ou les autres doigts sur des points bien précis de l'anatomie de l'athlète. Au-dessus du sein droit. Puis sur l'os des deux chevilles. Au-dessous du nombril. Sur la ligne médiane de la lèvre supérieure, sous le nez. C'était les tsun : les points ou les « portes » par lesquelles passent les énergies sexuelles du corps humain. D'après une très vieille technique chinoise venue de l'enseignement de la philosophie taoïste. Une sorte d'acupuncture sans aiguilles. Si c'était bien fait, ces simples pressions des doigts pouvaient avoir des résultats réellement aphrodisiaques. De très rares initiés venaient à l'Institut Cybèle dans l'espoir de combattre l'impuissance, la frigidité, ou simplement de décupler leur énergie sexuelle.

Le cas de l'athlète que Corentin avait vu débarquer tout à l'heure était différent : « éjaculatio praecox », comme on dit en latin.

Tout à coup, l'employée balbutia :

— Je vais être obligée de...

Il comprit sans qu'elle eût besoin de terminer. Il y avait un tsun, un point vital, situé juste sous ses organes génitaux, au centre du périnée. Il releva docilement les jambes, et la fille, appuyant puis relâchant avec le pouce par pressions lentes et méthodiques, commença à le masser.

La tête renversée, il ne vit pas le visage de la jeune femme qui s’empourprait lentement, ni ses yeux qui se chargeaient de lueurs électriques.

En réalité, ce qui montait en Lydia, c'était un orgasme comme elle en avait rarement connu. Sous sa blouse stricte, elle avait l'impression qu'un

incendie dévorait le centre de son corps.

« Pourvu qu’il ne se rende compte de rien, pensa-t-elle. Pas lui. Non ! Pas lui. J'en crèverais de honte. »

Elle tenta de chasser le désir qui battait dans son ventre comme un surgénérateur affolé. Impossible. Elle l'imaginait en elle, l'empalant, la chevauchant, se démenant dans une sorte de galopade immobile autour de ce mât de chair qu'il avait bien fallu découvrir pour passer à cette phase du massage.

Et des visions de ce genre, elle en avait depuis des années avec Christophe, sans que ce dernier s’en doute. Du moins, elle le pensait.

Elle allait perdre le contrôle de ses mains lorsque la porte claqua brusquement. Estelle Sennes venait d'apparaître.

— Excusez-moi de vous interrompre, murmura cette dernière. Mais je crois qu'on va devoir mettre en veilleuse les massages chinois pendant quelque temps.

Brièvement, elle raconta son entrevue avec le policier de la Brigade Mondaine.

— Il est tout ce qu'on veut sauf idiot, ajouta-t-elle en songeant aussi qu'il était tout ce qu'on voulait sauf moche et repoussant. Et qui dit intelligent, dit aussi fouineur et fouille-merde.

Elle alluma nerveusement une Camel.

— Je sais très bien, moi, qu'il ne se passe rien de coupable ici, lança-t-elle dans les volutes de fumée bleue. Mais s'il s'en apercevait, il se ferait des idées fausses sur la mort de ma pauvre mère.

Elle se radoucit.

— Chris, dit-elle en posant la main sur l'épaule du jeune homme, je connais ton problème. Mais comprends-moi, j'ai aussi les miens...

Elle planta sa cigarette au coin droit de ses lèvres et effleura les cheveux vaporeux de Lydia.

— Il va sûrement revenir, souffla-t-elle. Et je ne veux pas de bavures. La transparence absolue. Les flics ont vite fait, vous savez, d'imaginer qu'un institut de beauté cache un bordel.

Elle sourit.

— Et ensemble, tous les deux, vous êtes trop compromettants.

Elle chassa la fumée.

— Pourtant je vous aime et vous le savez, non ?

La sueur avait envahi le visage de Lydia, sous la poussée de ses fantasmes érotiques, tout à l'heure. Les mèches de ses cheveux blonds vaporeux étaient collées sur son front. Découvrant par transparence la longue cicatrice qui lui zébrait le côté droit du visage, de la tempe à l'oreille. Et qu'elle passait chaque matin de longues minutes à camoufler sous ses cheveux.

Un souvenir de l'accident de voiture qui, il y a quinze ans, avait coûté la vie à son père et, par la même occasion, gâché toute son existence.

« Si tu savais comme je t'aime, pensa Estelle. Et comme je prendrais gaiement ta cicatrice, si je le pouvais. Ne serait-ce que pour te voir vraiment heureuse, au moins une fois dans ta vie. »

*

**

Dix minutes plus tard, un blouson d'aviateur doublé de mouton chaloupait le long de la rue Raynouard. Personne n'aurait pu imaginer que cet athlète aux épaules de cascadeur souffrait du pire des maux qui soit pour un homme : de ne pouvoir contrôler son plaisir et par conséquent d'en être arrivé à fuir les femmes, tant il se sentait misérable dans un lit.

Il remonta dans sa Studebaker à sièges baquets. Une folie américaine qui lui avait coûté huit millions de centimes et dont la moindre pièce devait être refaite par des spécialistes.

Quand il eut décollé du trottoir, Boris Corentin revint lentement vers sa R16. Il n'avait pas eu tort d'attendre, en fin de compte. Le garçon trop beau qui était entré dans l'institut sans s'annoncer l'intriguait. En plus, sa voiture était immatriculée 95. Etrange, de venir se faire masser à Paris quand on habite le Val d'Oise, non ? De toute façon, il obtiendrait rapidement son identité. Et il aurait peut-être ainsi le commencement de l'ombre du début d'une piste.

A moins qu'il fasse complètement fausse route, comme c'était plus probable.

Il se retourna brusquement. On courait derrière lui sur le trottoir.

*

**

Au même instant, dans une villa style Mansart en bordure du lac d'Enghien, protégée des regards indiscrets par de hauts arbres, trois filles nues, deux Métisses,, presque des Blanches, une rousse et une blonde, la dernière Noire, aidaient Mamma à quitter son lit.

Sous l'ample chemise de nuit, on apercevait son corps difforme, distendu par l'obésité. Mamma tenait à peine debout. Sa montagne de graisse flottante et tremblante avait quelque chose de monstrueux, surtout avec cette minuscule tête de mésange au sommet d'innombrables plis informes.

Le dérèglement de son système neuro-végétatif avait commencé après la mort de son mari. C'était il y a sept ans. Angelo San Dimaro venait d'acheter sur un coup de tête des centaines de milliers d'hectares de forêt en pleine Amazonie. Trois millions de dollars payés aux autorités brésiliennes. Il avait juste eu le temps de voir arriver les usines qu'il avait commandées en Europe : elles avaient spectaculairement débarqué par l'Amazone, tirées par des remorqueurs !

Mais il était mort d'un infarctus avant de les voir construites au milieu de l'océan vert de la jungle. Elena avait dû continuer toute seule d'agrandir l'empire San Dimaro.

L'angoisse et les soucis avaient fait leur œuvre : petit à petit, kilo par kilo, elle était devenue un monstre. Son cœur, enrobé de graisse, pouvait maintenant claquer à la moindre occasion.

Souffle coupé par l'effort, elle se laissa tomber dans un vaste fauteuil de satin.

— Venez, murmura-t-elle d'une voix inaudible à ses trois domestiques-étalons. Je vous veux. Tout de suite.

Le premier à se pencher sur elle fut Julio. Les deux autres avaient le crâne rasé comme lui, selon les ordres de Mamma.

Affalée dans le fauteuil elle se renversa encore, tentant d'écarter les cuisses.

Julio releva la chemise de nuit sur un ventre gonflé et haletant. Entre les énormes bourrelets de graisse, le buisson roux du pubis faisait une tache

cuivrée.

— Viens, fit-elle d'une toute petite voix en saisissant le membre énorme de Julio à pleines mains et en le dirigeant à travers ses replis.

L'instant d'après, elle roucoulait.

— Je te sens, je te sens en moi, fit-elle en espagnol.

Le plaisir se mêlait à une autre joie, très précise. Tout à l'heure, le film vidéo pris à l'enterrement d'Yvonne Sennes le matin même lui avait montré les visages de tous ceux qu’elle n'avait pas revus depuis trente-huit ans.

Et qui allaient bientôt être ses victimes.

Comme Yvonne.

CHAPITRE VII



Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini tenta de chasser un souvenir : la vision d'un certain Boris Corentin avec une fille genre mannequin sur ses genoux, sur la terrasse d'un restaurant de Louveciennes. Tous deux balancés par des mouvements qui, à la verticale, auraient pu être ceux d'un slow mais qui, dans cette position, frisaient carrément le scandale.

— En somme vous n'avancez pas, fit-il en crachant la fumée de sa Celtique, histoire d'asphyxier la vision sous les émanations tabagiques.

— Je ne dirais pas ça, émit un Corentin professionnel qui n'avait rien à voir avec celui de l'autre soir.

Il étudia d'un regard circulaire le décor Empire du bureau du chef de la Brigade Mondaine.

— J'ai fait un tour à la Cité, tout à l'heure, au service des cartes grises. J'ai le nom et l'adresse de l'athlète qui a ses petites entrées personnelles à l'institut d'Estelle Sennes.

Il ferma les yeux et récita :

— Christophe Lejar. Célibataire. Vingt-huit ans. Pas de profession.

— Play-boy ? interrogea Badolini, sourcil droit circonflexe.

— Vous pensez à la Studebaker ? Probablement, oui. Mange sa part d'héritage et aussi sa part d'assurance-vie Contractée par maître Lejar, avocat, décédé il y a quinze ans. Sa mère vit toujours.

— Où ?

Il ménagea son effet.

— A Enghien. D'où l'immatriculation 95.

— Quoi ?

— Vous avez dit : bizarre, Patron ? ironisa Corentin. Comme c'est étrange, en effet, cette coïncidence.

— Bon Dieu, grogna Badolini qui pensait aux coups de fil pressants et impatients de Maximilien Charvani, l'élu du peuple au bras long, vous êtes sur une piste, Corentin.

Boris sourit.

— Hélas, je ne le pense pas.

— Pourquoi ?

— J'ai continué mon enquête. La sœur de Christophe Lejar, Lydia, vit à Paris. Dans le XVIe arrondissement. Rue Raynouard. A la même adresse qu'Estelle Sennes. Dont elle est l'employée et, selon toute probabilité, l'amie.

Il remua dans son fauteuil à accoudoirs en forme de griffes de lion.

— Ce qui rend tout à fait banales les visites de Christophe, termina-t-il. Il vient voir sa sœur, c'est tout. Quant à Lydia et Estelle, si on les retrouve ensemble à Paris, c'est qu'elles ont dû se connaître à Enghien, où elles ont passé leur enfance.

Il croisa les jambes.

— Il me reste un espoir, murmura-t-il.

Charlie Badolini avait l'air d'un brochet qui, après avoir vu filer les plus belles proies, est contraint de se rabattre sur du menu fretin — en disant merci, en plus.

— Au moment où j'allais quitter la rue Raynouard, la réceptionniste de l'Institut Cybèle a couru derrière moi. Elle m'a donné rendez-vous pour ce soir. Elle a, paraît-il, des révélations à me faire.

Il songea aux cheveux blonds et aux courbes grassouillettes, juste où il fallait, de la réceptionniste. Omettant de préciser qu'il lui avait donné rendez-vous chez lui, dans son studio refait à neuf de la rue de Turbigo.

— Alors foncez, Corentin, éructa le patron. C'est notre seule chance.

Ses mâchoires de brochet remuèrent.

— Mais je suis convaincu que vous saurez la saisir, ajouta-t-il d'une voix sèche.

En clair, Boris avait tout intérêt à réussir.

*

**

Boris Corentin reposa le combiné. Sacré Mémé. Il était auprès de Jeannette et il trouvait le moyen de se ronger les sangs. Aussi bien pour Boris d'ailleurs que pour l'accouchement qui semblait maintenant imminent. Les contractions se reproduisaient à des intervalles de plus en plus rapprochés, avait-il expliqué avec des angoisses de mère dans la voix.

— Tiens-moi au courant, avait demandé Boris. Je vais probablement passer la nuit chez moi.

A condition que son invitée n’ait pas promis plus quelle n'était capable de tenir.

— Toi aussi, tiens-moi au courant, fit Brichot d'une voix culpabilisée de laisser son coéquipier tout seul sur une affaire qui ne se décidait pas à sortir du noir absolu.

Quand Boris releva la tête après avoir raccroché, il comprit aussitôt que ses craintes étaient vaines.

La réceptionniste qui avait débarqué dans son studio de la rue Turbigo sans frapper, comme Corentin le lui avait recommandé, précisant qu'il ne fermait jamais sa porte, avait passé la tenue des grands soirs.

D'abord, la minijupe à la mode qui n'était plus qu'un simple cache-sexe prêt à ne plus rien cacher du tout. Ensuite, un bustier en dentelle noire. Les dentelles noires dessinaient de petites fleurs qui avaient la particularité de se trouver partout sauf sur les pointes de ses seins qu'on apercevait en transparence, larges et roses au bout de deux masses lourdes et laiteuses.

Boris se sentit fondre. Après Pauline, l’autre nuit, la réceptionniste était la seconde de ses conquêtes à étrenner son studio remis à neuf. Repeint en blanc sobre, il avait retrouvé ses étagères, sa chaine hi-fi et ses deux ou trois meubles fonctionnels. Il n'y avait que le fauteuil Voltaire qui manquait à l'appel. Boris n'avait pas eu le temps de fouiner aux Puces pour le remplacer.

— J'arrive trop tôt ? ronronna la réceptionniste en avançant.

— Au contraire, fit Boris en esquissant un mouvement pour quitter le lit où il s'était à demi allongé pour appeler Brichot.

— Ne bougez pas, fit-elle, je vous rejoins. Inutile de changer de position.

Corentin la regarda, soufflé.

— C’est ce qui s'appelle brûler les étapes, non ?

Elle atterrit contre lui, l'enveloppant de son parfum qui lui rappela le citron vert.

— Une vraie pyromane, frissonna-t-elle en se rapprochant.

L'instant d'après, Boris sentit sa langue entrouvrir autoritairement ses dents.

*

**

La réceptionniste de l’Institut Corporel Cybèle avait visiblement du retard à rattraper côté tendresse. Elle n'était pas dans le studio de Boris depuis dix minutes, que son bustier de dentelle noire avait volé par-dessus les moulins.

— Prends-moi tout de suite, comme ça, murmura-t-elle avec des yeux incendiés.

Elle l'avait enfourché et se trouvait assise sur lui, les cuisses de part et d'autre de ses hanches.

— Mais, murmura Boris, ta jupe ?

— Idiot, fit-elle en haletant. Tu me crois moins salope que je ne suis, hein ? Regarde. Je n'ai rien en dessous.

Elle avait simplement écarté un peu plus les cuisses et la mini-jupe s'était repliée sur son ventre, comme si elle avait simplement porté une ceinture et rien d'autre.

En même temps, la main glissée entre eux, elle le dégageait de son pantalon et glissait vers lui. Il eut à peine le temps de percevoir la moiteur de sa toison que déjà, basculant des hanches, elle commençait à l'avaler en se refermant lentement autour de lui.

— Je ne connais même pas ton nom, fit Corentin, sidéré par l'assaut de cette bacchante de vingt ans.

— Virginie, fit-elle en glissant reptiliennement pour l'avoir au fond de son ventre, cloué en elle comme un pieu. Ça te suffit maintenant, comme présentation ?

Quand ils eurent fini de caracoler, Virginie reprit son souffle quelques minutes. Assez pour que Boris puisse examiner ce qu'il venait de posséder sans même avoir eu le temps de regarder. La réceptionniste était superbe de santé et de jeunesse drue. Des fesses rondes, larges et bien cambrées, un ventre plat au-dessus d'une abondante toison de boucles châtaines, des hanches souples et généreuses sous une taille très fine.

Couchée sur le ventre, Virginie éclata de rire :

— Tu sais comment ça s'appelle, ce qu'on vient de faire ?

— Non.

— Le *fast-food.* Ce que je préfère. Vite fait bien fait, et on passe au suivant.

Corentin laissa sa main courir sur ses reins. La minijupe était restée retroussée et plissée autour de la taille.

— Vexante, murmura-t-il.

— Hé, fit Virginie, crois pas qu'on va se tenir tranquilles parce qu'on a tiré un coup. Tu as un peu de temps devant toi, non ?

— Si tu veux.

Elle ondula des fesses.

— Ce que je voulais dire, c'était qu’il n’y avait que les aventures comme ça, finalement, qui valent la peine. La vie de couple, l’enfermement, c’est plus adapté au siècle.

— Je t'ai proposé l'enfermement ? fit Corentin souriant.

— Toi ? frémit Virginie tandis qu'elle sentait une main virile s'insinuer dans le profond sillon de ses fesses. Tu es pire que moi.

Les doigts descendirent encore un peu.

— Si on en venait aux confidences ? proposa-t-il.

La minijupe se plissa encore un peu plus en accordéon. Virginie venait d'onduler nerveusement de la croupe. Corentin eut brusquement chaud au ventre.

— Tu ne perds pas le nord, hein ? souffla-t-elle.

— J'ai du métier, fit modestement remarquer Boris.

Sa main n'avait pas quitté les douces ondulations en pente de ses fesses. Virginie écarta un peu les jambes, histoire qu’il se laisse glisser sur les pentes en question.

— Eh bien, tu ne vas pas être déçu, fit-elle. Comme j'ai compris que tu te posais des questions sur ma patronne et que je ne pouvais tout de même pas te parler sous son nez, j'ai préféré la formule tête-à-tête. J'ai eu raison, non ?

— Minute, coupa Corentin, j'aime bien comprendre. Tu lui en veux à Estelle Sennes ?

— Pas à elle, grogna Virginie dont les indiscrétions manuelles de Corentin troublaient un peu les esprits. A sa mère.

La main de Corentin, sous le choc, se crispa.

— Hé, gigota Virginie, si tu commences à être aussi précis, je vais avoir des courts-circuits dans les neurones et je ne pourrai plus parler.

Elle avait refermé ses cuisses, coinçant sa main dans une prison de chair humide et touffue qui n'avait rien de désagréable.

— Reste comme ça, tu veux ? dit-elle de sa voix étouffée par l'oreiller. Et écoute-moi.

Le récit de Virginie était court. Mais lourd de drames intimes qui avaient dû secouer l'Institut Cybèle, quelques mois auparavant.

En bref, la mère d'Estelle n'était pas si innocente, ni rigoriste sur les mœurs, que sa fille le disait. Son notaire de mari en aurait avalé la plaque de cuivre accrochée à la grille de sa villa, s'il avait su la vérité. Yvonne Sennes avait été en somme une nature, comme on dit. Dans les derniers temps, elle avait fréquenté beaucoup l'institut, sous prétexte d'innocents petits voyages à Paris pour faire du lèche-vitrine. On y rencontrait beaucoup de jeunes cadres venus se désintoxiquer de leur vie quotidienne en se faisant masser. Et comme Yvonne était encore appétissante, ça marchait souvent. Jusqu'au jour où ça avait trop bien marché. Avec un ami de Virginie. Le seul, précisément, auquel elle avait eu le malheur de s'attacher.

Son nom causa un nouveau choc à Boris.

— Christophe Lejar, le frère d'une des masseuses d'Estelle. Tu ne peux pas savoir comme je l'aimais. Timide avec les femmes. Et puis en plus, souffrant d'un drôle de handicap...

En termes crus, elle détailla longuement le problème de Christophe. Ça partait tout seul, en somme. Rien qu'à le regarder un peu plus bas que la ceinture.

— Mais moi j'avais un truc, souffla-t-elle.

Puisque tu es un homme, tu sais que vous autres, vous durez beaucoup plus longtemps la deuxième fois que la première. Alors voilà, j'expédiais la première fois avec la bouche. Et puis ensuite, on passait aux choses sérieuses.

L'ennui c'est qu'Yvonne Sennes avait débarqué et lui avait soulevé le beau Christophe sous le nez.

— La salope, glapit Virginie. Pour une fois que je m'attachais !

Corentin réfléchissait.

— C'est tout ? interrogea-t-il.

— Tu ne crois pas que ça suffisait pour mes nerfs ? interrogea-t-elle, rétrospectivement furieuse.

Elle se mit soudain à ronronner.

— Je sens que tu vas te mettre à carburer. Arrête tout de suite. Si tu remplaçais ta main qui. est là, entre mes fesses, par autre chose ?

— Quoi, par exemple ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

Elle se suréleva brusquement, reins creusés, fesses offertes.

— Entre parenthèses, dit-elle, je n'avais encore jamais eu dans mon ventre une aussi grosse...

Elle termina par une obscénité qui fit presque doubler de volume Boris.

L'appel des rotondités de Virginie et du sillon profond qu'elle lui offrait était irrésistible. Il l'enfourcha, mains à ses hanches, et commença à galoper avec elle sur le lit.

*

**

Quand il redémarra après avoir déposé Virginie chez elle, son dos lui brûlait. La réceptionniste avait découvert sur ses omoplates les longues griffures mal cicatrisées imprimées l'autre nuit par Pauline et lui avait presque fait une scène de ménage rétrospective. Puis elle s'était mise en demeure de faire mieux encore que sa rivale inconnue. Résultat : il était marqué comme un taureau au fer rouge. L'impression d'avoir reçu sur le dos une armée de chats enragés.

Il soupira. Virginie avait fait tout ce qu'elle pouvait pour le persuader que c'était Christophe qui avait torturé Yvonne Sennes, sa vieille maîtresse. La vengeance est un plat qui se mange à n'importe quelle température. Mais Boris restait sceptique.

Quel motif aurait eu le play-boy de martyriser la pauvre femme, qui au surplus devait payer généreusement ses caresses ? Ça ne collait pas. Et puis, il y avait cette sinistre croix gammée dessinée à la tondeuse sur le crâne de la morte. Et l'annonce d'une vengeance générale contre Enghien. Tout ça ne collait pas avec ce qu'il savait de Christophe Lejar, un garçon trop gâté et complexé mais qui n'avait rien d'un tueur sadique.

Il consulta sa montre : à peine vingt et une heures. C'était encore décent pour déranger Estelle Sennes à son institut.

Décidément, dans cette affaire, il passait de femme en femme.

CHAPITRE VIII



Lorsque Boris gara sa R16 pour la seconde fois de la journée rue Raynouard, devant l'Institut Corporel Cybèle, il était beaucoup trop préoccupé pour s'apercevoir qu'à cent mètres en arrière, une CX aux phares en veilleuse ralentissait puis s'arrêtait.

Au volant, l'homme avait un superbe crâne rasé dolichocéphale aux reflets oranges et bruns. Il y avait du sang indien et noir chez lui et, bien que de nationalité américaine, il se sentait beaucoup plus proche du sous-continent qu'on appelle encore, on ne sait pourquoi, latino-américain. C'était la raison pour laquelle, après avoir pataugé dans les fondrières sanglantes du Vietnam comme Marine, il avait rappliqué, parmi des milliers d'autres desperados, dans l'immense royaume impénétrable d'Angelo San Dimaro qui était en train de construire un empire en Amazonie avec ses Caterpillar jaunes monstrueux, ses usines flottantes et ses pilotes d'avion menant une guerre d'extermination chimique impitoyable contre les larves destructrices des rizières. Sidérurgie, fruits, plantations, il avait tâté de toutes les activités de l'empire San Dimaro. Jusqu'à ce que sa veuve le remarque et le prenne à son service. Depuis, il vivait avec les autres « esclaves » de la Mamma comme un coq en pâte. Ce n'était pas les caprices sexuels de l'énorme femme qui pouvaient l'effrayer. Il en avait vu d'autres. Du moment qu'il était payé... Ce qui l'agaçait un peu, c'était ce surnom quelle avait donné à tous les hommes de sa « suite », lui y compris : Julio. Toutes les femmes

étaient d'office prénommées Sandra. Ça donnait l'impression de n'être qu'une unité dans le troupeau. Mais puisqu'elle le payait, pas question de se montrer difficile. Ni même de refuser de se faire passer le crâne à la pierre ponce tous les matins par une des Sandra... Une autre des manies d'Elena San Dimaro. Lui, ce qui l'intéressait, c'était de mettre assez d'argent de côté pour se consacrer à son art tout entier : la « bad painting ». C'est très à la mode à l'heure actuelle, ça se vend comme des croissants chauds, c'est facile et ça peut rapporter gros. Ça tient de la bande dessinée et du graffiti d'édicules avec quelque chose d'un peu plus dégoulinant dans la couleur volontairement dégueue. Les riches aiment ça, et quand on fait quelque chose que les riches aiment, on a toutes les chances de devenir riche à son tour. Un de ces jours, Julio reprendrait son vrai nom, quitterait Mamma et ses folies et achèterait un « loft » à New York pour s'y consacrer entièrement à son art. D'ici là, il faisait ce qu'on lui disait. Par exemple, suivre ce policier aux beaux yeux noirs depuis le matin. Il l'avait pris en filature au cimetière et ne l'avait plus quitté. Enghien, Paris, rue Raynouard, quai des Orfèvres, rue Turbigo, de nouveau rue Raynouard. Un vrai rallye. Pendant ce temps-là, dans sa CX, il écoutait des cassettes de funk et de reggae pour passer le temps. S'il avait reçu l'ordre d'expédier le policier dans un monde meilleur, il lui aurait fait avaler son extrait de naissance sans broncher. Faire ce qu'on vous dit sans poser de questions : le secret des vies longues et heureuses.

Il décrocha le téléphone de bord et composa le numéro de la villa d'Elena San Dimaro.

*

**

Au rez-de-chaussée de la grande maison blanche avec des toits à la Mansart, le salon était occupé par un drôle de canapé. Immense, tout en courbes rouges et roses, à plusieurs étages, fait de couches de mousse superposées, il pouvait accueillir une vingtaine de personnes dans les positions les plus variées et les plus ingénieuses. Un décorateur psychédélique avait dû se déchaîner ici. Ça sentait l'artiste carburant à l'acide et aux visions extraterrestres. Un petit plaisir que s'était offert Angelo San Dimaro lorsqu'il y a dix ans, profitant d'un voyage d'affaires en

France, il avait acheté la villa. Elena ne l'accompagnait pas. Elle n'avait jamais voulu remettre les pieds sur son sol natal, depuis trente-huit ans. La seule chose qu'elle avait demandé à son mari — comme d'autres épouses demandent aux leurs de rapporter des allumettes ou du poivre — c'était de lui acheter une maison au bord du lac d'Enghien. Il avait choisi la plus chère et la plus belle et avait pris les décorateurs les plus chers et les plus imaginatifs. Quand on a commencé dans les petits rackets du trottoir, qu'on a continué en exploitant des motels minables de la banlieue de Rio où, pour mille cruzeiros[13], les camionneurs roulant vers Sao Paolo pouvaient se taper une des cinq prostituées de l'endroit et s'offrir le repos du guerrier, quand on a échappé à pas mal de guerres des gangs, corrompu pas mal de ministres dans pas mal de gouvernements et bénéficié de cinq non-lieux, on peut s'offrir des facéties. Au sommet de sa gloire et de sa puissance, San Dimaro ne manquait pas d'humour.

La preuve : le divan-toboggan multicolore de trois mètres de haut ondulant comme une colline saisie du mal de mer. D'où dévalaient dans la pénombre les corps nus des trois Sandra et de deux des trois Julio puisque le troisième filait le train d'un policier depuis le matin.

— Plus fort ! Plus vite ! glapit soudain Mamma.

Justement, c'était le Julio voyageur qui venait d'appeler au téléphone. Mais celui à qui elle s'adressait maintenant était le second Julio, le « reporter-photographe » du cimetière qui lui avait rapporté un si joli film vidéo.

Elle avait beau leur avoir donné à tous et à toutes le même prénom, ils s'identifiaient très bien quand elle leur parlait. Mystère des liens de famille, puisqu'après tout, elle était leur « Mamma ». De la main gauche, évidemment, mais ça n'empêchait pas les sentiments.

Le Julio ainsi interpellé rampait sur une des stratifications supérieures du divan ondulant, genoux dans la mousse. L'une des Sandra, la Noire, se prit les chevilles à deux mains et, tête en bas, s'offrit au « journaliste », littéralement écartelée. Celui-ci plongea électriquement, comme s'il avait eu un tremplin sous les fesses.

« Ils vont me donner envie de baiser », songea Mamma, écroulée de tout son long dans une sorte de fauteuil en forme de coquillage géant, en mousse, lui aussi.

Une merveille, ce divan-maelström. San Dimaro était génial. Elena lui avait demandé de créer à Enghien ce repaire, pour le jour où elle viendrait prendre sa revanche sur une ville qui l'avait jadis humiliée.

Ce jour était arrivé.

— Sandra, tu es trop impatiente. Laisse-le faire.

L'autre Sandra, petite et grassouillette avec le sexe blond était en train de sucer un grand Noir au membre démesuré. Trop précipitamment au goût de Mamma. Elle ralentit les mouvements, docile.

La troisième Sandra, une rousse très maigre avec un visage aux lèvres larges comme celles d'une négresse, reprenait haleine.

Accessoirement, elle enroulait rêveusement ses boucles blondes à ce que l'autre Sandra, la blonde, ne parvenait pas à engloutir dans sa bouche. Le membre du Noir était réellement monstrueux.

Tout se mélangeait. La langue de la Sandra blonde, les boucles rousses de l'autre Sandra, le pubis crêpé du Noir, la peau fine et chocolatée du pieu qui sortait perpendiculairement de son ventre. Tout se mêlait dans les fils de salive sortant de la bouche de la blonde.

— Sandra, paresseuse ! Active-toi un peu.

La rousse comprit que Mamma s'adressait à elle. Croupe en l'air, elle crapahuta sur les coudes vers les fesses du Noir. Comme une chienne, à quatre pattes, elle enfouit son nez et sa langue dans le sillon ténébreux.

Quelques minutes plus tard, sur un claquement de mains et un ordre bref, les postures changèrent.

D'étage en étage, sur les vagues de mousse du divan de trois mètres de haut qui touchait presque le plafond, une sorte de pyramide de chairs luisantes et parfumées d'amour s'était combinée.

Au sommet, il y avait Sandra la blonde, couchée à plat ventre, cuisses écartées, yeux fermés. Au-dessous d'elle, l'un des Julio, le Noir, était étendu sur le dos, la bouche entre les fesses de la blonde, buvant littéralement la fente rouge et gonflée de ses lèvres intimes. La Sandra rousse, elle, n'aurait pas pu ouvrir la bouche même pour crier au secours, puisqu'elle était pour ainsi dire bâillonnée par le membre du Noir qu’elle avalait et qui à chaque mouvement allait frapper de la tête le fond de sa gorge. Par derrière, mains crochées dans ses fesses, le dernier Julio, auquel son crâne lisse donnait un air asiatique, s'était enfoncé de toute sa longueur dans les reins de Sandra la

rousse à qui il avait donné l'impression qu'une locomotive lui entrait dans le corps. A chaque mouvement qu'il faisait, son propre ventre claquait contre les fesses trempées de sueur de la rousse. Il donnait l'impression d'un jockey fou en train de cravacher sa jument sur les derniers cent mètres. La dernière Sandra, la Noire, s'était accrochée entre les cuisses du cavalier déchaîné, et sa bouche refermée en ventouse autour de ses testicules donnait l'impression d'être sur le point de se décrocher à chaque sursaut.

L'ensemble vibrait et trépidait d'allées et venues saccadées comme des machines sous pression.

Du visage de mésange de Mamma jaillissaient de petits cris aigus d'extase. C'était ce qui s'appelle prendre son pied par substitution.

Elle était aux anges. Tout allait pour le mieux. Même le policier pris en filature était prévu au programme. L'imbécile ne se doutait pas qu'il était suivi. Et puis, pour le moment, avec ses visites répétées rue Raynouard, le moins qu'on pouvait dire était qu'il ne brûlait pas, dans son enquête. Elena aurait repris depuis longtemps le bateau pour l'Amazonie, qu'il n'aurait pas encore compris ce qui se passait.

Il n'empêchait que maintenant, il fallait agir vite. Yvonne avait eu le mauvais goût de claquer du cœur sans prévenir. Ça, ça n'était pas prévu.

Et ça allait précipiter les événements.

— Stop ! fit-elle soudain. A moi maintenant. Vous êtes prêts ?

Les rouages humains de la pyramide de chair s'immobilisèrent aux différents étages du divan. Comme des automates, les Julio se retirèrent des divers orifices qui les engloutissaient et avancèrent vers Mamma, suivis des trois Sandra.

Un disque haletait en fond sonore. *O Superman* de Laurie Anderson. D'abord des halètements rythmés, comme des souffles d'orgasme, puis des incantations, et enfin une voix étrange, inhumaine comme celle d'un répondeur automatique. Un tube d'une artiste d'avant-garde qui faisait fureur de l'autre côté de l'Atlantique.

Mamma regarda ses « fils » approcher. Leurs sexes luisants d'amour étaient si tendus qu'ils bougeaient à peine tandis qu'ils marchaient. Ils semblaient vivre d'une vie autonome.

Ils n'avaient pas joui. Ça aussi, c'était les ordres de Mamma. Ils n'avaient le droit d'épancher leur plaisir qu'avec elle.

L'énorme femme au tout petit visage ravalé par dix liftings se renversa un peu plus dans le divan en conque marine. Plus reine des abeilles que jamais, avec ses mâles fécondeurs autour d'elle.

Ceux-ci, jambes en fourche de part et d'autre de Mamma, explosèrent ensemble. Deux orgasmes torrentiels qui les vidèrent à longs traits, inondant de leur semence laiteuse et chaude le minuscule visage de mésange extasié de leur maîtresse.

Les trois Sandra, en dociles petites prostituées privées au service d'une seule et unique patronne, avaient saisi entre leurs longs doigts délicats les testicules gonflés de leurs partenaires et les pressaient fiévreusement, comme pour les vider jusqu'à la dernière goutte.

Mamma serait contente et, de toute façon, ça valait mieux que de danser des tangos avec les clients dans les baraquements-bordels en bois au bord de la jungle marécageuse et malsaine qui constituaient le quartier chaud de San Dimaro, Eldorado, la ville-champignon créée par l'empereur mégalomane de l'Amazonie quand il avait commencé sa ruée sur la forêt vierge. Les hôtels de passe étaient des cahutes pourries où elles s’ouvraient pour se faire défoncer sans la moindre tendresse par des ouvriers agricoles qui faisaient la queue dehors. Des hordes de gamins rigolaient en regardant par les planches disjointes.

C'est de ce bout du monde qu'Elena les avait tirées l'une après l'autre, jadis.

CHAPITRE IX



Au même instant, à trente kilomètres de là à vol d'oiseau, en plein cœur de ce qui avait été il y a un siècle le village de Passy, un coup de sonnette interrompait en plein élan une scène de réconciliation très « rapprochée ».

La chambre à coucher d'Estelle Sennes, au bout de la ravissante petite maison de la rue Raynouard, transformée en Institut Corporel Cybèle, était plongée dans les ténèbres. Lydia exigeait toujours le noir complet quand elles faisaient l'amour. A cause de cette cicatrice qui avait gâché sa vie.

En plus, ce soir, il y avait eu les larmes de la masseuse, pendant plus d'une heure. Cette nuit était celle de son anniversaire, et elle ne parvenait pas à se faire à l'idée que Chris, son frère, en fût exclu. Estelle avait eu beau lui expliquer que c'était pour leur bien à tous — vu le policier qui commençait à mettre son nez dans leurs affaires — elle n'était pas parvenue à la convaincre.

Par-dessus le marché, Marie, la petite fille d'Estelle, s'était réveillée en hurlant. Le cauchemar enfantin classique d'une gamine de quatre ans. Les deux femmes avaient mis une heure à la calmer. Ça n'avait pas contribué à détendre l'atmosphère. Rien n'est plus cafardeux que vingt-cinq bougies sur un gâteau d'anniversaire quand la reine de la fête a des sanglots dans la gorge.

— On remettra ça quand la police ne s'intéressera plus à nous, lui avait promis Estelle.

Pour le moment, elle sauvait les meubles. Pur réflexe de survie. Il y avait assez de la mort de sa mère, à relents de scandale, elle en était sûre. « Tante Yvonne », comme l'appelaient la plupart de ses amants, rôtissait beaucoup trop le balai pour son âge. Ça devait mal finir, elle le savait depuis toujours.

Ce qui l'intriguait, c'était la croix gammée. Et le message. A moins que son tortionnaire ait voulu ainsi brouiller les pistes.

D'ailleurs, elle n'avait pas le temps d'y penser. Elle fonçait en avant. Comme les animaux quand la forêt brûle.

Dans les secondes qui précédèrent le coup de sonnette, les deux femmes étaient nues dans la pénombre, sur le lit, s'essuyant l'une l'autre tendrement de toute la sueur dont elles ruisselaient. Estelle était tout de même parvenue à faire crier Lydia deux fois.

Elle avait depuis longtemps deviné les sentiments troubles de son amie pour Chris. Elle n'était ni scandalisée ni jalouse. Entre elles, les choses étaient claires : la liberté totale côté mâles. Et une fidélité absolue côté femmes. La nouvelle morale de la nouvelle société.

Quand le coup de sonnette retentit, Lydia se tétanisa.

— C'est Chris ! ne put-elle s'empêcher de s'écrier, déjà heureuse.

Estelle s'était ruée vers le minuscule téléviseur qui marchait jour et nuit, dans le hall de réception, et transmettait — en noir et blanc — l'image de celui ou de celle qui sonnait en haut, à la porte du jardin donnant rue Raynouard.

Elle se pétrifia.

Le policier brun de tout à l'heure. A près de dix heures du soir.

La guerre était déclarée.

*

**

Le hall d'accueil de l'institut était toujours plongé dans les ultraviolets et Estelle Sennes achevait de se mouler dans un kimono beige et gris. Rien de tel que la soie pour calculer à votre place les mensurations d'un corps féminin. Celui d'Estelle était adorablement parfait.

— Je suppose que vous savez l'heure qu'il est ? questionna la jeune femme d'une voix rogue. A moins que vous n'ayez pas de montre.

Boris Corentin avait prévu qu'il serait bien reçu. Il n'était pas déçu.

Il avait une montre et aussi une boussole intérieure appelée intuition ; aux yeux cernés de mauve d'Estelle, à ses pommettes roses, à ses cheveux

plus rebelles que jamais et rebroussés dans des faux plis turbulents et non naturels, il était clair qu'elle ne sortait pas des bras de l'évanescent Morphée — quel que soit d'ailleurs son sexe — mais de ceux d'un être de chair et de sang. Ce qui était, après tout, son droit le plus strict.

— Je savais que je vous dérangerais, sourit-il.

Je vous mets tout de suite à l’aise : vous pouvez me jeter à la porte, je n'insisterai pas.

Il passa la main dans ses boucles noires. Lui aussi, devait avoir des ombres sous les yeux — rapport à sa petite séance de gymnastique en chambre, tout à l'heure, avec une Virginie griffeuse et insatiable.

— Je reviendrai simplement demain matin, voilà tout.

— Je préférerais ça, trancha Estelle.

Les vibrations quelle dégageait étaient du genre hostile.

— A votre place, je n’en ferais rien, murmura doucement Boris.

Elle fusilla à bout portant le policier insolemment beau.

— Et pourquoi ?

Corentin grimaça.

— Parce qu'on va alors passer le braquet supérieur. Commission rogatoire. Peut-être même interrogation dans les locaux de la Brigade Mondaine...

Elle éclata d’un rire arrogant :

— Mais je vous ai déjà tout dit !

Corentin rectifia.

— Vous m'avez dit tous les mensonges que vous pouviez, c'est vrai. Si on passait maintenant aux choses sérieuses ?

Le regard d'Estelle vira à l'acide. De quoi lui faire des trous dans son blouson.

— Comment pouvez-vous oser... ? commença-t-elle.

Corentin enfouit les mains dans ses poches.

— Ne faites pas l'idiote, laissa-t-il tomber d'une voix soudain fatiguée. Il est tard, vous travaillez demain et moi aussi. Votre mère est morte de façon affreuse et je ne cherche qu'une chose : la vérité. Je suis certaine que vous la cherchez aussi mais vous avez peur des retombées. Vous avez tort, il y en aura beaucoup moins si vous parlez. Par exemple, si vous me dites tout ce

que vous savez sur la liaison de votre mère avec le frère de l'une de vos masseuses, Lydia Lejar...

Elle reçut le coup sans flancher.

— C'est un crime, une liaison amoureuse ?

Boris sourit.

— Sûrement pas. Malheureusement, votre mère est morte. Et, cet après-midi, vous affirmiez que celle-ci avait mené une existence irréprochable...

Il se rapprocha. Il aurait pu entendre cogner le cœur d'Estelle.

— Vous n'êtes pas de taille à feinter la police, croyez-moi : la preuve, c'est que vous auriez fort bien pu prétendre n'avoir jamais rien su de cette liaison. Je vous aurais même peut-être cru, si vous aviez su me convaincre.

Ses yeux se plissèrent.

— Vous vous enfoncez dans les faux témoignages ou vous parlez ? A vous de décider, après tout...

Estelle baissa la tête, vaincue.

— Monsieur l'inspecteur, laissa-t-elle tomber d'une voix altérée, je crois que je vais laver mon linge sale avec vous puisque vous y tenez.

Elle lui fit signe de la suivre dans son bureau.

La guerre était déclarée — et perdue.

CHAPITRE X



Elena San Dimaro bloqua le film qui passait sur son écran de télévision en appuyant sur la touche pause du magnétoscope. L'image se figea, striée de blanc comme toujours quand il s'agit d'enregistrements vidéo. Encadré par le rectangle de l'écran, un homme blême et chauve en costume noir fixait intensément quelque chose qu'on ne voyait pas. Son expression au-delà de ce qu'on appelle le désespoir.

Jacques Sennes, le notaire. Le veuf.

Elena s'était fait doucher puis remonter dans sa chambre par ses vigoureux « esclaves », après les exploits de la soirée. Seule, à présent, au milieu du luxe de la pièce et des cantines pas ouvertes, vautrée sur son lit à baldaquin, elle se repassait avec une sinistre délectation le film de l'enterrement d'Yvonne.

Elle étudia d'abord Jacques Sennes, figé en instantané sur l'écran et ravagé par le chagrin.

La douleur des autres est le plus doux des alcools, pour qui est habité par la haine, surtout si on est l'artisan de cette douleur.

Elena sentit une joie mauvaise grimper dans les couches adipeuses de son corps déréglé.

A la main, elle tenait un paquet de photos. La première montrait un très jeune homme souriant en tenue blanche de tennis. Long visage, grand front pas encore dégarni.

Jacques Sennes il y avait quarante ans ou presque. A l'épôque où il venait d'obtenir ses diplômes et s'apprêtait à reprendre L'étude de notaire de son beau-père.

Curieusement, sous les boucles courtes et rousses qui encadraient son petit visage, les oreilles d'Elena devinrent cramoisies.

Elle remit le film en marche. Cinq minutes après elle le bloquait à nouveau. Cette fois sur une femme mince. Elégante. Qui ne faisait pas ses soixante ans largement sonnés. Pourtant, elle avait le même âge qu'Elena. Le même âge qu'Yvonne aussi.

— Marcelle ! Ma bonne, ma vieille, ma très chère amie Marcelle Lejar, murmura l'énorme femme en haletant.

Elle compara l'image sur l'écran avec la photo jaunie de Marcelle, prise des années auparavant. Le temps avait passé sans vraiment l'abîmer.

— Ça n'en sera que meilleur, poursuivit Elena.

Elle se repassa ainsi le film trois ou quatre fois dans la nuit, arrêtant à chaque fois qu'elle reconnaissait un visage, et fouillant dans son paquet de photos. A la fin, elle était dans le même état que si elle avait descendu cul-sec une bouteille entière de vodka.

Elle hurla de rire en projetant les photos en l'air. Elles retombèrent sur le lit et la moquette.

— L'hécatombe ! glapit-elle. L'hécatombe chez les rats.

L'instant d'après, elle s'endormait comme une brute sous le baldaquin, ses trois ventres monstrueux en l'air, vautrée comme une truie au milieu des photos de ceux quelle était venue de très loin faire souffrir et mourir.

Ensuite, elle repartirait et disparaîtrait à jamais dans les étendues vertes de son immense empire vierge.

*

**

Boris Corentin fit craquer ses phalanges, pensif. Cette fois, il en était sûr, Estelle Sennes ne lui avait rien caché. C'était vrai, sa mère avait du feu dans les veines à la place du sang. Et plus elle vieillissait, plus le volcan s'était déchaîné. A la fin, les voyages-prétexte à Paris avaient lieu tous les jours. A l'insu de son notaire de mari perdu dans ses rêves de monde nettoyé des microbes du stupre. Estelle s'était félicitée que sa mère choisisse l'institut comme terrain de chasse. Au moins, ça limitait les dégâts : elle pouvait la surveiller, contrôler ses aventures, empêcher les scandales. Quant à Christophe, le malheureux...

Elle ne lui avait rien caché non plus des problèmes virils de Christophe Lejar. Son côté athlète play-boy n'était qu'une façade en stuc. Derrière, c'était du vide. Rien dans le ventre, c'était le cas de le dire.

Ça n'avait pas empêché « Tante Yvonne » de lui mettre le grappin dessus. A la fin, elle sautait sur tout ce qui bougeait et avait l'air masculin.

— Mais de là à soupçonner Christophe d'un crime pareil..., soupira-t-elle.

Elle réfléchit un instant, puis :

— D'ailleurs, n'oubliez pas que le tortionnaire a abandonné ma mère encore vivante ! Il ne pouvait sans doute pas imaginer qu'elle allait mourir d'une crise cardiaque.

— Ce qui veut dire ? interrogea Corentin la voyant suivre le raisonnement qu'il avait lui-même déjà bâti depuis longtemps.

— Ce qui veut dire, reprit Estelle, que ma mère le connaissait et qu'il escomptait qu'elle ne parlerait pas, pour une raison ou une autre. Il ne voulait pas la tuer, à mon avis. Seulement lui faire subir une épreuve cuisante dont elle seule, peut-être, connaissait les motifs.

— Conclusion ? sourit Corentin.

— Conclusion, chantage. Ou avertissement lancé à un certain nombre de personnes à travers ma mère, comme le message trouvé près d'elle tendrait à le laisser entendre.

Boris la regarda.

— Vous auriez fait une excellente auxiliaire de police, murmura-t-il avec sympathie. Si vous voulez un jour vous recycler...

Il s'interrompit quelques instants.

— Il y a une autre hypothèse, reprit-il. L'assassin savait votre mère souffrante du cœur et il a joué avec le feu. Disons, soixante chances sur cent pour quelle meure. Du froid, des émotions, de honte, d'humiliation. Pour un vrai joueur, soixante chances c'est déjà très confortable.

Elle l'étudia.

— J'ai pensé à ça. Ça ne tient pas. Le message dit clairement : avertissement. Pas exécution ni punition. Le criminel s'adresse à toute la ville d'Enghien — du moins un groupe de ses habitants, et cherche à leur faire peur. Si vous voulez bien me croire, il ne s'agit là que d'une préface. Le reste va suivre. La mort de ma mère n'était pas prévue au programme.

Corentin chercha ses yeux bleus.

— Pourquoi ne pas m'avoir parlé ainsi, cet après-midi ?

Des nuages passèrent dans les deux lacs bleus.

— Je n'avais pas encore confiance en vous, souffla-t-elle. Maintenant, je sais que vous ferez tout ce qui sera en votre pouvoir pour éviter le scandale. Pas pour moi, je me moque des rumeurs et de la morale effarouchée des

autres. Pour mon père. Il faut le laisser dans ses rêves. Je lui ai déjà assez fait de mal comme ça. Il a cru vivre toute sa vie avec une sainte, je voudrais qu'il meure avec ses illusions. Elle sourit. D'ailleurs, s'il y a un paradis, comme il le croit, il y retrouvera ma mère. Le Christ a bien dit qu'il serait beaucoup pardonné à celles qui auront beaucoup aimé, non ?

Il effleura la surface du bureau.

— Vous ne m'avez pas répondu : pourquoi ne pas m'avoir parlé comme ça, cet après-midi ?

— Parce que ce soir, j'ai eu brusquement envie d'être nue devant vous.

Il eut soudain la gorge sèche, se demandant si elle parlait au propre ou au figuré. Avec son faux air de Marilyn Monroe, elle était terriblement appétissante.

— Tiens, fit-il d'une voix faussement indifférente. Je viens brusquement, à l'instant même, de cesser d'être en service.

Estelle papillota des paupières en se levant.

— Quel heureux hasard, fit-elle, jouant parfaitement à l'évaporée. J'attendais justement ça...

— Pourquoi ?

— Pour ne pas avoir l'air d'entreprendre des manœuvres qui pourraient passer pour de la corruption de fonctionnaire, bien sûr...

Il s'était levé lui aussi et rapproché. La seconde d'après, Boris sentit coller contre lui le mont de Vénus d'Estelle. Sa bouche elle-même semblait se gonfler de désir et doubler de volume. Quelques minutes, il y eut deux langues qui jouèrent à celle qui repousserait l'autre pour trouver son chemin dans une gorge du sexe opposé. Boris avait l'impression d'avoir mis ce qu'il possédait de plus viril dans une prise de courant. Ses neurones aussi étaient électrisés. « Si, comme j'en suis persuadé, elle n'était pas seule quand je suis arrivé, ou bien il y a quelqu'un de maso dans la maison, ou bien on va vers l'orage », pensa-t-il

Brusquement, Estelle se dégagea.

— Je ne vous ai pas tout dit sur moi, murmura-t-elle, lèvres contre lèvres.

Elle s'approcha de son oreille pour le mordiller.

— Essayer de comprendre au quart de tour, ça m'ennuierait de répéter, reprit-elle tout bas. J'ai une amie et je ne l'aie jamais trompée.

Un ange passa, équipé d'une grande paire de ciseaux spécial-frustration. Si c'était ça, Estelle était une sale petite allumeuse.

— Imbécile, reprit-elle toujours dans son oreille. Je n'ai pas dit que je ne me faisais jamais sauter par des hommes. J'ai dit que mon amie était toujours au courant. Et présente.

Des ondes de soulagement coururent dans les veines de Boris.

— Je voulais seulement savoir si vous êtes contre l'amour alternatif, dit encore Estelle, de sa voix brûlante.

. Boris la serra plus fort contre lui.

— Vous me prenez pour un égoïste ?

Elle le considéra, enveloppante.

— Franchement, souffla-t-elle, ça m’aurait déçu.

*

**

La chambre dans laquelle la propriétaire de l'Institut Corporel Cybèle venait de l’introduire était complètement plongée dans le noir. Même au bout de deux minutes d'accoutumance, les yeux de Boris ne distinguaient rien dans les ténèbres.

Deux minutes, c'est le temps qu'il fallut à Estelle pour le déshabiller. Finalement, il atterrit sur le lit. Immédiatement, il eut l'impression de tomber dans le nid d'un poulpe. Il y avait au moins quatre jambes et quatre bras féminins. Mais, dans le noir, ça faisait beaucoup plus.

Peu à peu, il apprit à distinguer. D'abord les bouches. Celle qui l'embrassait avec le plus de science, enroulant littéralement sa langue à la sienne, c'était Estelle. L'autre était plus inexpérimentée, mais plus acharnée à bien faire aussi. Les amours alternatives n'avaient pas que du mauvais.

Il reconnut très vite les parfums. Celui d'Estelle était fort et poivré, avec des imprégnations de santal, l'odeur qui d'ailleurs emplissait tout l'institut. L'autre parfum était plus fruité, plus jeune aussi sans doute. Celui d une fille qui se parfume sans en ressentir réellement encore la nécessité.

Bientôt, dans le noir absolu où il s'enfonçait, il commença à perdre la notion du temps. Il était quelle heure quand il se retrouva, la tête enserrée

entre les cuisses d'Estelle, tandis que son amie, couchée sous lui, l'engloutissait dans sa bouche ?

Il passait d'une paire de seins à l'autre, d'un ventre à l'autre, sans arrêt. Il lui fallait cinq minutes, après s'être enfoncé dans une des deux croupes ruisselantes de sueur, pour l'attribuer à sa légitime propriétaire.

La chambre était rapidement devenue une étuve. Soudain, Estelle demanda à voix basse et rauque :

— Tes mains. Tes deux mains, s'il te plaît. Je veux que tu nous fasses jouir toutes les deux en même temps.

Il glissa vers l'intersection de leurs cuisses, cherchant dans les buissons de leurs pubis trempés d'amour les minuscules bourgeonnements des clitoris. Celui d. 'Estelle était beaucoup plus gros et dur. Elle commença à feuler en se tordant dans tous les sens. L'autre l'imita peu après. Elles gagnèrent ex-æquo la course à l'orgasme.

— Beau flic, murmura ensuite Estelle Sennes d'une voix gagnée par le sommeil, reste avec nous cette nuit. Tu veux bien ?

Boris avait l'impression qu'on l'avait roué de coups avec une barre à mine. La perspective de retraverser Paris l'enfonça plus profondément dans les draps humides de sueur.

— Bonne nuit, chuchota-t-il en effleurant les lèvres d'Estelle.

Elle ne répondit même pas. Ecrasée, elle dormait déjà.

— Je suis encore réveillée, moi, fit une petite voix de l'autre côté.

La timidité de l'appel le fouetta. Il roula vers l'amie d'Estelle et l'enfourcha. Les doigts accrochés à ses épaules, les cuisses haut relevées et les jambes croisées sur son dos, elle se soulevait des hanches en gémissant pour qu'il la perfore encore plus profond.

Lorsqu'ils retombèrent ensemble, soudés par la sueur, leurs bouches haletantes l'une contre l'autre, Boris caressa doucement le visage de l'inconnue.

Ses cheveux légers comme de la poudre glissèrent dans ses doigts et il reconnut bientôt, le long de sa tempe, une cicatrice profonde.

Cela faisait déjà quelques minutes qu'il croyait à peu près certainement avoir identifié l'amie d'Estelle. Maintenant, il n'y avait plus aucun doute.

Lydia Lejar, la sœur de Christophe.

Tout à l'heure, au début de la soirée, Virginie lui avait parlé des malheurs de Lydia et de cette blessure dont aucune opération de chirurgie esthétique n'avait pu venir à bout.

Il comprit en même temps le pourquoi des ténèbres profondes qui baignaient la chambre.

Il eut soudain envie de l'aider. Repassant sur elle, il chercha à tâtons la poire de la lampe de chevet. Au contact de la toison de Lydia, qu'il devinait riche en boucles soyeuses et saillante comme une forêt tropicale, il se sentit reprendre rapidement vie.

— Qu'est-ce que tu fais ? fit la voix inquiète de la masseuse.

— Tu vois, je rallume.

— Tu es fou ! Tu vas réveiller Estelle.

— Pas de danger, à mon avis. Un feu d'artifices ne l'arracherait pas au sommeil.

Il s'arrêta au-dessus d'elle.

— Je vais te refaire l'amour, chuchota-t-il, et cette fois-ci en pleine lumière. Parce que je veux te voir jouir, et que je suis sûr, que tu es très belle quand tu jouis.

Il y eut un instant d'hésitation, puis Lydia répondit courageusement :

— Tant pis, allons-y.

*

**

Une heure plus tard, Boris était allongé entre les deux femmes, les yeux grands ouverts dans la nuit. Sous la lumière de la lampe de chevet, Lydia avait crié trois fois. Trois hurlements qui avaient commencé à fracasser le mur des complexes qui l'étouffaient. Maintenant, elle dormait contre lui, en chien de fusil, comme Estelle. Celle-ci n'avait même pas bronché. Les orgasmes de son amie avaient pourtant dû s'entendre dans tout Passy.

Glissé entre les deux corps chauds, il tenta de trouver le sommeil. Sans succès. Dès qu'il fermait les paupières, la vision d'une sexagénaire nue, marquée du signe infamant de la croix gammée, se rapprochait de lui, dérivant sur les flots de la nuit.

Des deux mains, il chercha les croupes souples et chaudes des deux femmes. Un contact extraordinairement doux qui l'apaisa sans toutefois l'aider à trouver le sommeil.

A croire qu'il ne dormirait plus, tant qu'il n'aurait pas mis hors d'état de nuire celui ou ceux qui s'apprêtaient à « vampiriser » Enghien.

Un poids énorme lui pesait sur l'estomac. A l'écraser.

CHAPITRE XI



Qui n'a pas vu les dernières feuilles rouillées des marronniers parisiens pleurer leurs larmes de brouillard dans une aube glaciale du début de l'hiver, ne sait pas ce que c'est que le spectacle de la désolation. Derrière le pare-brise de la R16, Boris Corentin s'accrocha au volant. Le chauffage ne parvenait pas à dissiper le froid sibérien et la buée qui couvrait les vitres. En plus, sa nuit blanche très animée lui laissait du brouillard dans la vision. Il chercha les périphériques, s'orientant presque à l'aveuglette dans les rues encore désertes du XVIe arrondissement. Des étoiles pâles de fatigue lui passaient dans les rétines. Il repensa aux deux femmes, là-bas, dans leur lit confortable. Quand il s'était levé, aux premières lueurs du petit jour, Lydia s'était réveillée et avait exigé un post-scriptum à leur nuit. Sur la moquette de la pièce voisine. Et en pleine lumière. Pour bien lui montrer qu'il n'était pas du tout un mauvais thérapeute. Au moins, avec lui, les blocages et les complexes en rapport avec sa cicatrice, c'était fini. Avec les autres, on verrait plus tard. C'était déjà un bon début. Et puis, côté carrure et musculation, il ressemblait tellement à Chris...

Boris se passa une main dans les cheveux. Il avait maintenant quinze kilomètres de super-Casino géants, cités Gagarine et usines à gaz à s'envoyer.

La route d’Enghien s'ouvrait devant lui, fraîche et joyeuse.

*

**

Il était à peine sept heures quand il arriva en vue du lac. Les quelques dizaines de maisons luxueuses avec parcs bordant les rives s'alignaient, façades mortes, persiennes closes. Il regarda distraitement les plaques, sur les grilles ou les murs. Il y avait les optimistes du genre « Villa du Soleil » ou « Azur ». Les littéraires : « Le Lys dans la Vallée », « Salammbô », « Cythère ». Les carrément sibyllines, compréhensibles uniquement par leurs propriétaires, comme celle devant laquelle il ralentit parce qu'il approchait d'un carrefour et que ses hauts murs faisaient l'angle avec la rue perpendiculaire. Elle avait été baptisée « La Sabana » et, rien qu'à voir les grands arbres de son parc et le toit en pentes douces d'ardoises à la Mansart, on pouvait supposer que ses habitants n'avaient pas de problèmes de fins de mois.

Morose, il allait redémarrer en direction de la rue du Général-de-Gaulle où se trouvait le *Grand Hôtel des Bains* et où il avait toujours une chambre, lorsque son visage se rembrunit brusquement.

Il passa la première. Un coup d'œil dans le rétroviseur avait suffi à le faire changer de projets. Tant pis pour le petit déjeuner quatre étoiles à l'hôtel.

La décharge d'adrénaline qu'il venait de recevoir lui avait décrassé la matière grise. Aussi efficace qu'une douche. Rien de tel que le danger pour le réveiller.

Il accéléra dans la rue du Général-de-Gaulle, tourna dans le boulevard d'Ormesson, longeant la gare, ralentit, s'arrêta, repartit et refit le tour du lac par l'avenue de Ceinture. Enfin il obliqua sur la droite dans l'avenue Galliéni. Au panneau portant « Paris, 14 km », étaient accrochées des gouttes d'eau glacées.

Pour un peu, il aurait chanté. C'était un cadeau que le destin lui faisait, après avoir piétiné pendant si longtemps.

Il retrouva les bonnes vieilles HLM bordant les accès à Paris. Les grosses molaires de béton commençaient à mâcher les nuages gris du ciel lourd.

*

**

La station-service, à la sortie d'Epinay, venait à peine d'ouvrir. Le mécano vit sortir de la R16 une sorte d'acteur de cinéma en blouson de jeune premier.

— Ça fait un drôle de bruit, là-dedans, fit Boris Corentin en tapant sur le capot. Vous pourriez y jeter un coup d'œil après avoir fait le plein ?

— Un bruit comment ? interrogea le mécano ahuri.

— Toc, toc, clac, clac, comme vous voulez. Je suis sûr que vous me trouverez bien quelque chose. En cherchant. C’est vous, le spécialiste, non ?

Il se dirigea vers les toilettes. Il devait bien y avoir un téléphone.

*
**

— Mémé, fit Boris affectueusement lorsqu’il eut son coéquipier au bout du fil, j'espère que je ne te réveille pas ?

Aimé Brichot avait la voix claire des bons jours.

— Tu rigoles ? J'étais sur le point de partir.

— D'abord les choses sérieuses, Mémé. Comment va Jeannette ?

— Très bien, fit Aimé Brichot. Aucune contraction cette nuit. L'héritier se fait attendre.

— Il n'en sera que plus beau, s’écria Corentin. Qu'est-ce que tu dirais d'une petite balade en voiture ?

— Avec toi ? questionna Brichot, méfiant.

— Avec moi, *of course.*

— Alors j'en dirais le plus grand bien.

— Voilà ce que tu vas faire : tu prends un taxi ou le métro ou ce que tu voudras, et tu te fais conduire porte d'Italie. Du Kremlin-Bicêtre, tu dois en avoir pour un petit quart d'heure. Juste le temps qu'il me faut pour te rejoindre. On se retrouve dans le premier café qui est sur la droite en venant du périphérique. OK ?

— Tu éclaires ma lanterne ou tu me laisses dans le noir ?

— Je t'explique tout dans un quart d'heure, ne crains rien.

Il ressortit des toilettes après s'être jeté un peu d'eau froide sur le visage.

— Je vous dois combien ? lança-t-il au derrière du mécano — le reste était plongé dans le moteur.

— Je n'ai pas encore trouvé la panne, répondit une voix étouffée.

— Alors c'est qu'il n'y en a pas, fit Corentin gaiement en rajoutant une rallonge somptueuse au chèque qu'il venait de rédiger pour le plein d'essence.

Il démarra en laissant de la gomme sur le macadam. Un petit coup d'œil au rétroviseur, au bout de cinq minutes, le rassura. La chasse, il n'y avait vraiment que ça de bon. Surtout quand celui qui se croyait le chasseur devenait brusquement le gibier sans s'être rendu compte de rien.

Paris était tout près, maintenant. Quelques échangeurs, quelques enchevêtrements de rocades, deux ou trois usines à gaz, et on aurait le périphérique en vue.

Il allait finir par pouvoir faire la route Enghien-Paris les yeux fermés. Aller et retour.

*

**

Aimé Brichot avait coiffé sa casquette d'Old England à chevrons marron et vert. C'était comme ses lunettes Amor de myope : ça finirait bien par revenir à la mode. Comme les minijupes ou les queues de cheval. Ce n'était qu'une question d'années.

— Sale temps pour les bronches, grogna-t-il en pianotant sur le tableau de bord de la R 16. Au fait, tu ne m'as pas dit où on allait.

— D'abord à la Grande Maison[14]. On rentre, on attend un quart d'heure et on ressort.

— C'est un jeu de piste ? On va nous prendre pour des idiots.

— Le jeu de piste, Mémé, c'est nous qui l'organisons.

La Gallia coincée entre ses dents pour cause de deux mains occupées à tourner le volant, histoire d'éviter un motocycliste coupé du monde par son walkman, Boris poursuivit négligemment :

— Ne te retourne pas. Une CX noire est en train de nous suivre et le conducteur a le crâne intégralement rasé. Et remarquablement dolichocéphale.

Evidemment, Aimé fit exactement ce qu'on fait dans ce cas-là. Il se retourna.

— Je ne vois rien, dit-il en haussant les épaules. En tout cas pas de CX.

— Elle arrive, murmura Corentin. On n’est pas filés par un imbécile.

Effectivement, le museau allongé et noir d'une CX apparut bientôt. Roulant à 30 à l'heure.

Corentin vérifia dans le rétroviseur.

— Tu la vois, maintenant ?

Brichot grogna un oui interloqué.

— Tu me rassures, j'avais peur que ta vue ait encore baissé.

Brichot haussa les épaules. Il n'arrêtait plus de se retourner.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Je te l'ai dit. Un petit crochet par le quai des Orfèvres. Tu comprends, avant d’engager les vraies opérations, j'aimerais bien savoir depuis quand Crâne Rasé me suit.

— Et c'est comme ça que tu vas le savoir ?

— Peut-être. Ecoute mon raisonnement : je suis venu hier après-midi voir Baba, au quai des Orfèvres. S’il me suivait déjà hier, il est donc fixé sur mes activités et il veut en savoir plus long. Il a même peut-être d'autres intentions encore moins chaleureuses. Par contre, s'il n'est plus là quand nous ressortirons de la Maison, c'est qu'il ne me suivait pas hier.

— Et on aura perdu sa trace, ajouta Brichot.

— Pas tout à fait. J'ai son numéro de plaque minéralogique, tu me prends pour qui ? Encore un 95, comme par hasard.

Il lâcha quelques ronds de fumée.

— Mais à mon avis, il n'y a pas de danger qu'il nous quitte. Je suis même presque sûr qu'il était déjà là hier matin. Il y avait au cimetière un autre Crâne Rasé qui filmait tout le monde et qui n'était pas *notre* Crâne Rasé mais qui avait tout de même avec lui un air de famille. Après la cérémonie, devine dans quoi il est monté ?

— Une CX noire, répondit docilement Brichot.

Il se retourna encore.

— Au fait, pourquoi dis-tu qu'il a le crâne rasé ? Il est peut-être chauve, simplement.

Boris regarda du coin de l'œil la superbe calvitie de son coéquipier.

— Pas à son âge, *my dear,* susurra-t-il, un rien sadique.

Brichot remit rageusement sa casquette sur son œuf.

— Si tu me faisais un petit résumé des événements ? demanda-t-il d'une voix sans aménité. J'ai perdu le fil, moi, depuis avant-hier soir.

Boris sourit. S'il éliminait les épisodes un peu trop épicés pour un père de famille en passe de voir surgir sur cette planète son troisième héritier, ça n'allait pas être long.

CHAPITRE XII



La CX noire était toujours en planque à une centaine de mètres quand l'inspecteur principal Boris Corentin ressortit du 36 quai des Orfèvres, suivi par la casquette à carreaux de l'inspecteur Brichot.

— On retourne à Enghien, décida Boris. Tu prends le volant. Pendant ce temps-là, j'arrache par téléphone le commissaire Dutech au train-train quotidien et je lui demande, premièrement, de nous trouver l'identité du

propriétaire de la CX, et deuxièmement de se tenir à notre disposition devant le commissariat, dans sa voiture, d'ici une heure.

Brichot était en train d'exécuter un créneau irréprochable pour se dégager du trottoir. Quand il l'eut terminé, il démarra comme à Indianapolis.

— Mémé, du calme, le tempéra Corentin. Tu veux qu'on le sème comme le petit Poucet, notre dolichocéphale ?

*

**

Dutech, qui avec ses cent vingt kilos ressemblait à un gorille, était un rapide, côté information. Boris Corentin venait de le joindre au commissariat d'Enghien par la radio de bord de la R16 branchée sur TNZ (450 mgh). Par l'intermédiaire de l'EMPJ[15] qui l'avait mis en contact avec le CIAT d'Enghien.

— La CX qui vous suit a été louée à Enghien, dans une agence Avis, grogna Dutech dans la friture du téléphone. Officiellement, le locataire se nomme Carlo Alvez, citoyen brésilien. Mais comme vous avez viré votre cuti, vous vous doutez qu'il s'agit d'une fausse identité. J'ai appelé les archives. Le vrai Carlo Alvez est décédé depuis 1979.

C'est fou ce que les cadavres peuvent faire des petits, dans certains milieux en marge de la norme courante.

— Qu'est-ce qu'on fait de Crâne Rasé ? questionna Brichot. On l'arrête en arrivant à Enghien ?

Corentin réfléchissait.

— Pas question, dit-il enfin. Il refusera peut-être de parler et on recommencera tout à zéro. Pour une fois qu'on a une piste...

Il reprit le téléphone.

— Dutech, il n'y a rien de changé. Vous nous attendez devant le commissariat et vous le prenez en filature quand vous le verrez passer derrière nous. OK ?

Brichot martyrisa l'accélérateur. Une vieille angoisse le reprenait : Jeannette était seule à la maison et l'héritier pouvait décider de faire sa sortie à n'importe quel moment, sans prévenir.

Boris Corentin rabattit le miroir de courtoisie, côté passager, au dos du pare-soleil de droite de la R16, et sen servit comme rétroviseur. Histoire de vérifier que la 504 de Dutech avait décollé en douceur du trottoir. Ils venaient de dépasser le commissariat d'Enghien et la CX jouait maintenant le rôle de la tranche de jambon dans le sandwich.

— Ne le collez pas trop, recommanda Boris à Dutech après avoir manœuvré le bouton de contact du poste de radio et empoigné le micro. Je ne voudrais pas le rendre nerveux... La circulation est trop fluide pour le suivre de près. Pour le moment, Brichot et moi, on fait une halte chez Jacques Sennes, le notaire. Attendez-nous dans la rue précédente.

— Pourquoi chez le notaire ? demanda Dutech.

— Comme ça, Crâne Rasé aura tous les éléments. S'il doit agir, ça précipitera les choses. Il faut qu'il sache qu'on enquête sur la morte du lac d'Enghien.

— Agir ? grogna la voix lointaine de Dutech.

— Nous descendre, par exemple, fit calmement Corentin.

Ils retrouvèrent les longues villas blanches baroques et rococo qui longeaient les rives du lac. La plus somptueuse était de loin celle qui portait le drôle de nom : *la Sabana.* La villa du notaire était à cinquante mètres. Ils s'arrêtèrent.

— Attends-moi, fit Corentin, je vais baratiner la bonne de maître Sennes. Il faut que je reste au moins cinq minutes chez lui.

La lourde grille grinça et Boris remonta la longue allée couverte de feuilles mortes.

Pris de court, le conducteur de la CX dut dépasser la R16. Il s'arrêta un peu plus loin, au coin de la rue.

*

**

— Maintenant, on fonce sur Montmorency, annonça Corentin dans le micro. M. Dutech, laissez au moins un kilomètre entre vous et le gibier. Si on change d'itinéraire, on vous prévient.

Il avalèrent la célèbre forêt du même nom puis traversèrent quelques villes nouvelles en béton d'où émanait une franche gaieté.

— A part ne pas faire des économies d'énergie, grogna Brichot, on poursuit quel but exactement ?

— D'abord le fatiguer, grinça Corentin. Si, comme je le pense, il me file depuis hier matin, après le cimetière, il doit commencer à avoir des papillons dans les rétines et rêver d'un lit bien douillet. On continue donc la promenade pendant deux heures environ et ensuite on s'arrange pour le semer.

— Et on aura fait tout ça pour quoi ? interrogea Brichot qui n'arrivait pas à chasser la vision de Jeannette et avait au moins besoin de se dire que ce qu'ils étaient en train de faire avait une utilité quelconque.

— Pour que Dutech prenne en chasse la CX dès que celle-ci aura perdu notre trace. Réveille-toi, Mémé : le type, là-bas, derrière nous, quand il se verra semé, il ne va pas continuer à visiter la France profonde. Il va rentrer tranquillement au bercail. Dont nous aurons par conséquent l'adresse, grâce à Dutech.

Boris chercha une Gallia.

— Tout sera fini ce soir, tenta-t-il de rassurer Brichot. Tu verras, on aura les félicitations de Badolini à l'heure du dîner.

Pour le moment, c'était le déjeuner auquel Brichot pensait. Son estomac sonnant le creux commençait à ressembler au gouffre de Padirac.

*

**

Dans la CX, l'ancien Marine américain recyclé dans le défrichage de la forêt amazonienne puis dans la filature de policiers français avant de s'établir confortablement à New York pour y vendre ses toiles dès qu'il aurait suffisamment arrondi son magot, appuya sur la touche stop de l'autoradio, coupant instantanément la voix psalmodiante de Neneh Cherry, la Noire extraordinaire accompagnée par le groupe Rip Rig and Panic, une formation londonienne de jazz planétaire. Le pilote de la CX décrocha le téléphone-radio : quand elle lui avait fait louer cette voiture, Elena avait insisté sur le téléphone-radio...

— Le flic est bien sur l'affaire qui nous intéresse, dit-il quand, après de longues minutes, il eut enfin Mamma.

Il y eut un silence. Puis il entendit la voix d'Elena San Dimaro :

— Tue-le.

Il eut un petit frisson froid, désagréable, le long de la colonne vertébrale.

— Ils sont deux.

— Tue-les tous les deux.

Il raccrocha et réfléchit. Dans l'armée américaine, il était classé tireur d'élite et tuer ne lui faisait pas peur. Mais la France n'était pas le Viêtnam et descendre deux policiers lui paraissait un peu gros. Ça allait faire beaucoup de sang. Esthétiquement, ce n'était pas pour lui déplaire. Il adorait la « bad painting » bien dégoulinante.

Il lâcha le volant d'une main pour chercher son PM Uzi sous le siège droit. Un' très joli pistolet-mitrailleur dont il vérifia le chargeur en comprimant l'arrêtoir avec le pouce.

On s'éloignait un peu trop à son goût du but qu'il s'était fixé : un atelier à New York et une vie paisible. Peut-être même une femme et des enfants. En plus, il n'avait pas dormi de la nuit, luttant contre le sommeil, rue Raynouard, dans la CX, et il se sentait la tête lourde. Malheureusement, il savait que Mamma avait horreur qu'on lui désobéisse. Deux ou trois « Julio », avant lui, en avaient fait l’expérience, en Amazonie. Leurs cadavres nourrissaient les nouvelles rizières.

Il vit la R16 des policiers s'engager dans une bretelle d'accès à l'autoroute A 1.

L'autoroute du Nord. Direction Senlis et Compiègne.

Il avait probablement quelques dizaines de kilomètres pour réfléchir à la manière dont il allait obéir aux ordres d'Elena San Dimaro.

*

**

C'est à Senlis que les choses commencèrent à se gâter pour Julio-Adolfo Hawks, l'ancien

Marine qui se croyait un avenir d'artiste. La R16 qu'il filait depuis la veille parut se dissoudre brusquement dans les ruelles quasi-médiévales de la vieille cité. Affolé, il tourna en rond pendant encore une heure et demie à travers Senlis, puis il se décida à rebrousser chemin. Non seulement, il rentrait bredouille, mais en plus, avec ce qu'Elena allait lui faire, il n'était pas prêt d'avoir le droit de s'écrouler dans son lit.

Il était près de cinq heures de l'après-midi et le ciel était de plus en plus glaireux. Un mélange de vert et de gris vénéneux. Après avoir glissé son pistolet-mitrailleur sous le siège droit de la CX, il vint prendre place bien sagement dans la file de voitures qui étaient arrêtées au péage, en direction de Paris.

Par pur réflexe, il jeta un coup d'œil à son rétroviseur.

L'instant d'après, dans sa petite cage vitrée, l'employé du péage eut l'impression qu'on lui jouait une scène de série noire : la CX quitta la file, recula en faisant couiner la boîte de vitesses et redémarra en sens inverse, les quatre pneus hurlants.

Adolfo Hawks zigzagua quelques minutes, tanguant sur les amortisseurs, cherchant fébrilement une ouverture dans la rampe métallique séparant les deux chaussées de l'autoroute. Coûte que coûte, il lui fallait se retrouver dans le sens de la circulation vers Compiègne.

Enfin, il repéra un endroit où la barrière avait été défoncée, probablement par un 15 tonnes, et il écrasa l'accélérateur de toutes ses forces. Trop tard. Comme surgie du néant, une Porsche roulant à 160 km/h, sur la file de droite, l'obligea à la dernière seconde, à braquer brutalement pour éviter le choc frontal.

Et, de nouveau il faisait son slalom mortel entre les voitures qui fonçaient vers Paris.

Les hurlements de freins, les klaxons désespérés, les appels de phares affolants le préoccupaient moins que ce qu'il venait d'apercevoir : la 504 qui avait freiné derrière lui au péage.

Comme une séquence du film repassé à l'envers, il se souvint avoir vu la 504 plusieurs fois dans son rétroviseur, pendant qu'il filait la R16 des policiers. Il l'avait enregistrée sans y penser, machinalement. L'œil du peintre, en quelque sorte.

Les circuits de son cerveau s'étaient mis en accélération, comme les connexions d'un ordinateur à qui on pose une question pas prévue dans son

programme. Il avait été suivi alors qu'il croyait suivre. Depuis quand ? Par qui ? Mystère. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il fallait maintenant échapper à la 504.

A contresens, sur une autoroute, les meilleures estimations indiquent qu'on a environ dix minutes de survie en moyenne. Dieu ou le Destin ou la Chance en offrirent quinze à l'ancien Marine américain.

A 17 h 14 exactement, il sut qu'il ne reverrait jamais sa mère patrie. La masse monstrueuse d'un Berliet de 356 chevaux vint occuper tout son champ de vision, avec il ne savait combien de phares allumés dans sa direction.

Il freina et eut l'impression de continuer à glisser comme sur un tapis roulant, en route vers le néant. L'instant d'après, dans un tumulte d'apocalypse, sa poitrine s'emplit de ferraille tandis qu'une main inconnue éteignait pour jamais sa lumière intérieure.

Lorsque Dutech, par la voie normale, arriva à hauteur de l'accident, une longue colonne de fumée noire s'élevait sur les plaines du nord, et montait se confondre avec le ciel noir.

Le mince fil qui le reliait au tortionnaire d'Yvonne Sennes venait de se rompre.

CHAPITRE XIII



Elena San Dimaro reçut la nouvelle de la mort d'un de ses employés au plus mauvais moment de la journée : en pleine crise d'asthme. L'épurateur d'air était tombé en panne et ça avait suffi pour qu'elle se mette à étouffer. L'asthme est pour une grande part dû à des causes psychologiques inconscientes. Les yeux dilatés, hallucinés au milieu de son minuscule visage de mésange, elle commença à suffoquer. Lèvres violettes, front blafard et inondé de sueur. La gorge gonflée de crachats qui n'arrivaient pas à sortir.

L'une des Sandra, la Noire, venait d'entendre un flash d'information à la radio. On parlait d'un accident horrible sur l'autoroute du Nord, entre Senlis et Compiègne.

Des bronches de l'énorme femme sortait un sifflement strident.

— Tu es sûre que c'est lui ? parvint-elle enfin à demander.

— Ils ont donné le numéro de la plaque minéralogique de la CX, Mamma. Je suis désolée.

Elle était sincère. Elle s'agenouilla au pied du lit, les genoux dans la moquette beige de haute laine. L'énorme brontosaure femelle qui était sa patronne se retourna lentement au milieu des couvertures, faisant atrocement crier les ressorts du sommier.

— Pauvre Julio, soupira Elena.

Ce fut la seule oraison funèbre prononcée en l'honneur de celui dont le nom ne serait jamais sur les lèvres des marchands de tableaux ni des patrons de galeries, et encore moins dans les livres d'histoire de l'art.

— Je suis vraiment désolée, Mamma, répéta Sandra la Noire.

Elle pouvait. Elena l'avait tirée, il y avait cinq ans, du Beira Dao, un quartier de bordels où les ouvriers agricoles des plantations de l'empire San Dimaro venaient trafiquer, boire, se battre et faire l'amour. Le Beira Dao alignait ses baraques sur pilotis le long des marécages. La nuit, à la lueur des lampes à pétrole, les apaches chassaient les filles dans les rues de planches. Elle avait été violée à onze ans et vendue à treize à la patronne d'un des bordels. Parce qu'Elena l'avait arrachée à l'enfer, elle était prête à la suivre dans n'importe quel autre enfer.

— Va chercher les autres, décida brusquement la vieille femme.

Les ressorts du sommier protestèrent quand elle entreprit de se mettre sur son séant. Sandra la Noire traversait la chambre. Ses fesses hautes, couleur chocolat, étaient une des merveilles du monde.

Trois minutes après, elle revint avec les deux Julio qui restaient et les deux autres Sandra.

Elena agita une main aux doigts boudinés. Il y avait déjà longtemps qu'elle ne pouvait plus mettre aucune des bagues hors de prix que lui offrait jadis son mari.

— Nous avons un mort, annonça-t-elle sombrement.

Elle brossa un bref tableau de la situation. Les deux hommes et les trois femmes étaient nus et immobiles au pied du lit à baldaquin.

— Le pire, conclut Elena, e est qu'il n'a probablement pas terminé la tâche que je lui avais assignée.

Ses bronches sifflèrent.

— Ce qui veut dire que la police va continuer ses recherches. Aidez-moi à me lever.

Les deux Julio se ruèrent vers son chevet. Il fallait la soulever doucement et la tenir par les aisselles tout le temps qu'elle était debout. Le poids de ses bourrelets de graisse lui donnait la douloureuse impression que ses membres s'arrachaient.

Elle avança entre les deux hommes vers la fenêtre avec des petits pas de pachyderme. Elle souleva le rideau. La nuit commençait à envahir le lac, mais les maisons brillaient vaguement sous les réverbères allumés.

— Vous voyez là-bas..., reprit-elle.

Elle montra les pignons et les tourelles de la villa néo-gothique de maître Sennes.

— Une seule maison nous sépare de celle du notaire. Un de ces jours, si les flics sont astucieux, ils vont s’intéresser à nous. Ils vont alors apprendre que nous avons débarqué ici il y a très peu de temps, après que ma maison soit restée déserte pendant des années. Tout ça va mijoter dans leur cerveau. Et puis, de déduction en déduction, en fouillant bien...

Elle mit deux minutes à pivoter sur elle-même.

— Je n'en ai plus pour longtemps, vous le savez, dit-elle entre de longues pauses destinées à lui laisser reprendre sa respiration. J'ai consulté tous les

spécialistes d'endocrinologie des deux Amériques. J'ai suivi des traitements. On m'a même conseillé une cure psychothérapique.

Elle ricana et ça la fît tousser.

— Les cons ! Ma cure c'est ici. Ma graisse, c'est ça : c'est cette ville et les souvenirs que j'y ai laissés.

Elle avait balayé l'air du bras. Elle dut s'arrêter de parler, soufflant très fort.

— Pour moi c'est trop tard, reprit-elle enfin, je ne guérirai plus. Un de ces jours, mon cœur suffoquera sous la graisse et tout sera fini.

Elle vibra.

— Mais ces kilos qui me tuent ne sont rien à côté des tonnes de haine qui m'écrasent depuis trente-huit ans ! glapit-elle d'une voix aiguë. Et c'est pour me débarrasser de ce poids-là, que nous avons fait ce long voyage.

Elle se fit reconduire vers son lit.

— Ne repartons dans deux jours, lança-t-elle en retombant dans les hurlements des ressorts.

Elle agita sa petite tête pointue dont les oreilles rougissaient.

— D'ici là, nous leur aurons fait payer trente-huit années de souffrance. Trente-huit ans pendant lesquels j'ai crevé de rage impuissante. Et pendant lesquels, eux, ils vivaient heureux et respectés, avec de belles familles tranquilles qu'on saluait dans la rue. Vous savez que certains ont été décorés, à la Libération.

Elle s'étrangla de rire.

— Décorés ! C'est trop comique.

Elle martela les couvertures de ses poings.

— Ma vengeance va s'accomplir et vous allez m'aider. Ensuite, nous reprendrons le bateau et je pourrai crever. Je serai heureuse puisqu'ils auront payé.

Elle revit Yvonne Sennes, il y avait quelques jours, pendant que les trois Julio, après l'avoir déshabillée, tondaient sa chevelure blonde en prenant bien soin de laisser sur son crâne la marque d'une croix gammée.

— Ma vengeance a déjà commencé. Vous pouvez être sûrs qu'ils tremblent, en ce moment, chez eux. Ils ont tout compris. Ils se souviennent.

Des choses qu'ils avaient enfouies sous d'innombrables couches de respectabilité...

Elle regarda l'un après l’autre les deux hommes et les trois filles intégralement nus.

— Je vais vous révéler quelque chose, murmura-t-elle. Vous êtes sur mon testament. Je n'ai pas d'enfants. Qui d'autre aurait autant mérité que vous d'hériter ?

Elle éclata d'un rire sinistre en les observant à nouveau.

— Deux voyous et trois putes ! glapit-elle. A la tête de l'empire San Dimaro ! Tous les milliardaires finissent dingues : Howard Hughes, Paul Getty... Des milliards, des machines géantes, des usines, des milliers d'hectares, des milliers d'ouvriers, des milices... C'est comme si je vous léguais une nation, un pays. A vous d'en faire ce que vous voulez, je m'en moque. Après moi, le déluge.

Ses yeux scintillèrent d'une lueur de folie.

— Mais avant que je crève, ici, pour quelques personnes qui croyaient avoir oublié, ce sera l'apocalypse.

Elle fit un geste pour qu'ils s’approchent.

— Venez sur le lit, mes chéris, souffla-t-elle. Je veux vous avoir près de moi, vous sentir... Vous êtes bien décidés à obéir à tous mes ordres ?

Une onde d’acquiescement les parcourut. Ils la fixaient, subjugués, comme sous hypnose.

— Toi, Julio, reprit alors Mamma en tendant plusieurs enveloppes à celui qui s'était fait passer pour un journaliste lors de l'enterrement d'Yvonne Sennes, tu vas prendre ça.

Les enveloppes étaient en papier beige et elles paraissaient lourdes. L'une d'entre elles portait l'adresse du 36 quai des Orfèvres. Les autres étaient adressées aux principaux quotidiens de Paris. Il y avait enfin trois lettres adressées aux trois chaînes nationales de télévision.

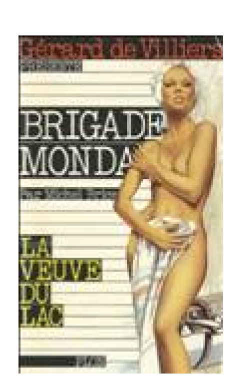
— Je te dirai quand il faudra les expédier, précisa-t-elle.

Puis elle les attira encore à elle et les obligea à se serrer le long de son énorme corps. Comme si elle tentait ainsi de s’administrer une transfusion de jeunesse, de beauté et de santé...

— La phase finale de l’opération aura lieu demain soir à vingt-deux heures. Voilà ce que vous allez faire, à présent..., poursuivit-elle.

Le compte à rebours commençait.

CHAPITRE XIV



La salle de massage de la rue Raynouard sentait l'embrocation, le santal, la sueur masculine et féminine mêlées. Sous la lumière étouffée des spots aux ampoules violettes, Lydia en voyait assez pour s'apercevoir que les mouvements enveloppants de ses mains le long des épaules puis de la poitrine de son client avaient des échos très précis au niveau du ventre, juste sous la serviette de toilette dont l'homme s'était enveloppé comme elle le lui avait demandé. C'était dans le genre piquet de tente dressé à quatre-vingt-dix degrés du long corps ambré aux épaules d'athlète complet.

Pour maintes raisons, Lydia n'était généralement pas attirée par les hommes. Ce qui la faisait craquer, néanmoins, c'était les muscles parfaits, les biceps et les mollets durs et souples à la fois de son client. Comme les avait Chris, son frère, et Boris Corentin, le policier aux yeux noirs qui, hors service, il y avait deux nuits, l'avait tirée de la noyade morale en lui démontrant qu'elle pouvait mettre un homme dans tous ses états, malgré la longue balafre qui, croyait-elle, la défigurait.

L'homme qu'elle massait, les mains enduites d'un lait crémeux au jasmin et à l'ambre, était taillé sur le même modèle. Sauf que, curieusement, il avait

le crâne intégralement rasé. Ce qui lui donnait un air étrangement asiatique qui n'en était que plus attirant. Il avait téléphoné tôt dans la matinée et s'était montré assez pressant et convaincant pour obtenir un rendez-vous pour l'après-midi même. D'ordinaire, à l'Institut Cybèle, on fixait les séances une semaine ou quinze jours à l'avance.

Lydia travaillait avec du feu dans les veines. Consciente, pendant qu'elle massait le torse de l'athlète, que celui-ci ne perdait rien de ce qu'elle laissait apercevoir de dépourvu de soutien-gorge, dans l'échancrure de sa blouse.

Elle ne se reconnaissait même plus. Depuis deux jours, elle se surprenait à chanter et à regarder les hommes. Sa cicatrice elle-même commençait à lui apparaître négligeable. Elle se sentait en convalescence. Avec des forces toutes neuves.

Brusquement, alors que ses paumes allaient et venaient avec une science diabolique sur ses pectoraux, elle vit la main de l'homme qui quittait la position horizontale et montait lentement vers sa jambe.

Ses paumes ralentirent leur travail. Son cœur battit plus vite. Brusquement, la main retomba et elle entendit la voix de l'homme qui murmurait :

— Non, ce serait trop banal, trop trivial...

Ses paumes reprirent leur rythme habituel.

— Pardon ? interrogea-t-elle, l'air distrait.

Elle ressentait beaucoup plus de regrets que de soulagement.

Couché de tout son long, les yeux vers le plafond, le client murmura :

— Excusez-moi, j'ai failli perdre la tête... C'est ridicule. Heureusement que je me suis arrêté à temps. J'ai pensé tout à coup à tous ceux qui avaient dû chercher à vous draguer. Avec le métier que vous faites, et belle comme vous êtes...

Lydia ne le regardait pas, visage fermé, très professionnelle.

— Pardonnez-moi, reprit-il, j'ai eu une journée très fatigante.

L'employé d'Elena San Dimaro avait décidé de sortir son jeu le plus hypocrite. Celui qui avait le plus de chance de marcher avec la masseuse. Il comptait les coups et elle ignorait qu'elle était engagée avec lui dans une partie d'échecs.

Il eut un mouvement du menton pour désigner le centre de son propre corps. Là où une érection non-dissimulable soulevait la serviette.

— Malheureusement, nous autres hommes, on ne peut rien cacher, quand une femme nous plaît, sourit-il. Pardonnez-moi cette inconvenance...

— Ne vous excusez pas, répondit précipitamment Lydia.

Elle se serait battue. Instantanément, sous le brouillard de ses cheveux blonds, elle devint cramoisie.

— Je veux dire, reprit-elle, que c'est naturel...

Elle s'embrouillait. Il se souleva lentement sur les coudes.

— Pas pour moi, répondit-il en la frappant de son regard noir. Je suis sud-américain, vous savez. Brésilien. Beaucoup plus pudique que les mâles européens. Je m'en veux.

Elle affronta ses yeux de velours.

— Moi, je suis française, murmura-t-elle, et je vous répondrai que ce n’est pas si désagréable.

Il baissa la tête.

— J'en serais convaincu si vous acceptiez de dîner avec moi ce soir, fit-il carrément.

Elle s'empourpra à nouveau. Décidément, les miracles s’enchaînaient les uns aux autres.

— N'allez pas croire que je recommence à vous draguer, reprit-il comme s’il répondait à une objection qu'elle n'avait pas faite. Ce sera une soirée très correcte. Nous serons nombreux. Des amis... Vous voyez, je ne vous propose pas un tête-à-tête.

Son pouls reprit une allure normale. Cette fois-ci, elle était, franchement déçue.

— Malheureusement, dit-il, je n'habite pas Paris. Cette soirée doit avoir lieu chez moi, à Enghien.

— Enghien ! s'écria automatiquement Lydia. Ça, c'est drôle !

— Pourquoi ? Vous connaissez ?

— Bien sûr, j'y suis née.

Le Brésilien prit une longue inspiration.

— Voilà une coïncidence que nous allons fêter ce soir ensemble. J'espère que vous êtes libre ! Je serais très déçu. Je ne voudrais pas repartir au Brésil sans m'être fait pardonner ma grossièreté.

Quand il quitta la rue Raynouard, une heure plus tard, il était aussi parvenu à inviter Estelle, la patronne de l'institut. Il avait même pris un certain plaisir sadique à insister pour que cette dernière vienne. Lydia était un peu déçue qu'il n'ai pas tenu à la revoir seule, mais elle avait essayé de ne pas le montrer. Evidemment, ça n’avait pas échappé au Brésilien, très satisfait de la situation.

Il avait fait sa part du boulot et Mamma serait contente.

*

**

Au même instant, dans la principale artère commerçante d'Enghien, Antoine Lemaire, propriétaire d’un magasin d'antiquités, virevoltait autour du superbe Noir qui venait d'entrer. Habillé comme il aimait et beau comme un dieu d'Afrique. Pull en patchwork bleu, marron et vert, très à la mode, pantalon de cuir bleu cru, grand manteau épaulé en tweed. Et un regard qui lui descendait directement au creux des reins.

Le Noir venait de tomber en arrêt devant un lit de repos Louis XIII, l'une des plus belles pièces du magasin. Antoine Lemaire en avait pudiquement avoué le prix en baissant la voix. De quoi faire vivre une famille de smicards pendant pas mal de temps.

— Je n'arrive pas à me décider, avoua le Noir avec un sourire qui découvrit ses dents étincelantes.

Il avait curieusement le crâne rasé. Mais, malgré sa peau sombre aux reflets bleus, un profil intégralement européen. Sur un négatif de photo, pensa Antoine Lemaire, il devait avoir l'air d'un Blanc. La photo, c'était sa manie secrète.

— Vous voulez réfléchir ? demanda-t-il en tirant sur son pull-blouson à empiècements très sports wear.

Le Noir plongea dans ses yeux.

— Non. Je voudrais en discuter tranquillement avec vous.

Antoine Lemaire eut l'impression qu'il allait tomber. Le vertige. Il avait cinquante-neuf ans, il ressemblait à Claude Piéplu, il avait des problèmes d'argent et il était homosexuel. Depuis cinq ans il vivait avec Gilles, mais Gilles était beaucoup plus jeune que lui et s'amusait à faire ses griffes sur le

vieil homo déphasé, guetté par la solitude. Gilles sortait de plus en plus souvent avec d'autres hommes, il lui arrivait même de rester deux ou trois jours dehors sans daigner lui fournir d'explication.

Et là, ce soir, sans prévenir, le destin lui offrait un merveilleux cadeau. Comme ça, pour rien. Sans effort.

— Ce serait avec plaisir, dit-il en appuyant sur le dernier mot.

Il y avait une bête, maintenant, dans son ventre qu j le tenaillait, le rongeait. Le ravageait.

— Si vous veniez dîner ce soir chez moi ? demanda soudain le Noir. Je n'habite pas très loin, de l'autre côté du lac.

Il lui indiqua l'adresse.

— Tiens ? soupira l’antiquaire. Vous vivez à Enghien ? Comme il est dommage que je ne vous aie pas remarqué plus tôt !

— Je suis de passage, expliqua le Noir. Alors, je peux compter sur vous, n'est-ce pas ? Je donne une soirée. Nous nous isolerons...

Nouveau déchaînement de la bête dans le ventre de l'antiquaire. Gilles fit irruption dans la boutique. Très jeune Aryen blond avec une coupe en brosse dégradée sur la nuque, les cheveux modelés par un spécialiste avec les doigts enduits de gel — ce qui se fait de plus « in ».

— Venez vous aussi, lança aussitôt le Noir. Si, si, j'insiste. Monsieur vous expliquera.

Lorsqu’il eut disparu, Gilles s approcha d'Antoine avec des mouvements de chat sauvage.

— De quoi s’agit-il ? interrogea-t-il.

— Rien, fit Antoine, les yeux dans le vague. Je sors ce soir.

— Nous sortons, rectifia Gilles.

— Ecoute, se cabra l'antiquaire, moi je n'insiste pas pour t'accompagner quand tu fais tes virées à Paris, rue Sainte-Anne ou ailleurs. Alors, laisse-moi tranquille.

Gilles ricana.

— Tu n'essaies pas parce que tu sais très bien que je t'en empêcherais, pauvre loque ! N'oublie pas que je peux te quitter sans regret du jour au lendemain. N'essaie pas d'avoir l'air en position de force. A ton âge, tu ne l'ignores pas, ça coûte de plus en plus cher de briser sa solitude.

Antoine passa une main tremblante sur ses cheveux gras et rares.

— J'irai moi aussi à cette soirée, conclut tranquillement Gilles en virant avec un tortillement de fesses très étudié.

*

**

Julio le Noir n'avait eu que quelques dizaines de mètres à faire pour pénétrer dans le magasin dont l'adresse arrivait en dernier dans sa liste. Les deux filles de l'un des principaux pharmacien d'Enghien, Jeanne et Sophie Dantesc, appartenaient à cette catégorie rarissime d'êtres humains sur lesquels les biologistes se sont souvent penchés et qu'on appelle les jumeaux univitellins, ou plus simplement : vrais jumeaux. Fidèles à la règle, Jeanne et Sophie se ressemblaient presque trait pour trait. Leurs caractères, leurs dispositions psychiques semblables, leurs manières de réagir pareillement aux événements, en faisaient de véritables sosies. Incapables de réellement se quitter, elles avaient décidé d'exploiter ensemble une boutique de fleurs, vers le bas de la rue du Général-de-Gaulle, tout près du lac.

La seule différence, entre elles, c'était que Sophie était toujours célibataire, alors que Jeanne s'était mariée sept mois auparavant avec un jeune médecin de Montmorency.,

Elles réagirent de la même façon lorsqu'elles virent apparaître le Noir aux traits étrangement européens. Comme un Blanc qui se serait maquillé. Produit bizarre et merveilleusement réussi des hasards de l'hérédité joints à ceux de métissages qui se perdaient dans la nuit des siècles. Jeanne et Sophie eurent le même coup de cœur au même moment. Avec les hommes, elles avaient toujours eu le feeling ensemble. Le futur mari de Sophie, elles l'avaient joué au 421, un soir, dans le salon de l'appartement familial.

Le Noir procéda méthodiquement, achetant un bouquet puis l'autre. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans la boutique que les plantes vertes et les fleurs en pot. La note s'élevait à des hauteurs sidérales.

— J'ai l'impression qu'on rêve, souffla Sophie, en agitant ses boucles blondes. On va pouvoir fermer, on n'a plus rien à vendre.

Jeanne secoua des boucles symétriques.

— On ne sait pas comment vous remercier, murmura-t-elle pendant que le Noir réglait. Argent liquide, par liasses toutes fraîches, bien régulières.

Elles étaient toutes les deux roses d'excitation. Le métier de fleuriste, c’est poétique, mais il ne vous arrive pas des choses exceptionnelles tous les jours.

— C’est très simple, fit l'homme en exhibant une rangée de dents éblouissantes. En acceptant toutes les deux mon invitation à dîner pour ce soir.

Il se dirigea vers la sortie après avoir indiqué l'adresse où il faudrait livrer les fleurs. C'était la même que celle où elles étaient conviées, vers vingt heures.

— Et surtout, restez comme vous êtes, les avertit-il avec un charmant sourire. C'est-à-dire très belles.

Il eut un geste fataliste.

— J'ai honte de vous le dire probablement après tant d'autres, soupira-t-il.

Comme deux petites filles, elles écrasèrent le nez contre la vitre pour le regarder s’éloigner.

— Heureusement que ton mari est parti pour Madrid, à ce congrès médical ! s'écria Sophie.

Ça aussi, Elena San Dimaro l'avait prévu. Son enquête en préliminaire à la grande soirée de règlements de comptes, était impeccable.

*

**

Christophe Lejar regarda les glaçons qui tremblaient dans son verre de whisky. La villa de ses parents où, à vingt-neuf ans, il avait toujours sa chambre, se trouvait elle aussi en bordure du lac d'Enghien. Elle ne ressemblait ni à un château gothique en réduction, ni à une copie de Mansart, ni à un manoir rococo. C'était plutôt dans le genre cottage anglo-normand.

Il expédia d'un trait son whisky au fond de son estomac. La journée avait été éprouvante. Trois heures dans les locaux du commissariat d'Enghien, en

fin d'après-midi, à répondre aux questions de deux policiers venus de Paris, un très brun avec une carrure se rapprochant de la sienne, l'autre plus petit, nerveux, chauve et moustachu. Heureusement, ils n'avaient pas eu l'air de le considérer comme coupable, a priori, et les choses ne s'étaient pas trop mal passées. A part qu'il avait fallu déballer sa vie privée d'inactif mangeant sans rien faire la part de fortune héritée de son père. Et abritant des problèmes intimes horribles derrière une façade de play-boy. Il avait dû répondre aussi à de nombreuses questions concernant sa liaison avec Yvonne Sennes. Ce qu'il n'avait pas dit aux policiers, c'était qu'Yvonne il avait eu au fond de la tendresse pour elle. Même âgée et un peu folle de son corps comme elle était. Il s'était un moment persuadé que cette folie serait contagieuse, et qu'il l'attraperait aussi, pour son plus grand bien. Malheureusement, ça avait raté.

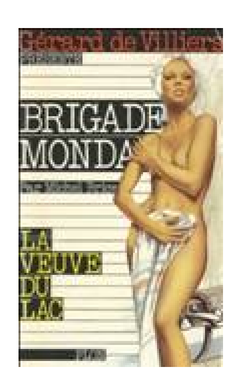
Il se servit un second whisky. Il avait besoin de se changer les idées. Sur le répondeur automatique couplé au téléphone, il avait trouvé un message pour lui, en rentrant : Sandra... Une admirable rousse aux lèvres vaguement négroïdes draguée dans une boîte de nuit d’Enghien, quelques jours auparavant. Une de ces boîtes de banlieue où on joue encore des slows classiques comme au bon vieux temps. A Paris, ça a disparu depuis des années. Il avait emballé sa rousse incendiaire en dix minutes. Elle s’était collée contre lui, une cuisse entre ses jambes, avec des ondulations circulaires du ventre à balancer par-dessus les moulins les vœux de chasteté les plus inébranlables. Hélas, la chasteté de Chris n'était pas volontaire. Il l’avait ramenée chez elle et s'était enfui, inventant un prétexte cousu de fil blanc.

Ils avaient quand même eu le temps d'échanger leurs adresses. Sandra, dans son message, l'invitait vers 20 h à une sauterie qui ferait date, promettait-elle. Elle devait le rappeler vers

19 h 30. Il était décidé à dire oui.

Il marcha vers la grande glace fixée dans un coin de la pièce. Tant de séduction et de virilité pour rien, c'était à crever de désespoir.

CHAPITRE XV



Boris Corentin alluma nerveusement une Gallia et s'aperçut qu'il y en avait une autre, à peine entamée, qui fumait déjà dans le cendrier. Il les écrasa toutes les deux. De rage.

— Je rêve, Mémé, ou c'est la première fois qu'on marine si longtemps dans le coltar ? grogna-t-il d'une voix fatiguée.

Assis dans un coin du bureau jaunâtre du commissaire Dutech, Aimé Brichot examinait avec inquiétude le pli profond qui partageait verticalement le front de sa flèche. Le pli de la colère, de l'échec et de l'épuisement.

— On file un gars qui me suivait depuis deux jours, il s'envole en fumée et on ne retrouve que son pistolet-mitrailleur intact dans la ferraille de sa voiture. Des zonards organisent une petite partouze sur le lac d'Enghien et ils tombent sur la femme d'un notable nue, mourante et tondue, avec une croix gammée dessinée sur le crâne. On enquête sur la vie d'une victime réputée irréprochable sur le plan de la vertu et dont le mari est du genre à faire interdire les films de Walt Disney aux moins de dix-huit ans, et on apprend qu'elle faisait les trois huit à l'horizontale avec des gigolos qui auraient pu être ses fils. Et pendant ce temps-là, il y a un tueur quelque part, près de nous, qui s’apprête à se déchaîner.

Il s’arrêta.

— Ne me regardez pas comme ça ! s'écria-t-il en regardant Brichot et Dutech. Il est tard, la journée a été longue pour tout le monde et on repart à zéro. J'ai des raisons de ne pas avoir la pêche, non ?

Dutech soufflait comme un quinze tonnes en pleine côte.

— On a demandé l'autorisation de faire mettre Christophe Lejar sur écoute téléphonique. J'ai aussi deux inspecteurs en planque devant chez lui. On va peut-être avoir du nouveau.

Brichot se martyrisait la moustache.

— En tout cas, murmura-t-il, la clé du mystère est ici, pas à Paris. Le tueur chargé de nous abattre — parce qu'il s'agissait bien d'un tueur, n'est-ce pas ? — avait loué sa CX ici. Avec de faux papiers. Donc, organisation minutieuse. Ce n'est pas parce que l'audition de Lejar n'a rien donné qu'il faut perdre espoir.

Boris se mit à marcher lourdement de long en large, écrasé par l'inquiétude.

— C'est terrible, finit-il par avouer, mais j'ai l'impression qu'il va se passer quelque chose. Sinon, notre ami au crâne rasé n'aurait pas été envoyé pour nous supprimer. Et pourtant je n'ai aucun indice, rien. Tu vas rentrer chez toi, Mémé. Jeannette aura sûrement davantage besoin de toi que moi.

Brichot sauta sur ses jambes maigres.

— Pas question, Boris ! J'appelle la maison pour m'assurer que tout va bien et je reste avec toi. Où que tu ailles.

D'un geste brusque, il attira vers lui le combiné téléphonique, sur le bureau du commissaire principal Dutech.

*

**

Maître Sennes venait de passer toute la fin de l'après-midi à compulser de vieux papiers dans son cabinet. Son métier de notaire l'avait habitué à classer les documents avec méthode. Même pour sa famille. Il y avait un dossier au nom d'Estelle, un autre au nom d'Yvonne. Tous les souvenirs d'une vie heureuse avaient défilé. Même les heures sombres de l'Occupation avaient été illuminées pour lui par l'amour d'Yvonne.

Coudes sur son bureau, il laissa glisser son grand front dans ses mains. Incapable de chasser la vision de la famille réunie autour de la table, quand Estelle était encore une enfant et que le Mal n'avait pas pris possession de son âme.

Il décrocha à la troisième sonnerie du téléphone. Une voix qu'il ne reconnut pas se nomma, mais c'était un nom qui ne lui disait rien.

— Je suis l’adjoint du commissaire Dutech. Deux inspecteurs vont passer vous prendre à votre domicile dans dix minutes. J'espère que nous ne vous dérangeons pas ? Nous désirons vous confronter à un témoin...

La voix était courtoise. Sennes voulut poser une question mais on avait déjà raccroché.

Il se leva péniblement et alla chercher sa veste de complet noir. Son costume de deuil.

Il regarda la pendule en bronze, sur la cheminée : 19 h 15.

Respectueux comme il l'était de l'ordre établi, il n'avait pas la moindre envie de faire attendre la police.

*

**

Marcelle Lejar grimaça et s’arrêta un instant, sur le trottoir au boulevard du Lac, redoutant le retour d'une douleur lancinante qu’elle connaissait bien, au creux des reins.

— Ça recommence, songea-t-elle. Sale temps !

D’après ce qu'on dit, les eaux sulfureuses d'Enghien, chargées d'iodure de sodium, d'arséniate de soude et de phosphate, sont idéales pour soigner les rhumatismes. Même le brouillard qui pèse une grande partie de l'année sur la ville est bénéfique. Dit-on... Parce que Marcelle ne s en était jamais aperçue. S'ils étaient restés ici après la guerre, son mari et elle, c'était justement à cause de ses rhumatismes. Héréditaires. Elle avait beau faire des cures régulièrement dans le nouvel établissement thermal, qui comporte les installations thérapeutiques les plus modernes — balnéothérapie, aérosols, services d'inhalations, et autres « gargarisoirs » dans les salles de gymnastique — ça ne s'arrangeait pas. Au contraire. Avec l'âge qui venait, ça deviendrait de pire en pire. Elle finirait, comme sa mère, pliée en deux.

Vêtue strict, tailleur couleur feuille-morte avec veste à col cranté sous une écharpe de cachemire ocre jaune, elle faisait vingt ans de moins que son âge. A soixante ans, elle se savait même plus belle que du temps de sa jeunesse, lorsqu'elle était trop grosse, avec une poitrine lourde dont elle

avait honte. Même ses rides étaient harmonieuses sous ses cheveux blonds cendrés tirés sagement sur la nuque en chignon. Bref, elle faisait assez femme d'affaires séduisante avec un beau visage un peu las qu'elle savait mettre en valeur par un maquillage discret. D'ailleurs, femme d'affaires, elle l'était devenue par la force des choses.

En mourant dans un accident de voiture, son mari lui avait laissé une assez jolie fortune qu'elle avait dû apprendre à gérer. Même le partage avec ses deux enfants, Chris et Lydia, lui avait laissé de quoi envisager l'avenir avec confiance.

Elle reprit sa marche, appréhendant un nouvel élancement au creux des reins.

Elle arrivait devant l'immense cottage anglo-normand où plusieurs générations de Lejar s'étaient succédé et où elle vivait seule avec son fils Chris depuis l'installation de Lydia à Paris, lorsqu'elle vit deux hommes en gabardine sortir d'une voiture et se diriger vers elle.

— Police, fit le premier en exhibant rapidement quelque chose qui ressemblait à du tricolore. Madame Lejar ?

— Pardonnez-nous de vous importuner, reprit l'autre très poli. Nous souhaiterions vous entendre. A propos de la mort de Mme Sennes.

Quelque chose passa dans les yeux gris angora de Marcelle. Mais c'était trop enfoui, trop enterré dans l'inconscient, pour que ça ait des chances de remonter. Ça la travaillait, simplement, en sourdine, depuis l'affreuse disparition de son amie Yvonne.

— Tout de suite ? bafouilla-t-elle. Laissez-moi prévenir mon fils.

— Il n'est pas là, dit l'un des hommes. Nous avons sonné plusieurs fois en vous attendant.

— Ce ne sera pas long, d'ailleurs, rassurez-vous. Nous croyons tenir un suspect et nous voudrions organiser une confrontation.

— Mais je ne sais rien, moi ! s'exclama Marcelle Lejar.

— Je ne peux que vous dire ce que répondent tous les flics du monde dans ces cas-là : vous l'expliquerez au commissaire, s’excusa encore le plus poli.

Ils avaient tous deux le crâne rasé et tous deux s’exprimaient en français avec un fort accent. Marcelle faillit leur redemander leurs plaques d'inspecteurs. Elle n'osa pas. D’ailleurs, qu'aurait-il pu lui arriver ?

— Allons-y, décida-t-elle en les précédant vers la voiture.

*
**

Une quinzaine de minutes plus tard, vers 20 heures, une certaine agitation régnait devant le 45 de la rue de Mora, non loin de l'église d'Enghien. Par la suite, les rares passants qui se hâtaient de rentrer chez eux se souvinrent avoir vu une ambulance arrêtée devant la pharmacie tenue par M. et Mme Dantesc, un couple d’une soixantaine d'années dont les deux filles, des ravissantes jumelles, exploitaient une boutique de fleuriste près du casino.

Dans la lueur tournante du gyrophare bleu, deux ambulanciers transportèrent rapidement deux civières sur lesquelles on apercevait des formes humaines protégées sous des couvertures.

Tout se passa si vite que Maria Isabel Alcoforado, concierge d'origine portugaise qui occupait la loge du 47, eut à peine le temps de courir aux nouvelles.

— Heureusement que le pharmacien est arrivé à nous joindre, expliqua l'un des infirmiers. Sinon, ces deux-là claquaient dans leur boutique. Intoxication aux champignons.

— Les gens sont dingues, soupira l'autre ambulancier.

Ils avaient tous deux le crâne rasé.

Dès que la longue voiture blanche au gyrophare tournoyant eut disparu, Maria Isabel Alcoforado se précipita dans la pharmacie. Elle voulait en savoir plus.

La boutique était déserte. Elle eut beau appeler, personne ne répondit.

*
**

L'ambulance s'engouffra dans l'ouverture de la haute grille qui interdisait aux curieux d'apercevoir la villa cachée derrière, sous les hautes frondaisons. Il n'y avait que les toits à la Mansart qui en émergeaient.

D'ailleurs, pendant des années, la haute maison blanche baptisée « La Sabana » par son propriétaire-courant d'air, était restée déserte.

Julio le Noir sortit de l'ambulance.

— Tu es sûr que tu n'auras pas besoin de moi ?

Le visage de l'autre se plissa dans un sourire,

« asiatisant » encore davantage ses yeux légèrement bridés.

— Ça, tu connais ? fit-il en rigolant.

Il sortit de son parka de toile grise Taverniti la crosse d'un Smith et Wesson 38 puis le rentra aussitôt. Il avait retiré sa blouse d'infirmier dans l'ambulance.

— C'est toi, plutôt, qui va avoir besoin d'aide, dit-il.

— Avec ce qu'on leur a mis, ils ne sont pas prêts de se réveiller, répondit Julio le Noir.

M. et Mme Dantesc, les pharmaciens, n'avaient pas bronché, sur leurs civières. Cette bombe de gaz anesthésiant dont ils avaient pris le contenu en pleine figure était vraiment efficace.

— J'y vais, lança Julio en refermant son parka. Et je ne les raterai pas, moi, tu peux me faire confiance. A tout à l'heure.

Quelques secondes plus tard, une Yamaha flambant neuf quittait en hurlant « La Sabana ». La moto avait été louée à Paris, comme la plus élémentaire prudence l'exigeait depuis la mort idiote d'Adolfo Hawks à bord d'une CX immatriculée dans le Val d'Oise.

Il n'y avait plus une faute à commettre. Surtout que la grande cérémonie finale avait déjà commencé.

CHAPITRE XVI



— Wouaouh ! jubila Sophie Dantesc qui avait lu beaucoup de bandes dessinées et dont le mode d'expression favori était l'onomatopée du genre « gasp », « bing » ou « vraoumm ». D'abord Patti Smith, ensuite Caria Thomas et Ottis Redding. Et puis maintenant Led Zeppelin. On est branché, chez vous. Ça fait plaisir de se retrouver en famille.

Elle s'envoya une cinquième coupe de champagne rosé. Il était à peine 20 h 45 et elle était déjà complètement ronde.

— J'ai l'impression qu'on est tous partis pour un trip super, renifla-t-elle en regardant le magnifique Noir au crâne rasé remplir de nouveau sa coupe.

— Le champagne rosé, c'est beau comme du corail, soupira-t-elle d'une voix pâteuse.

Bien qu'on soit passé à table, la musique ne s'était pas arrêtée. Il devait y avoir quelqu'un, en coulisse, qui changeait les disques au fur et à mesure.

Le Noir au profil d'Apollon hellénique se pencha vers Sophie.

— Je vous avais dit de venir comme vous étiez, chuchota-t-il, mais je ne regrette pas que vous m'ayez désobéi.

Sophie faillit laisser chavirer ses boucles blondes sur l'épaule de son voisin. Elle était toute en parme, lavande et lilas. Un bustier ultra-léger cachait ses seins. Ses épaules étaient totalement nues, hormis deux minuscules bretelles.

Jeanne, la jumelle, se pencha de l'autre côté du Noir.

— Dites donc, je fais tapisserie, moi ! s'exclama-t-elle. Si vous croyez que je vais rester en carafe !

Elle aussi était bien partie. Elle avait parlé très haut, mais qui s'en serait formalisé ? L'ambiance avait démarré très vite, attisée par la musique et le

champagne. Autour de la grande table couverte d'une nappe de dentelle, les décibels n'arrêtaient pas de grimper.

La soirée commençait bien.

— Vous savez, murmura Chris Lejar en attaquant sa salade de coquilles Saint-Jacques au citron vert, ça me fait un drôle d'effet de me retrouver ici. Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, je n'ai jamais vu cette maison habitée. C'est incroyable que nous soyons voisins.

Sandra la rousse joua un instant avec son couteau à poisson.

— Nous ne le serons malheureusement pas très longtemps, fit-elle avec un soupir à fendre l'âme.

Le début de la soirée avait été ponctué d'exclamations de surprise. Les arrivants, l'un après l'autre, reconnaissaient des parents ou des amis.

Lydia avait rougi quand, débarquant avec Estelle, elle avait aperçu son frère Chris enfoncé dans un canapé auprès d’une superbe rousse qui possédait ce qu'on appelait une bouche pulpeuse. Les boucles flamboyantes de Sandra frôlaient le visage de son frère et ils avaient l'air, à distance, de se faire des confidences très intimes. Chris avait embrassé sa sœur gauchement. Lui aussi, semblait gêné de sa présence.

Les jumelles, Sophie et Jeanne Dantesc, étaient tombées dans les bras d’Estelle. Bien que plus âgée que ces dernières, Estelle les connaissait très bien. Comme elle connaissait Gilles, l'ami de l'antiquaire Antoine Lemaire. Dans une petite ville comme Enghien, les homosexuels passent rarement inaperçus.

Lydia était un peu déçue. Son très beau client de l'après-midi au crâne rasé n'était pas encore là. L'autre homme au crâne rasé, un Noir qui se multipliait de groupe en groupe comme une pile électrique, débordant de joie de vivre, lui avait assuré que Julio allait arriver d'une minute à l'autre. Il avait été retenu par une course en ville.

Le seul à ne pas se trouver encore complètement dans l'ambiance était Gilles. A peine arrivé, l'antiquaire avait été prévenu qu'on l'appelait d’urgence au téléphone. Le si beau Noir qui était sur le point de craquer pour un lit Louis XIII coûtant une fortune l’avait accompagné dans une autre partie de la maison.

Dix minutes plus tard, le Noir revenait tout seul.

— Monsieur Lemaire a dû s’absenter quelques instants, avait-il alors expliqué à Gilles qui commençait à se tortiller d'agacement. Il va revenir. Il m'a dit de vous recommander de ne pas vous inquiéter. Il n'y a rien de grave.

— Mais où est-il allé ? s'impatienta Gilles qui devenait graduellement blême.

« Cette vieille truie » de Lemaire, comme l'appelait Gilles quand son affection pour lui avoisinait le degré zéro, ne lui avait encore jamais fait ce coup-là. D'habitude, c'était Gilles qui plantait Antoine dans une soirée et partait avec un autre homme. Il aurait eu horreur que les rôles soient inversés.

— C'est une femme qui l'a appelé au téléphone, fit le Noir d'une voix caressante.

Ça mit un peu de baume au cœur de Gilles. Mais sa tension nerveuse ne tombait pas. En plus, le Noir aux fesses merveilleusement moulées dans un pantalon de cuir bleu était accaparé par ces deux petites crétines de filles de pharmaciens. Sale race, les femmes. Surtout quand elles tombent sur un bisexuel. Car le Noir était de toute évidence bisexuel, il n'en doutait pas. Gilles avait eu des histoires cuisantes avec ces gens-là. Etre jaloux quand votre homme vous trompe avec un autre homme, ça reste dans l'ordre des choses normales. Mais quand il vous trompe avec une femme, ça frôle le monstrueux. Dans le genre de la zoophilie. Pour Gilles, les femmes appartenaient à une autre espèce. Comme les chats ou les oiseaux. Faire l'amour avec elles lui paraissait la pire transgression possible des lois du Créateur. Un Créateur qu'il s'était réinventé sur mesure pour sa foi personnelle. Pédé comme un phoque. Quand il lui faisait sa prière, le soir, Gilles l'appelait tendrement la Grande Folle du Paradis.

Le péché originel, c'était l'accouplement entre hommes et femmes. De là étaient venus tous les malheurs de l'humanité : les guerres, les tueries et les enfants.

Bref, Gilles entre deux plats se rongeait les ongles. Imperméable à l'euphorie générale. Antoine ne revenait pas et il commençait à bouillir.

Il avait bien essayé de se rabattre sur Christophe Lejar, quand ils avaient passé à table. Mais ce dernier, un athlète complet dans le genre qu'il aimait — bodybuilding, gonflette, poids et haltères tous les matins — était

séparé de lui par une longue Noire ravissante au regard tropical qui le laissait complètement glacé.

Et puis, Chris Lejar était hétéro à en gerber, ça crevait les yeux.

Une vraie galère, cette soirée.

*

**

Jeanne Dantesc parcourut des yeux la salle à manger imposante, toute tendue de bleu et ouvrant vers le lac, qu'on devinait à une vingtaine de mètres aux lumières de l'autre rive qui s'y miraient en tremblant. Un ensemble d'audace et de raffinement classique, ponctué par des détails insolites, des trouvailles fantaisistes comme ces flûtes, ces violons, ces mandolines et ces guitares anciennes accrochées aux murs. Une sorte de salle à manger-jardin d'hiver, avec les immenses baies qui semblaient plonger dans l'eau.

— Vous savez que vous gardez tout votre mystère, murmura Jeanne en se penchant vers le Noir. On ne sait toujours pas ce que vous faites dans la vie.

Julio laissa glisser une main longue et fine aux ongles manucurés sur son crâne passé à la pierre ponce deux heures avant et qui luisait comme un miroir.

— Nous nous occupons en Amérique du Sud d'une agence de contentieux, dit-il avec un étrange sourire.

— Contentieux ? soupira Sophie en s'affalant carrément contre lui. Qu'est-ce que c’est ?

— Nous réglons des litiges, expliqua-t-il. Des problèmes qui traînent depuis des années. Parfois depuis très longtemps.

— Quand il n'y a pas prescription ? fit Jeanne qui voulait avoir l'air compétente.

Le Noir se mira un instant dans la longue lame d'argent de son couteau à poisson.

— Il y a des affaires pour lesquelles il n'y a jamais prescription, laissa-t-il tomber à mi-voix.

Il avait du mal à cacher sa jubilation. Personne ne pouvait comprendre le double sens de ses phrases.

De l'autre côté de la table, Gilles s'était résigné à discuter avec Estelle Sennes. Celle-ci lui parlait de son travail, de son institut de beauté. La beauté, ça branchait Gilles.

Les rumba et les salsa alternaient à présent en fond sonore, et le feuilleté de sole aux épinards était une merveille. D'un coup, l'excitation générale était tombée encore de quelques degrés.

D'autant plus, que comme le vérifia le Noir en voyant l'ambiance devenir brusquement plus chaude, les épinards étaient gorgés de peyotl, une plante hallucinogène qu'on cueille au Mexique, une sorte de cactus qui vous fait planer comme si on était speedé. Sans s'en rendre compte, tout le monde était parti dans un trip intersidéral dont le point d'arrivée, vu l'atmosphère aphrodisiaque, serait probablement un *remake* collectif de Cythère.

En quelques instants, Chris Lejar oublia sa sœur, ses inhibitions et autres problèmes sexuels pour piquer du nez dans le décolleté vertigineux de sa magnifique voisine de gauche, la rousse draguée quelques nuits auparavant dans une boîte de la région. Pendant ce temps-là, sa main droite grimpait le long des cuisses de sa voisine de gauche, la longue Noire qui portait une minijupe de cuir. Il ne songea même pas à trouver qu'elle avait les mœurs assez libres, quand elle ouvrit carrément les jambes pour le laisser poursuivre son ascension à l'aise.

De l'autre côté de la table, les choses avaient viré beaucoup plus vite encore au spectacle pour adultes avertis seulement, comme dit l'Office Catholique du Cinéma pour parler des films de cul. L'une des bretelles du bustier lilas de Sophie avait glissé sur son bras. Immédiatement, le Noir la prit par les épaules.

— J'aime ce qui est symétrique, murmura-t-il.

L'autre bretelle tomba à son tour. Et comme le bustier n'était plus retenu par rien, l'étoffe arachnéenne dégringola doucement le long de la poitrine de Sophie. Les pointes durcies qui couronnaient les masses élastiques de ses seins retinrent le bustier quelques secondes. Sophie joua du torse pour se libérer.

— J'ai chaud, fit-elle en éclatant de rire.

Tranquillement elle se retrouva, poitrine nue.

Provocante à souhait. Un peu de sueur coulait en un minuscule filet entre ses seins. La main du Noir s'attarda un instant, agaçant les bourgeons roses entre ses doigts.

— Je crois que je vais enfin réaliser mon rêve le plus cher, souffla-t-il à Jeanne qui étouffait elle aussi. Des bouffées de sensualité l'empourpraient.

— Quel rêve ? fit-elle vaguement.

— Vérifier si les vraies jumelles sont réellement pareilles partout.

— Partout ? interrogea langoureusement Jeanne.

Elle ne savait plus où elle en était. Une salsa-rock tonitruait. Elle baissa pudiquement les yeux tandis que le Noir dégrafait les boutons de son corsage. Bientôt ses seins pleins et fermes firent pendant à ceux de Sophie, à droite et à gauche du Noir. Celle-ci se pencha pour les mordiller.

— Adorables, grognait-il entre deux coups de canines délicats. Jumelles partout, partout, j'en suis sûr !

En tout cas, elles étaient jumelles aussi dans les initiatives. Brusquement, quatre mains féminines se retrouvèrent sur le pantalon de cuir bleu de leur voisin de table. Les filles du pharmacien étaient fébrilement en train de chercher ensemble le zip de sa braguette.

— Il ne faudra pas le dire à mon mari, répéta plusieurs fois Jeanne avec un petit rire énervé.

Même Gilles, à l'autre bout de la table dévastée sur laquelle semblait commencer à souffler un vent de folie, avait les yeux hors de la tête. Venu d'il ne savait où, un instinct qu'il n'avait encore jamais entendu lui parler l'avait précipité électriquement sur Estelle. Cette dernière, surprise de l'assaut, troublée par l'ambiance insolite, violemment travaillée par un mélange de champagne et de drogue hallucinogène, entortillait sa langue à celle de l'homosexuel. Pour Gilles, c'était déjà un bel effort de transgression. Décidément, le peyotl était une plante de perdition.

Il n'y avait plus que Lydia à se demander ce qu'elle faisait là. Elle était tout aussi excitée que les autres. Seulement la chaise, à sa droite, restait obstinément vide. Son beau client asiate de l'après-midi, tardait.

Heureusement, sa voisine de gauche, une blonde qui semblait faire partie des habitants de la maison, se mit à s'occuper d'elle. Au bout de dix minutes, elle malaxait son pubis avec une science du massage que Lydia, prête à crier, lui envia.

*

**

Sur l'autre rive du lac, Boris Corentin et Aimé Brichot étaient en train de quitter le restaurant du Casino, le *Duc d'Enghien.* Après un dîner morose où ils n'avaient cessé de remâcher les moindres détails d'une affaire où les pistes s'étaient effondrées l'une après l’autre et où il n'y en avait même plus de nouvelles en vue.

Ils firent quelques pas en direction du parking qui se trouve face au casino. L'air était glacé mais sec, pour une fois, et le vent commençait à pousser vers l'est de lourds nuages noirs.

Brusquement, Boris se pencha en avant.

— Le lacet de ta chaussure droite est défait, Mémé, avertit-il son coéquipier.

Ils étaient en pleine lumière, sous un réverbère. Aimé Brichot se pencha, imitant sa flèche.

La balle, précédée par une détonation sèche, passa à quelques millimètres de leurs deux têtes et termina sa course dans le mur du casino, dont elle fit voler de minuscules débris de plâtre.

Boris roula instantanément à terre, entraînant Aimé dans sa chute. Ils firent trois tonneaux et se retrouvèrent dans la direction où le tireur devait être embusqué. Leurs MR73 pointés en avant.

Une ombre courait, s'enfuyant sous les arcades où s'alignaient les boutiques. Boris se redressa en un éclair. Quand il tourna, au coin, il n'eut pas le temps de voir l'énorme poubelle qu'on renversait en travers de sa route. Il s’affala dans un tas de choses malodorantes.

Il eut beau se relever aussi rapidement qu'il était tombé, le tueur avait eu le temps d'enfourcher sa Yamaha et de mettre les gaz.

Il fit un bond en démarrant, arrachant sa roue avant du macadam. Les balles de 357 Magnum tirées par Boris volèrent inutilement autour de son crâne rasé.

— On peut bénir ton lacet de chaussure et maudire ma maladresse, fit Corentin entre ses dents lorsque Brichot l'eût rejoint.

Il se serait battu. Mâchoires serrées, il sentait monter en lui une rage froide.

— On nous déclare la guerre, fît Aimé, essoufflé d'avoir couru et furieux d'avoir dû se rouler dans la poussière du macadam.

— Erreur, murmura Boris. On cherche tout simplement à nous supprimer. Parce qu'il est en train de se passer quelque chose et qu'il faut à tout prix éliminer deux policiers trop curieux.

Il enfonça les poings dans son blouson, pendant qu'Aimé s'époussetait méticuleusement.

— Ce qui veut dire qu'à un moment quelconque de notre enquête, on a dû être tout près de découvrir la vérité. On va tout récapituler. En reprenant les choses à zéro.

La situation était limpide. Ou ils trouvaient les coupables, ou c'est eux qui étaient tués.

CHAPITRE XVII



Les yeux bridés du Sud-Américain au crâne rasé firent rapidement le tour de la salle à manger. Avec l'impression qu'une bombe atomique d'un genre inédit, chargée de mégatonnes d'aphrodisiaque, avait choisi cette pièce comme point d'impact.

Un reggae lent et sensuel s'enroulait autour des corps plus qu'à moitié dévêtus qui se cherchaient, se frottaient les uns aux autres, se vautraient sur leurs voisins ou voisines, se renversaient sur la nappe de dentelle où les sorbets avaient fondu. A peine entamés pour cause d'occupations mille fois plus urgentes. C'était pourtant des sorbets aux fruits de la Passion. Seulement, la passion avait pour le moment d'autres chats à fouetter, et les fruits étaient à portée de main, beaucoup plus chauds et brûlants. Sur la table, les bouteilles de champagne vides avaient roulé les unes contre les autres. Il en trouva une, néanmoins, où il restait encore un peu de liquide pétillant et rosé. Il la termina au goulot. Puis il revint vers le spectacle, qui tenait des festins de Sardanapale, des orgies du Satyricon et des derniers jours de l'Empire romain. En quelques secondes, malgré les soucis qui le travaillaient, il se sentit tiraillé par une érection à donner des complexes à un âne en rut.

Les deux filles du pharmacien s'étaient emparées du sexe du Noir qu'elles monopolisaient complètement, l'enveloppant alternativement, puis se cédant la place avec un accord parfait. Leurs boucles blondes se mêlaient au-dessus de l'énorme pieu, presque bleu à force d'être noir, le long duquel leurs paumes montaient et descendaient dans une sorte d'extase mystique.

Estelle avait roulé par terre, sur la moquette, et elle se débattait avec Gilles, qui essayait de descendre la fermeture éclair de son pantalon.

— Mais laissez-moi faire, vous n'y arriverez jamais, ne cessait-elle de répéter à l'homosexuel en voie de conversion provisoire à l'hétérosexualité.

Ça faisait un quart d'heure que ça durait et il n'y avait aucun risque que ça s'arrête. Ils étaient aussi déglingués l'un que l'autre par l'alcool et le peyotl. Leurs pulsions n'arrêtaient pas de faire tilt dans le plus grand désordre.

Chris Lejar, lui, était renversé sur le dossier de sa chaise. L'une des Sandra, la rousse, lui mangeait les lèvres. L'autre faisait glisser lentement son pénis sur son cou puis sur ses joues, alternativement, faisant rouler sur sa peau très noire le membre chaud et rose. Cuisses très écartées, Chris surplombait le spectacle. Les seins de la Noire étaient sortis du tee-shirt qu'il avait relevé sous ses aisselles et, parfois, l'une des pointes effleurait ses testicules quand elle se penchait. Haletant, il naviguait à l'aveuglette le long des fesses de l'autre, la rousse, qu'il avait saisie à pleines mains et pétrissait frénétiquement, comme s'il avait voulu modifier les lignes de son corps

admirable. Il avait déjà eu deux orgasmes sans même s'en apercevoir. Totalement décomplexé par le peyotl, il était bien parti pour le troisième.

Le tueur qui venait de rater Brichot et Corentin en beauté décida qu'après tout la vie était courte et qu'il fallait saisir les bons moments quand ils se présentaient. Il poussa un peu sa collègue blonde qui s'occupait activement de Lydia. Celle-ci eut à peine le temps de le voir s'approcher et de se dire qu'il était enfin arrivé, que déjà il l'arrachait à sa chaise et qu'elle passait de la position verticale à l'horizontale. La Sandra blonde, qui était maintenant dans le plus simple appareil hormis ses chaussures à talons aiguilles, les rejoignit sur la moquette.

Lydia ferma les yeux et commença à ronronner comme une chatte heureuse. Son bel ami à la peau si merveilleusement chaude et ambrée l'avait retournée sur le ventre. Elle le sentit ouvrir lentement les globes jumeaux de ses fesses. Elle l'entendit dire à la blonde :

— Aide-moi, tiens-la.

Et, tandis que la blonde s'emparait de sa croupe, l'obligeant à creuser les reins et à s'écarteler encore davantage, un pieu de chair prenait position, cherchant son chemin au plus profond de son sillon humide de désir.

*

**

Le regard que l'une de ses âmes damnées, celui qu'elle avait chargé d'abattre les policiers, avait échangé en entrant avec l'autre, le Noir, n'avait pas échappé à Elena San Dimaro. Vautrée dans son lit à baldaquin, au premier étage, elle n'avait rien perdu de la soirée, grâce aux images qu'envoyait dans son téléviseur le circuit fermé des caméras vidéo installé à travers toute la maison. Elle avait immédiatement compris : c'était raté. Les deux flics avaient échappé à leur sort.

— Tant pis, songea-t-elle en haussant ses épaules monumentales. C'est le destin qui l'a voulu ainsi.

Et puis, il ne fallait pas désespérer. Elle aurait peut-être quand même le temps de fuir, lorsque tout serait terminé. Seulement, il faudrait un miracle.

Elle se réintéressa à l'écran. Il y avait vraiment du beau linge dans la salle à manger. Façon de parler, car le linge, il y en avait de moins en moins

sur lés corps en sueur qui s'effondraient les uns après les autres sur la moquette, le plus souvent sans même relâcher leur étreinte. Devenus littéralement fous sous l'effet du peyotl et de l'alcool mélangés.

— Christophe Lejar, grinça-t-elle. Fils de Marcelle et de Simon.

Chris, par terre à présent, en était à sa troisième éjaculation, lâchée sans complexes, à longs jets, en plein visage de la Noire qui s'essuya ensuite à ce qui lui restait de son pantalon. A peine eut-il terminé de jouir, qu'elle recommença à le caresser de tout son long, comme si elle avait voulu le vider de la moindre goutte de semence que pouvait recéler son corps.

L'autre Sandra, la rousse, venait de l'enfourcher. Enfermant son visage de play-boy entre ses longues cuisses musclées, écrasant ses lèvres intimes contre celles du frère de Lydia. La bouche perdue dans les muqueuses de Sandra où des poils roux collés par le plaisir faisaient des taches fauves, Chris suffoquait délicieusement, langue sortie à se l’arracher, remontant le plus loin possible dans la blessure profonde et parfumée qui lui était offerte.

— Estelle ! Estelle Sennes ! Fille de Jacques et de ma chère amie Yvonne ! reprit Mamma, les yeux hors de là tête, en examinant un autre groupe, sur son écran.

Gilles, le petit ami pédé d'Antoine Lemaire, se battait maintenant avec le slip de dentelle noire de la propriétaire de l’Institut Cybèle. Reconverti en taureau déchaîné. Un rôle de composition qu'il ne jouait pas si mal que ça.

— Je hais les slips, glapit-il en déchirant le minuscule triangle d'étoffe, libérant une toison riche et brûlante, exceptionnellement épaisse et fournie pour une blonde. Il y enfouit les mains, poussant des cris de goret. Oubliant que, toute sa vie durant, les ventres dépourvus de membre viril lui avaient donné des spasmes, rien que d'y penser.

— Et les jumelles, Sophie et Jeanne, les filles du pharmacien ! s'exclama ensuite Elena avec une voix de folle.

D'elles, c'était leurs postérieurs qu'elle apercevait, et c'était quelque chose : deux rotondités exactement semblables et collées l'une à l'autre tandis qu'elles administraient au Noir une fellation à deux bouches. La version-sexe du concerto à quatre mains.

Non loin de là, Lydia se faisait arracher par l'autre Julio une virginité un peu particulière. C'était le premier homme qui la possédait à cet endroit où les filles et les garçons n'ont plus aucune différence. A genoux derrière elle, ventre claquant contre ses fesses à un rythme syncopé, le Sud-Américain la

perforait à grands coups de reins, mains emprisonnant ses hanches, se déchaînant dans cette chair que l'alcool et la drogue avaient rendu plus que consentante. A chaque coup de boutoir, Lydia émettait un feulement plus strident. Son front dégoulinait de sueur et un minuscule filet humide suivait la rigole profonde de sa cicatrice. Elle avait depuis longtemps oublié que jadis elle avait eu une cicatrice et que ça la torturait jusque dans ses rêves.

Elena San Dimaro se renversa en arrière, à l'horizontale, ses seins énormes tombant presque sur ses bras, à droite et à gauche.

— Trente-huit ans, gémit-elle, ivre de jubilation. Trente-huit ans que j'attendais ce moment.

*

**

Aucun des deux sbires de Mamma n'avait mangé du plat assaisonné au peyotl. Aussi s'immobilisèrent-ils instantanément, l'esprit parfaitement clair, lorsque la musique de reggae s'arrêta, comme un robinet qu'on coupe net. C'était le signal.

Ils se dégagèrent. Le Noir s'arracha aux deux jumelles qui se battaient pour l'enjamber et s'empaler sur lui. L'autre abandonna Lydia qui retomba à terre, libérée du pieu fiché en elle depuis dix minutes, souffle coupé par la frustration.

— Changement de décor, annonça le Noir en claquant dans ses mains. Nous avons pensé qu'il serait plus agréable de varier les plaisirs. Nous vous offrons un petit entracte théâtral.

Il écarta les lèvres dans un sourire atroce.

— J'espère que vous serez indulgents pour les comédiens. Ce sont des débutants. Presque des amateurs.

Sur la moquette, les corps se mirent à osciller, avec des spasmes persistants. Il y eut quelques grognements. Personne ne comprenait rien.

Alors, dans un chuintement presque imperceptible, l'une des cloisons de la salle à manger se mit à coulisser sur elle-même.

Pendant près de deux minutes, il y eut un silence lourd comme du plomb.

Gilles, qui avait enfin trouvé le chemin, totalement inédit pour lui, du ventre d'Estelle, continuait à aller et venir en elle avec des bafouillis incompréhensibles. Il fut le dernier à réaliser qu'il se passait quelque chose.

Les autres étaient déjà plus ou moins informés.

Dans la salle à manger, la lumière avait baissé lentement. Toutes les lampes, ainsi que les deux lustres de Murano, avaient décliné très doucement, éteints progressivement, sans doute par un variateur.

C'était l'autre salle, découverte par la cloison, coulissante, qui baignait maintenant dans les flots crus et blafards de plusieurs rampes au néon. Une véritable douche de lumière glacée.

La nouvelle salle était deux fois plus vaste que la salle à manger. Et terminée par un petit podium de théâtre. Un autre des caprices d'Elena, quand elle avait fait ses recommandations, jadis, à Angelo San Dimaro, son mari, chargé de décorer cette maison où elle n'était jamais encore venue. Elle voulait un théâtre.

Elle en rêvait depuis trente-huit ans. Un vrai théâtre pour une seule représentation.

Avec des acteurs jouant leur propre rôle.

Les « acteurs » étaient là, sous le maquillage de craie du néon. Debout. En rang. Nus tous les cinq.

Deux femmes et trois hommes.

Tous, le crâne intégralement rasé. Avec juste une longue croix de cheveux ras au milieu de la tête.

Une croix gammée.

Comme Yvonne Sennes.

Ce fut Estelle qui hurla la première. Elle venait de reconnaître sur le podium, en bout de file, son père : le notaire Jacques Sennes.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous êtes fous ? glapit-elle, l'estomac tordu par une stupeur horrifiée.

C'était la première fois de sa vie qu'elle voyait son père nu. Jamais, aussi loin qu'elle soit remontée dans ses souvenirs, elle n'avait aperçu le plus petit bout de peau du notaire hormis son visage et ses mains. La chair était synonyme de péché pour cet homme rigide qui avait passé sa vie avec des convictions d'un autre temps.

Et maintenant, ce soir, il était là devant elle, livré nu à son regard. Une sorte d'horreur sacrée la secoua. Elle sentit qu'elle était sur le point de vomir.

Peu à peu, l'un après l'autre, chacun des invités de la soirée reconnaissait les siens. Après Estelle, ce furent Lydia et Chris qui identifièrent leur mère, immobile, debout auprès du notaire. C'était elle, Marcelle Lejar, cette misérable femme dévêtue, presque squelettique, avec des seins vides comme des outres hors d'usage. Elle, ce corps sexagénaire qui ne pouvait plus rien cacher des ravages du temps, malgré un visage extraordinairement jeune encore. Elle, ces fesses molles, mal dessinées, comme un croquis aux contours effacés. Elle enfin, cette touffe rare et irrégulière de poils gris descendant le long du pubis vers des lèvres distendues qu'on devinait entre les cuisses maigres. Une honte sans bornes submergea Chris et sa sœur.

Puis Gilles reconnut Antoine Lemaire, son amant, et cela lui fit tout de même quelque chose, dans la débâcle de ses instincts, de voir ainsi son vieux compagnon livré à toutes ces paires d'yeux dans la crudité de la déchéance physique irrémédiable.

Il eut même un élan pour se lever. Aussitôt, derrière lui, une poigne d'acier l'écrasa au sol, pesant sur son épaule pour le faire rasseoir.

— Du calme, ma petite cocotte, fit le Noir derrière lui d'une voix cinglante.

Enfin Sophie et Jeanne restèrent tétanisées lorsque, à l'extrémité droite de la file, elles eurent identifié les deux derniers acteurs : leur père et leur mère, François et Michèle Dantesc. Elles n'étaient pas bégueules, c'était le moins qu'on pouvait dire, mais cette exhibition où apparaissaient les auteurs de leurs jours dans le plus simple appareil, ce spectacle genre *O Calcutta* du troisième âge, les dévorait d'horreur.

— Ce n'est pas possible, pas possible, parvenaient-elles seulement à dire, lèvres tremblantes, au bord de la crise d'hystérie.

Estelle essaya de se lever. Mais elle retomba immédiatement, anéantie par les effets de la drogue. Ses jambes pesaient des tonnes.

C'est alors que, venant d'un couloir, ils virent surgir une nouvelle apparition de cauchemar.

Une femme, sans âge, occupant un fauteuil roulant fait sur mesure pour sa corpulence monstrueuse. Son corps n'était que plis de graisse. Avec une

minuscule tête d'oiseau au bec cruel, une tête comme rapportée sur cette espèce d'éléphant de mer informe.

— Quelle distribution ! siffla-t-elle d'une voix stridente. Rien que des premiers rôles !

Après s'être délectée du spectacle du podium, elle se tourna vers les corps tassés dans l'obscurité : la « salle ».

— Ce n'est ni un drame, ni une tragédie, encore moins une comédie, que vont nous jouer ces cinq vedettes universellement connues dans notre ville. Mais tout simplement un procès. Et c'est vous qui allez juger la valeur des comédiens.

Elena San Dimaro s'épongea le front d'un revers de bras. Parler lui demandait des efforts surhumains. Mais elle avait attendu cette nuit pendant trente-huit ans et ce n'était pas maintenant qu'elle allait flancher.

— Qui êtes-vous, espèce de vieille cinglée ? hurla une voix dans la salle. Où sommes-nous ? Laissez-nous partir ou nous appelons la police !

Mamma se tourna vers le Noir.

— Julio, ordonna-t-elle de sa voix asthmatique.

Le Noir fit trois pas et se retrouva auprès d'Estelle qui venait de crier. Sans même quelle l'ait vu s'abattre, le fouet claqua contre ses épaules nues, y laissant un long dessin rouge et sinueux imprimé en creux. '

Les autres remarquèrent que le Noir et le Sud-

Américain étaient à présent armés. Chacun d'eux brandissait un Smith et Wesson dans une main et un fouet dans l'autre.

— Je vais quand même répondre à votre question, fit Elena lentement. Maintenant que vous avez compris qu'il est de votre intérêt de vous montrer sages, vous allez m’écouter tranquillement. Eux, ils savent déjà, continua-t-elle en montrant les cinq sexagénaires alignés sur le podium. Ils croyaient avoir oublié, ils croyaient que le temps avait fait son œuvre. Mais nous leur avons rafraîchi la mémoire. C'est donc à vous que je m'adresse parce que vous êtes trop jeunes pour imaginer la vérité sur vos pères et vos mères. Sur tous ceux que, jusqu'à présent, vous pensiez irréprochables.

Elle avait le teint terreux. Sa paupière droite battait nerveusement.

— Mon nom actuel, Elena San Dimaro, ne vous dira rien, reprit-elle. Mais dès que, tout à l'heure, j'ai décliné ma véritable identité devant vos

parents, ils ont immédiatement vu resurgir un passé qu'ils avaient refoulé de toutes leurs forces.

« Je m'appelle en réalité Hélène Brenner...

Elle commença son récit d'une voix morte. Des vieux fantômes resurgissaient au fil des phrases. Elle revivait sa vie comme elle l'avait cent fois revécue depuis des années, perdue dans l'espèce de palais démentiel construit par son mari au cœur de l'Amazonie. Tout commençait le 16 juin 1942, quand ses parents étaient arrêtés, sur dénonciation de voisins, par la police française et remis à la Gestapo. Echappée par miracle à la rafle, Hélène ensuite se cachait pendant de longs mois. Elle avait alors vingt et un ans, un passé dévasté et un avenir inexistant. Elle faisait la rencontre d'un jeune homme qui l'introduisait dans un réseau de résistance des environs de Paris.

— C'est ainsi, commenta-t-elle, que je connus Jacques Sennes, mon introducteur dans le réseau, et ses amis. Yvonne, qui n'était alors que fiancée avec Jacques. Simon et Marcelle, qui venaient de se marier, François Dantesc et Michèle Gilson qui n'étaient encore, eux, ni mariés ni fiancés. Et enfin Antoine Lemaire. De ces sept hommes et femmes, l'un est mort il y a quelques années dans un accident de voiture. C'est Simon. L'autre, Yvonne Sennes, a rendu au ciel son âme pourrie dans les circonstances que vous savez. Par mes soins.

Il y eut un sourd frisson d'indignation vite réprimé par la voix tonnante d'Elena.

— Mais il en reste encore cinq, glapit-elle. Et ces cinq-là, je les accuse, comme j'aurais accusé Simon et Yvonne s'ils étaient encore de ce monde, d'avoir tenté de me faire assassiner en toute légalité à la Libération.

Elle reprit son souffle puis continua. Au début de 1944, elle avait été arrêtée au cours d'une rafle par la police allemande. Contrôle d'identité, interrogatoires. Elle avait passé deux jours et trois nuits dans les locaux de la Gestapo. Elle avait de faux papiers et, par miracle, on ne chercha pas plus loin. Elle sortit vivante d'un endroit d'où tant d'autres, à commencer pas ses parents, ne devaient jamais reparaître.

— Seulement, expliqua-t-elle, cette libération parut suspecte à mes camarades de réseau. Ils imaginèrent immédiatement que j'avais échangé ma liberté contre des renseignements sur nos activités. Par malheur, deux mois plus tard, dix membres du réseau tombaient entre les mains des nazis

et étaient fusillés. Ma culpabilité ne fit plus aucun doute. On ne me disait rien, mais il aurait fallu être sourde et aveugle pour ne pas le deviner.

« Puis ce fut la Libération. Enghien, comme toutes les villes de France, se remplit du jour au lendemain de Résistants vrais ou faux, et d'épurateurs acharnés. Il suffisait d'être dénoncé comme collabo pour être fusillé sans jugement.

« J'ai été dénoncée. Le 28 septembre 1944, trois hommes ivres et armés, portant un vague brassard tricolore, firent irruption chez moi, me rouèrent de coups, me violèrent, et finirent par me tondre. J'avais beau hurler que j'étais innocente, ils n'écoutaient pas. Finalement, ils me précipitèrent, nue, dans la rue, une croix gammée tatouée à la peinture sur le front, et un écriteau sur la poitrine : « Je suis une pute allemande. ». Toute la journée, je dus marcher ainsi dans les rues, entre deux haies d'hommes et de femmes qui m'insultaient, me battaient, me crachaient au visage. Le soir on m'emmena à la mairie, et là, des dizaines d'hommes vinrent encore me violer. Parce que j'étais une « pute allemande » ! Mais dont les parents étaient partis en fumée à Auschwitz...

« La suite ne regarde que moi. J'ai fui la France et l'Europe. J'ai mis l'Atlantique entre mes souvenirs et moi. Mais jamais je n'ai oublié.

Elle imprima un mouvement tournant à son fauteuil d'infirme et pointa du doigt la rangée des cinq hommes et femmes nus et tondus. Ses cinq anciens compagnons de réseau.

— Je vous accuse tous, tonna-t-elle, d'être complices de cette abomination ! Mais j'en accuse un ou une, plus particulièrement, d'avoir longuement préparé cette dénonciation. D'abord par la dénonciation de nos camarades de réseau, qui furent fusillés, ce qui permit d'ajouter foi à la rumeur de trahison qui commençait à courir sur mon compte. Durant toute cette journée, où on m'a promenée nue dans les rues d'Enghien, vous étiez là, tous. Toi, Jacques. Toi, Marcelle. Toi, François et toi Michèle. Toi, Antoine. Yvonne et Simon aussi étaient là. Comme les autres, vous m'avez insultée, vous m'avez craché au visage. Mais il /en a un parmi vous qui a fait mieux : c'est celui ou celle qui est à l'origine de mon honneur perdu, de mon humiliation, de ma souffrance et des années si longues où j'ai remâché ces souvenirs en silence.

Elle suffoqua, à bout de souffle.

— Voilà. A vous de trouver le coupable. A vous de le forcer à se dénoncer. Je vous jure qu'il sera puni comme il le mérite. Nous avons tout le temps qu'il faudra devant nous. Je ne suis pas pressée : j'ai déjà attendu trente-huit ans.

CHAPITRE XVIII



Boris Corentin et Aimé Brichot se regardèrent. La barbe commençait à leur bleuir le menton. Il était quatre heures du matin et ils venaient de tourner en rond pendant des heures, dans la R16, à travers les rues mortes d'Enghien à la recherche du moindre petit indice, du moindre détail qui les aiderait à redémarrer. En vain. Et voilà que le commissaire Dutech, par radio, leur annonçait enfin du nouveau. Et de taille.

— Mémé, rugit Corentin, j'ai l'impression qu'on est en train de cesser d'être au chômage.

Ils étaient depuis vingt-huit heures ensemble, et c'était la première fois que Brichot le voyait sourire.

— On a retrouvé du travail ? grogna-t-il sous sa casquette.

Il se sentait qu'il accusait sérieusement le coup de sa nuit blanche.

— Oui, la maison ne nous paie plus pour ne rien faire.

Boris conduisait nerveusement. Frais comme l'œil tout à coup. Requinqué. La chasse recommençait. Meilleur pour sa santé que quinze heures de sommeil.

— Le bon Dieu a décidément créé les paranos pour aider la police, soupira-t-il.

Brichot essaya de s'arracher à son rêve de plages blondes sous les cocotiers au bord du Pacifique. La nuit n'était pas noire, elle était jus de chique, cafardeuse et sibérienne. Les réverbères blêmes défilaient dans le pare-brise comme de braves petits soldats frigorifiés.

— Tu t'expliques ? interrogea-t-il en se secouant.

— Le miracle, Mémé, fit Corentin d'une voix claire. On a affaire à un criminel du genre graphomane : du genre qui a la manie d'envoyer des messages à la police ou aux journaux, si tu préfères. D'annoncer ce qu'il va faire. De lancer en quelque sorte des défis aux autorités, à la société, au monde entier. C'est ça un parano. Le gars qu'on cherche est un pervers de ce type-là. J'aurais dû m'en douter : il y avait déjà le message trouvé près d'Yvonne Sennes... Eh bien, il a recommencé. Et cette fois, en très grand.

— Tu veux dire qu'il a pris le risque de...

— Non, fit Corentin, il n'a pris aucun risque. On peut être dingue et pas fou. Les lettres, il les a postées avant que nous manquions de nous faire abattre. Il devait être persuadé que, cette fois, le tueur ne nous raterait pas. Ton lacet de chaussure, *my dear,* c'est le grain de sable dans la machine. Trop tard pour qu'il rattrape ses lettres. Elles sont arrivées en même temps, par porteur spécial, à la PJ, aux trois chaînes de télévision, aux stations de radio et aux principaux journaux. Tu vois ce que je veux dire : il cherche le public le plus étendu possible. Il ne veut pas être arrêté, il veut la gloire...

— Et qu'est-ce qu'il y a dans ces lettres ?

— Dutech ne sait pas très bien. Une photo, paraît-il. On fonce à la PJ, Mémé. A cette heure-ci, il n'y a personne sur les routes. On devrait y être dans moins de vingt minutes.

Quelques instants plus tard, la R16, rugissait sur l'autoroute du Nord en direction de Paris. A droite et à gauche, les entassements de béton avaient l'air de paquebots monstrueux en train de faire naufrage dans la nuit glauque.

— S'il a envoyé ces messages, c'est qu'il pensait que tout serait terminé à l'aube, réfléchit Brichot. Pourvu qu'on n'arrive pas trop tard !

*
**

Au même instant, en bordure du lac d'Enghien, derrière les hauts murs de la villa « La Sabana », les choses tournaient au cauchemar aussi bien pour les cinq prisonniers d'Elena, nus sur le podium, que pour leurs six invités. Par des claquements de mains, Mamma ordonnait la suite des cérémonies. Enchaînant horreur sur horreur dans le but d'user la résistance des « acteurs », c'est-à-dire de ses anciens compagnons de Résistance qui étaient en train de payer un crime vieux de trente-huit ans. Il fallait les pousser à parler, à se déchirer, s'accuser, se trahir. Quoi qu'il puisse arriver après, Elena voulait savoir. Pouvoir répondre avant de mourir à la question qui avait empoisonnée toute sa vie : *qui ?* Qui l'avait accusée, dénoncée, précipitée dans l'enfer ?

En une heure, ses âmes damnées, les deux hommes au crâne rasé et leurs trois consœurs sud-américaines arrachées à des bordels d'Amazonie, avaient commis toutes les abominations possibles et imaginables avec leurs invités... Sous les veux des accusés qui étaient aussi leurs parents, leurs pères et leurs mères, et, en ce qui concernait Antoine, leur ami.

Ecartelée sur la moquette, Estelle avait été violée et reviolée un nombre de fois qu'elle ne pouvait plus calculer. Sur le podium, Jacques Sennes, son père avait les yeux hors de la tête. Lorsque le grand Noir entreprit de sodomiser sa fille, il se précipita en avant avec un rugissement désespéré. Mais les « acteurs » sur le podium étaient tous enchaînés. Attachés comme des chiens par une longue chaîne d'acier terminée par un collier. Il ne parvint qu'à s'étrangler et s'évanouir. Pendant ce temps-là, Gilles était défoncé, non pas par un homme, ce qui n'eût pas constitué un châtiment, mais par une des Sandra, la blonde, équipée d'un leurre monstrueux qui le déchirait comme si on l'avait ouvert du haut en bas. Sur la scène, les nerfs de l'antiquaire avaient craqué. H était tombé à genoux et il pleurait, bafouillant des supplications inutiles.

Giflées à tour de bras, Sophie et Jeanne, les jumelles, durent ensuite se sucer mutuellement pendant un quart d'heure, tandis que les deux nommes

leur faisaient subir les derniers outrages. Leurs pharmaciens de parents étaient statufiés, pétrifiés. Même s'ils ressortaient vivants de cette nuit d'horreur, leur vie serait à jamais finie.

Il était presque quatre heures trente, lorsque soudain, le grand Noir se rapprocha de Chris, un sourire ignoble lui distendant les lèvres.

— A toi, fit-il.

Il exhibait une longue et épaisse colonne noire dressée presque à la verticale au centre de son corps. Il saisit la nuque de Chris dans une poigne de fer et rapprocha son visage de l'érection qui aurait donné des complexes à King-Kong lui-même.

— Tu as intérêt à être très doux, rigola-t-il.

Contre sa carotide, Chris sentit la caresse froide de la lame d'un couteau.

*

**

Boris reposa le combiné. Faiblement éclairé, le bureau de la Brigade Mondaine, au 2e étage du 36 quai des Orfèvres, faisait un peu tristounet en plein cœur de la nuit. Corentin et Brichot, avec leurs visages salis de barbe, se donnaient l'impression d'être deux paumés du petit matin qui auraient confondu la PJ avec le zinc d'un troquet de nuit.

— Personne, fît Boris, glacé. Le notaire a découché.

Il reprit la photo et recommença à réfléchir. Ça représentait une foule en train de conspuer une jeune femme intégralement nue, au centre du cliché. Et rasée. Pas au ventre, qui s’ornait au contraire d'un buisson très fourni dont les boucles remontaient haut vers le nombril et sur les côtés. C'est le crâne qui était rasé. Avec une croix gammée tatouée au-dessus du front. Autour du cou, pendait une pancarte sur laquelle l'inscription était parfaitement lisible : « Je suis une pute allemande. »

Boris en savait assez sur les « bavures » de la Libération pour avoir immédiatement daté la scène : 1944, deux mois après le débarquement des Américains. Durant ces journées folles et restées tristement célèbres où du 19 au 26 août, la France, et surtout Paris, vécut un véritable délire de vengeance sauvage. Vengeance hélas souvent orchestrée par des gens qui

n'avaient rien à voir avec la Résistance et en profitaient pour assouvir leurs rancunes personnelles.

Sur la photo, trois hommes armés entouraient la fille : probablement des FFI. Quant au lieu, il était aisément repérable : l'église, au fond de la rue, avec son dôme gris clair style Sacré-Cœur du pauvre, c'était celle d'Enghien.

La fille était jeune, mince, jolie. malgré sa chevelure disparue et les ecchymoses qui meurtrissaient son visage. De minces filets de sang maculaient son torse et ses jambes. On avait dû la cogner un peu trop fort, ou même la fouetter. Elle avait les jambes un peu écartées et des dégoulinures grisâtres couraient sur la face interne de ses cuisses : elle avait été violée, et pas qu'une fois certainement.

— Qu'est-ce que ça vient faire dans l'affaire, cette histoire d'une collabo tondue et maltraitée il y a trente-huit ans à Enghien ? avait grogné Brichot, déçu.

Corentin, quelques secondes plus tard, pouvait lui donner la réponse : malgré les ravages de trente-huit années, il venait de reconnaître, dans la foule de ceux qui conspuaient l'inconnue, Jacques Sennes et Yvonne, sa femme !

D'où cinq minutes plus tard le coup de fil chez maître Sennes. Chou blanc : personne ne répondait.

— La clé de l'affaire est sous nos yeux, médita-t-il, le nez sur la photo. Le parano qui a déjà réglé son compte à Yvonne veut se venger de ceux qui sont sur ce cliché. On a reconnu le notaire. Mais qui sont les autres ?

— Si on appelait chez sa fille, à l'institut ? proposa Brichot. Après tout, il est peut-être allé lui rendre visite à Paris. On ne sait jamais.

— Ça ne coûte rien d'essayer, reconnut Corentin.

Il raccrocha trois minutes plus tard, le teint cireux.

— J'ai réveillé une baby-sitter qui garde Marie, la fille d'Estelle. Cette dernière est partie avec Lydia en fin d'après-midi.

Il laissa tomber d'une voix morte :

— Elles étaient invitées à une fête à Enghien. La baby-sitter ne connaît pas l'adresse.

Il commençait à avoir une idée sur le genre de soirée dont il s'agissait.

— Si Lydia est de la fête, pourquoi pas Christophe, son frère ? Appelle-le, murmura Brichot.

— J'allais le faire, répondit Boris, le récepteur déjà coincé entre son menton et son épaule pour chercher le numéro sur un calepin.

Silence complet chez les Lejar. Ni la mère ni le fils n'étaient à la maison.

Ça commençait à faire beaucoup de monde dehors la même nuit.

Et pendant ce temps-là, l'imparable était peut-être en train de se commettre.

Boris pointa l'index sur la silhouette de la très jeune femme nue au milieu de la foule lyncheuse.

— C'est elle le centre de tout et c'est elle qu'il faut identifier. On va mettre sens dessus dessous l'Identité Judiciaire, mais je te jure qu'on va trouver. Sommiers techniques, fichiers signalétiques, on va tout passer au crible. L'ordinateur des archives centrales de la PJ va fonctionner rien que pour nous jusqu'à ce qu'il nous ait craché la réponse.

— Ça va demander du temps, objecta Brichot.

— Si la fille a été accusée de collaboration avec les nazis, il doit en rester des traces. Peut-être même un procès... On a déjà le lieu, presque la date exacte, approximativement l'âge de la fille. Il ne reste plus qu'un nom à trouver. On nous mâche le travail, Mémé. Au contraire, tu vas voir qu'on va faire fissa.

Il darda un regard électrique sur son coéquipier.

— Et puis, c'est une question d'honneur, grinça-t-il. L'autre nous met sur la voie, même s'il était persuadé que ce ne serait pas nous qui poursuivrions l'enquête puisque, normalement, nous devrions être morts. Il comptait d'ailleurs là-dessus pour que les choses traînent et qu'il ait le temps de prendre le large. Quoi qu'il en soit, il nous donne le début d'un jeu de piste qui doit beaucoup le faire rire. A nous de lui montrer qu'on sait aussi s'amuser.

Il se précipita vers l'escalier.

*

**

Le jour était levé et les immeubles de la porte de la Chapelle à travers le pare-brise embué avaient l'air en papier buvard sous la pluie battante. La R16 pulvérisait toutes les limitations de vitesse.

— Dans les grandes occasions, fit Corentin, les amis ça compte. Mannoni a fait du bon travail.

Aux archives centrales de la PJ, Jean-Paul Mannoni avait joué du clavier d'ordinateur en virtuose. Pour ne pas perdre une minute, vu que le temps était devenu encore plus précieux qu'on ne le dit habituellement, Boris et Aimé avaient repris la direction d'Enghien. Ils sortaient de Paris par la porte de la Chapelle quand Mannoni les appela.

— On a tous les renseignements, résuma Brichot qui avait décroché le téléphone de bord. La fille de la photo s'appelle Hélène Brenner. Arrêtée à la Libération pour collaboration avec l'ennemi. Condamnée à cinq ans de prison. Amnistiée en 1949. Tu veux connaître les noms des témoins de son procès ?

— Je crois que je me doute, grogna Corentin.

— Jacques Sennes et sa femme Yvonne, reprit Brichot qui notait au fur et à mesure les indications de Mannoni. Simon Lejar et sa fiancée, Marcelle... François Dantesc, Antoine Lemaire et Michèle Gilson. Tous héros de la Résistance. J'ai leurs adresses à Enghien. Sauf Lejar, bien sûr, qui est mort dans un accident de voiture.

— Tu peux être sûr que ça ne répond pas chez eux.

— Mannoni a essayé, fit Brichot après un temps d'arrêt où il écoutait l'inspecteur des archives centrales.

Silence de mort. Boris écrasa le champignon à crever la tôle de la R16 avec son pied.

— Attends, s'écria Brichot, ce n'est pas tout ! Mannoni a contacté Interpol. Après sa libération, en 49, Hélène Brenner a quitté la France. Disparue. Il a retrouvé sa trace par Interpol.

— Génial ! apprécia Boris. Continue.

Il raconta le mariage d'Hélène avec l'armateur milliardaire San Dimaro, en Amérique du Sud.

— M..., grogna Corentin. Amérique du Sud ? Ça ne nous rapproche pas d'Enghien, ça. On a perdu.

— Malheureusement, c'est tout ce qu'on sait, conclut Brichot. Depuis la mort de son mari, elle vit seule au Brésil. Une immense propriété au milieu d'une exploitation agricole de centaines de milliers d'hectares en pleine Amazonie. Un vrai empire. Ça s'appelle la...

Il fit répéter Mannoni.

— » La Sabana », précisa-t-il.

Les lueurs dans les yeux de Corentin se mirent à ressembler à des feux d'artifices.

— On a gagné, hurla-t-il. Mémé, dis à Mannoni qu'on va lui fêter son anniversaire dès ce soir. Même si ce n'est pas son anniversaire.

La R16 accéléra encore.

— On rentre le train d'atterrissage, Mémé. Accroche-toi.

*

**

Le visage collé contre le pal d'ébène qui lui crevait la gorge, le nez dans un pubis laineux et crépu humide d’une sueur chaude et musquée, Chris Lejar hoqueta brusquement, soulevé par un spasme de nausée. Puis il se mit à vomir sur le membre de son tortionnaire.

— Ordure ! rugit le Noir.

Sa main gauche armée du couteau partit en avant sans que personne ne le voie. Il y eut un jet de sang le long du cou de Chris qui poussa un cri puis s effondra. Il eut quelques secousses des jambes tandis qu'il se vidait. Puis ce fut fini.

— Saigné comme un porc, prononça Elena San Dimaro d'une voix très calme. A qui le tour ?

Marcelle Lejar, sur le podium, avait regardé la scène avec une stupeur paralysée. Son fils venait de mourir sous ses yeux.

— Bande de lâches, hurla brusquement Lydia aux autres en se précipitant sur le Noir. Vous n'avez donc pas de courage ?

— La fille, maintenant ? siffla Elena. Très bien, Julio, vas-y.

— Tu es mignonne, toi, fit le Noir sadiquement. Tu veux mourir ?

Les yeux égarés, Lydia le regardait.

— A quatre pattes, ordonna-t-il en la jetant à terre d'un coup de poing.

Elle se retrouva le nez sur la plaque de sang dans laquelle baignait son frère Chris. Le Noir s'abattit sur elle. Elle le reçut comme si un tank lui grimpait dessus. Le pal du Noir la poignarda jusqu'au cœur en s'enfonçant en elle.

— Tue-la, ordonna Elena San Dimaro.

— Non !

C'était Estelle. L'index dressé, elle montra la mère de Lydia et de Chris, Marcelle Lejar, la veuve de Simon Lejar.

— C'est elle qui vous a dénoncée à la Libération, hurla-t-elle, Lydia me l'a raconté. Elle le savait depuis très longtemps.

Elena San Dimaro fit lentement pivoter son fauteuil roulant vers Marcelle.

— Ma vieille amie Marcelle, murmura-t-elle avec délectation. C'est donc toi ?

Elle se tut un instant, la dévorant du regard, refaisant le puzzle de ses souvenirs avec cette pièce perdue pendant trente-huit ans.

— Eh bien, laissa-t-elle tomber, tu n'es encore pas si mal pour ton âge. Julio, je sais que tu te moques pas mal de qui tu fourres, pourvu que tu fourres. Baise-la.

CHAPITRE XIX



Par les baies donnant sur le jardin, une lumière gris glacial dégoulinait dans les deux salons. Le lac, au loin, faisait une tache d'étain pâle. La moquette buvait le sang de Chris Lejar. Julio le Noir errait, poignard et Smith and Wesson dans chaque main, surveillant les « invités ». Pendant que sur la scène, dans le jour qui se levait, s'achevait le châtiment de la coupable. Un châtiment qui avait attendu trente-huit ans.

L'autre garde du corps de Mamma, le Sud-Américain qui avait paru si séduisant et charmant à Lydia, hier, avait fait mettre Marcelle Lejar dans la position que sa fille occupait cinq minutes auparavant : à quatre pattes comme une chienne, ses seins affaissés de sexagénaire secoués par les coups de boutoir qu'il lui donnait par derrière.

Il la forçait à un endroit où personne n'avait dû passer depuis bien des années. Il l'avait d'ailleurs déchirée et s'était lui-même ensanglanté. Un peu rejeté en arrière, il se regardait entrer et sortir de la croupe de cette femme élégante et distinguée à qui il faisait subir la pire des humiliations qu'elle aurait jamais pu imaginer. Hautaine, elle avait même essayé de le gifler quand il avait approché. Il l'avait frappée en travers de la bouche, de la crosse de son Smith et Wesson, lui cassant les incisives.

La bouche ensanglantée, les fesses ensanglantées, les reins perforés, Marcelle Lejar *payait* C'était elle qui avait dénoncé leurs camarades de réseau afin d'accréditer la thèse de la trahison d'Hélène. C'était elle aussi, bien sûr, qui avait accusé cette dernière de collaboration, dès les premiers jours de la Libération. Pourquoi ? Tout simplement par jalousie. Une jalousie féroce, démente. Simon venait de l'épouser et, dès qu'Hélène était entrée dans le réseau, Marcelle avait senti que Simon et elle étaient irrésistiblement attirés l'un vers l'autre. Marcelle voulait garder son mari. A n'importe quel prix. Même en accusant une innocente du pire des crimes.

A force de se regarder rentrer et sortir des reins de la veuve, le Sud-Américain sentit qu'il allait jouir. Il consulta du regard Elena San Dimaro qui lui répondit de la même façon en hochant la tête.

Il n'avait pas quitté son Smith and Wesson. Il l'approcha de la nuque de Marcelle, soulevant ses cheveux cendrés du bout du canon. A l'instant où il se délivrait en elle à longs jets, il pressa sur la détente, lui faisant éclater la tête au moment précis où il explosait dans ses reins. Marcelle mourut instantanément, resserrant par un spasme d'agonie son anneau de chair autour du membre du Sud-Américain qui eut un second orgasme fulgurant.

— Elle n'avait même pas songé à se dénoncer pour épargner la vie de son fils et de sa fille, fit Elena, méprisante, en guise d'oraison funèbre.

Elle balaya la « fête » des yeux. Le jour était maintenant là. Les réjouissances étaient finies et son bateau quittait le Havre demain matin. D'ici là, les « invités » survivants resteraient prisonniers dans la villa désertée.

Quant aux quatre « accusés » sur le podium, épouvantés par les abominations qu'ils venaient de vivre, Elena avait des projets pour eux. Aucun n'était blanc dans l'affaire. Ils avaient tous leur part de responsabilité et elle n'avait pas le temps de faire des nuances.

— Conduisez-les à la barque, comme prévu, commanda-t-elle à ses gardes du corps en leur montrant les sexagénaires muets d'horreur.

Elle se laissa retomber dans le fauteuil, le souffle court. Son cœur battait la chamade. Elle sentait que quelque chose était en train de se détraquer dans la vieille mécanique enrobée de trop de graisse qui cognait de plus en plus vite comme un oiseau qui va mourir. Elle se dit que c'était fini pour elle et qu'elle n'avait pas peur.

Elle avait réalisé son rêve d'ange exterminateur. Elle pouvait mourir, sa mission était terminée.

*
**

Elle ne tourna même pas sa petite tête de mésange ivre de carnage quand elle vit surgir dans le salon un très bel athlète aux yeux noirs déjà repéré par elle et identifié immédiatement comme policier sur le film vidéo tourné au

cimetière, le matin de l'enterrement d'Yvonne. Dans un semi-coma cotonneux, elle avait déjà entendu les détonations qui défonçaient la serrure de la lourde porte d'entrée.

Maintenant Boris Corentin était là, son MR 73 au poing, se disant qu'en fin de compte les heures qu'il avait perdues à traîner dans Enghien n'avaient pas été inutiles puisque sa mémoire lui avait resservi en temps utile un nom enregistré sans même y penser dans un coin de sa matière grise : « la Sabana. »

L'unique fil conducteur entre trois éléments en apparence disparates : une femme nue et tondue livrée en bouc émissaire à une foule déchaînée ; un empire de milliardaire mégalomane au cœur de la forêt brésilienne ; une belle villa enfin, bourgeoise et cossue, avec des toits à la Mansart cachés par des hauts murs.

— Mémé, fit-il, c'est pas possible ! Le cauchemar...

Dans les salons, il y avait du sang partout et deux cadavres : Chris exsangue et Marcelle, sa mère, le visage en bouillie.

Au milieu de cette boucherie, des corps nus qui cherchaient à se lever et retombaient, saisis de vertige comme des êtres décérébrés. Il était neuf heures du matin et ils venaient de passer les treize heures les plus abominables de leur vie. Boris reconnut aussitôt Estelle et Lydia. La masseuse pleurait entre les bras de la fille du notaire qui, décomposée, paraissait avoir vieilli de vingt ans. Les autres, il ne les connaissait pas. Mais il devinait déjà de qui il s'agissait...

— Boris, s'écria Brichot en montrant la baie, là-bas ! Qu'est-ce qui se passe ? Regarde !

A cinquante mètres, sur la rive du lac, les pieds enfoncés dans la vase des berges, deux hommes au crâne rasé, un Noir et un Blanc, étaient en train de pousser une barque en direction du milieu du lac.

L'embarcation était chargée de quatre silhouettes gigotantes.

— Bon Dieu, rugit Corentin, ce sont des démons !

Il s'élança, suivi de Brichot. La barque s'éloignait très lentement. Les deux gardes du corps d'Elena n'avaient pas entendu approcher les policiers. Boris hurla, incapable de tirer sur un homme qui lui tournait le dos. Le Noir se retourna le premier. La balle de son Smith et Wesson fit un bruit de moustique à l'oreille droite de Boris. Celui-ci visa soigneusement. De loin,

il eut l'impression qu'une main invisible fauchait les jambes du Noir qui s'effondra, le tibia brisé.

Le Sud-Américain eut moins de chance. Couché dans l'herbe, il faisait feu comme dans un stand de tir. Boris et Aimé sentaient les balles grêler autour d'eux. S'ils ne le mettaient pas hors d'état de nuire, ils finiraient par y passer. Mourir ou faire mourir, il ne restait plus que cette alternative.

Ils appuyèrent ensemble sur la détente de leurs MR 73.

Ils ne surent jamais lequel des deux avait cueilli le tueur à la pommette, le tuant net, la tête défoncée. Ils ne cherchèrent ni l'un ni l'autre à le savoir. C'était le genre de révélations après lesquelles ils ne couraient pas.

Quand ils furent sûrs que le tireur était mort, ils s'aperçurent que la barque avait dérivé. Dedans, quatre silhouettes. Une femme et trois hommes parmi lesquels Boris reconnut le notaire.

— Mémé ! hurla Corentin. La barque est défoncée ! Ils vont se noyer !

Le lac d'Enghien est peu profond mais tout de même suffisamment pour y mourir. Surtout quand on est ligoté, et même bâillonné pour ne pas ameuter les riverains ou les passants. Boris se rua dans l'eau glacée.

*

**

Elena San Dimaro, venue venger Hélène Brenner avec trente-huit ans de retard, mourut pratiquement dans les bras de Corentin, lorsque celui-ci eut sauvé Jacques Sennes, Antoine Lemaire et le couple Dantesc de la noyade sur leur mini-radeau de la Méduse dérivant sur un mini-océan. Sur sa chaise roulante, l'énorme femme était déjà cyanosée, lèvres bleues, pommettes noirâtres, mains glacées, parlant à voix très basse. Il eut à peine le temps de plonger ses yeux dans ceux de l'être insaisissable qu'il avait pourchassé pendant des jours. Bientôt, les prunelles devinrent fixes. Le cœur avait cessé de résister à la pression des graisses qui l'étouffaient.

— Qu'est-ce qu'elle a dit en mourant ? questionna Brichot.

— Une phrase en espagnol. A peu près la traduction de la loi du talion, tu sais : « Œil pour œil, dent pour dent. » Et ensuite encore, je crois : « Je suis heureuse. » C'est tout.

Brichot tortilla sa moustache.

— Tu entends ce que j'entends ?

Boris secoua ses boucles trempées par l'eau glacée du lac. Des sirènes se rapprochaient en haletant. Les hommes de Dutech, et Dutech lui-même, arrivaient. Les coups de feu avaient dû retentir dans tout Enghien.

— Tant mieux, fît Corentin. On a du pain sur la planche, côté paperasserie. Les hommes de Dutech vont nous aider : procès-verbaux, rapports, constatations...

Sur la moquette maculée de sang, Estelle Sennes recoiffait Lydia avec des gestes machinaux. Toutes deux étaient secouées de convulsions. Estelle leva vers Boris des yeux qui avaient l'air de revenir de l'enfer. Ils échangèrent un long regard avant qu'Estelle ne détourne à nouveau les yeux vers le groupe que formaient les « naufragés » sauvés in extremis par Boris. Tassés l'un contre l'autre, muets, frissonnants, ils s'étaient enveloppés avec des couvertures. Ils étaient tous là, hommes et femmes, brisés par une catastrophe qui avait attendu trente-huit ans pour les détruire.

On aurait dit une population sinistrée, tétanisée par un traumatisme irrémédiable.

Brichot renifla.

— Boris, murmura-t-il, je peux passer un coup de fil ?

— Dépêche-toi, sourit Corentin.

Effectivement, ça urgeait, Brichot le comprit dès qu'il eu Jeannette au bout du fil : elle venait de « perdre les eaux » et elle avait appelé un taxi pour la conduire en clinique...

— File, commanda immédiatement Boris, dès qu'il sut ce qui se passait. J'entends le commissaire Dutech qui arrive. Je peux très bien me débrouiller sans toi. D'ailleurs, ici, c'est le calme des champs de bataille après la tuerie...

Il se pencha vers son coéquipier.

— Et merde, Mémé, chuchota-t-il, pensant à ce que Brichot souhaitait le plus au monde : que ce soit un garçon.

*

**

Le gigantesque Noir au crâne rasé, ainsi que ses trois complices, les ex-prostituées tirées des marécages brésiliens par celle qu'ils appelaient Mamma et à qui ils devaient tout, allèrent méditer tranquillement derrière les murs de la Santé. Avec un crochet de deux mois salle Cusco, à l'Hôtel Dieu, pour le Noir au tibia fracassé par la balle du MR 73 de Corentin. Séjour dont il essaya de profiter pour se suicider. Puis il réclama l'asile politique, aussitôt imité par ses trois consœurs. Tous quatre tentèrent de faire croire qu'ils avaient été forcés de quitter leur pays où régnait la terreur et la dictature et leurs avocats firent appel à la généreuse tradition d'hospitalité de la France pour les réprouvés du monde entier. On leur laissa entendre qu'il ne fallait pas pousser le bouchon trop loin.

Les autres retrouvèrent leur existence habituelle. Mais c'était comme si un séisme avait traversé leur vie et leur mémoire mettrait du temps à faire son travail de cicatrisation. Particulièrement en ce qui concernait Jacques Sennes, les Dantesc et l'antiquaire, Antoine Lemaire. Quels étaient leurs degrés respectifs de culpabilité dans les malheurs d'Hélène Brenner ? On ne les interrogea pas là-dessus. Il y a des crimes dont on ne répond pas devant la justice. Mais il y a aussi des cas dans lesquels votre conscience est pire que les pires des tribunaux. Ce fut sans doute ce qui arriva à François Dantesc, le pharmacien, qu'on retrouva six mois plus tard pendu dans son grenier.

Maître Sennes, quant à lui, ferma son étude, la vendit et quitta Enghien. Même Estelle, sa fille, n'entendit plus jamais parler de lui.

Il n'y eut finalement que Charlie Badolini de réellement satisfait. Il ne serait plus harcelé par le directeur de la PJ, qui lui-même était accablé de coups de fil par le préfet de Police, lequel était sommé de faire le nécessaire par le ministre de l'Intérieur. Ce dernier étant, lui, aux prises avec les coups de fil incessants du député Charvani.

A part Badolini, personne ne fut content : tout le monde était coupable dans cette affaire. Nul n'était réellement innocent. Tous, à des niveaux différents, avaient contribué à faire un monstre de celle qui avait jadis été une fille saine et droite, et heureuse de vivre : Hélène.

*

**

Entre les magnifiques roses rouges, Jeannette Brichot aperçut deux yeux noirs qu'elle connaissait bien et un front parfait où bouclaient des mèches de jais.

— Boris, vous êtes fou ! s'écria-t-elle en se redressant sur le lit de clinique. Ce bouquet est un vrai chef-d'œuvre !

Boris se débarrassa du buisson de roses exubérant et se pencha vers Jeannette pour l'embrasser.

— C'est vous qui venez de faire un chef-d'œuvre, lui souffla-t-il.

Le « chef-d'œuvre », le vrai, dormait dans les bras de Brichot qui n'arrêtait pas de le regarder, une larme paternelle au coin de chaque œil.

Il avait enfin son garçon.

— Mémé, au téléphone, m'a dit que vous l'aviez prénommé Charles, fit Boris. Je crois saisir une allusion...

— C'est moi qui ai eu l'idée, répondit Jeannette. Vous êtes déjà le parrain des jumelles, on n'a pas osé vous mettre encore à contribution. Alors on a pensé...

— A Badolini, termina Corentin. Et la marraine ?

Une superbe créature blonde, qui se tenait derrière lui et qu'il n'avait pas encore vue, lui tomba dans les bras.

— Devine, souffla Ghislaine Duval-Cochet en emprisonnant sous les siennes les lèvres de l'homme de sa vie.

TABLE



CHAPITRE PREMIER
CHAPITRE II
CHAPITRE III
CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
CHAPITRE XV
CHAPITRE XVI
CHAPITRE XVII
CHAPITRE XVIII
CHAPITRE XIX
TABLE

---

[1] Moto

[2] Célèbre école concurrente de Polytechnique.

[3] Vice versa en argot.

[4] Blouson d'aviateur

[5] Voler

[6] Dépuceler

[7] Brigade des Stupéfiants et du Proxénétisme.

[8] Voir Brigade Mondaine n° 6, *Une héroïne en or massif*

[9] Premier des deux dans une équipe de policiers.

[10] Voir Brigade Mondaine n° 45, *La danse des couteaux.*

[11] Pourri en argot verlan (inversion des syllabes).

[12] Femme en verlan.

[13] Trente francs.

[14] La PJ du 36, quai des Orfèvres.

[15] EMPJ : Etat-major du quai des Orfèvres.